

Che Guevara

Alain Foix

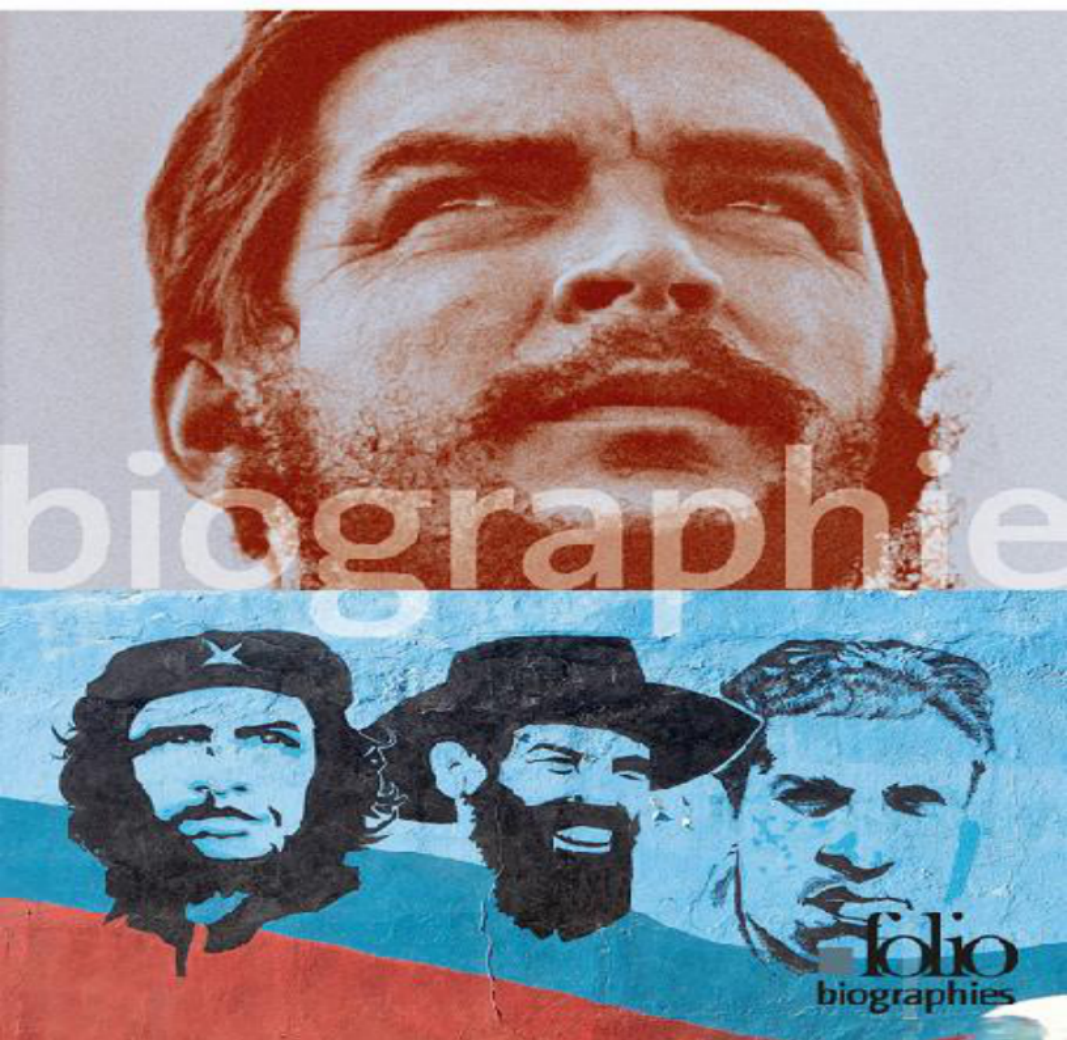
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Che Guevara

par Alain Foix

INÉDIT



Che Guevara

par

Alain Foix

Gallimard

Écrivain et metteur en scène, Alain Foix, docteur en philosophie à la Sorbonne et diplômé d'études supérieures en ethnologie, fut professeur de philosophie et journaliste pigiste avant de devenir directeur de la Scène nationale de la Guadeloupe, du théâtre Le Prisme à Saint-Quentin-en-Yvelines et de La Muse en Circuit, Centre national de création musicale.

Son œuvre littéraire, qui va du roman à l'écriture théâtrale en passant par l'essai ou les livres jeunesse, est marquée par l'éclectisme. Il a déjà publié chez Folio Biographies deux ouvrages : *Toussaint Louverture* (2007) et *Martin Luther King* (2012).

*À la mémoire de
Gerty Archimède
Et à celle du
docteur André Robert*

Notre révolution s'est acharnée à lutter contre l'analphabétisme et à développer l'éducation et la culture, pour que tout le monde soit comme le Che.

FIDEL CASTRO

Soyez cubains.

JEAN-PAUL SARTRE

Je suis le futur en mouvement.

ERNESTO CHE GUEVARA

You may say I'm a dreamer, but I'm not the only one.

JOHN LENNON

Le voyage initiatique

Partir

Partir. Partir sans mot dire. Abandonner ce qu'on a de plus cher, emporter l'essentiel. Il caresse, rêveur, cette partie lisse et glabre de sa joue, entre le maxillaire et la pommette, qui se refuse obstinément à laisser pousser un seul poil de cette barbe qu'il porte enfin fournie. Comme si quelque chose de son adolescence résistait encore à l'homme mûr et dur qu'il est devenu. Dans l'aube dorée où s'éveille La Havane, il observe, depuis la forteresse San Carlos de la Cabaña dont il a le commandement, perchée au promontoire de la rive sud de la baie, le tumulte naissant, attelages de chevaux, voitures américaines, camions aux nuages de gasoil, bicyclettes et piétons par milliers qui animent peu à peu le boulevard Malecón, long rempart assailli par les vagues d'océan. De cet observatoire dominant toute la ville, il peut voir au loin sur le quai tituber Hemingway, appuyé aux épaules incertaines d'un compère de boisson au sortir du Dos Hermanos, de la Bodeguita del Medio ou de la Floridita, lieux favoris de ses nuits éthyliques, s'en allant cuver sur son yacht rutilant les multiples daiquiris de sa composition.

Le vieil homme, qui aura applaudi ces barbus de la révolution et embrassé Fidel Castro, peut s'en aller rêver encore en pleine mer de pêches miraculeuses et d'immenses espadons. Mais plus pour très longtemps.

El comandante Ernesto Guevara de la Serna le sait bien. Contrairement à tous ces *comemierdas*, ces « mange-merde » qui s'illusionnent encore sur l'attitude de l'oncle Sam, le voisin américain, il a depuis longtemps compris que les impérialistes ne laisseront pas s'installer sous leur nez un nouvel ordre du monde, une utopie de liberté qui fait la nique à leur fameux *American Way of Life*. Et tout grand écrivain qu'il soit, tout libre et admirable qu'il puisse être, ce cher Hemingway, comme chaque citoyen états-unien, devra un jour ou l'autre quitter Cuba sur l'ordre de son gouvernement et s'en retourner en Floride. Car, bientôt, un Américain se rendant ici risquera cinq années

de prison.

Partir, oui, partir. « J'ai de nouveau sous les talons les côtes de Rossinante *11 », a-t-il écrit un jour à ses parents.

N'est-ce pas son destin, tel le chevalier à la triste figure, auquel il aime se comparer, de sillonner le monde, de défendre la veuve et l'orphelin, de s'attaquer aux moulins ? Il y a en lui, comme chez Don Quichotte, cette vieille noblesse de cœur apportée par sa mère de la lignée de la Serna, famille d'intellectuels fortunés, patriciens distingués qui posent l'esprit au-dessus de l'argent. Il a hérité de cette désinvolture qui fait la grâce et la liberté de ceux quis'élèvent avec morgue et dédain au-dessus des contingences matérielles et des contraintes sociales du qu'en-dira-t-on.

D'une mère bourgeoise et bohème et d'un père aux origines irlandaises, Ernesto Guevara Lynch, architecte puis entrepreneur mal entreprenant, mal à l'aise avec les questions d'argent, entraînant de faillite en faillite sa femme et leurs cinq enfants aux limites de l'indigence, il est né dans un moule peu conventionnel, libertaire et rêveur. Son rêve de « l'homme nouveau » rejoint celui de l'Hidalgo de la Mancha qui refuse d'accepter le monde tel qu'il est et part en guerre contre les marchands du Temple et tous ces ventres repus qui se rient de l'esprit chevaleresque et de la vraie noblesse, celle du cœur, celle de la pensée, de l'éthique et de l'espérance. Attitude ridicule, démodée ? S'en fout la mode, s'en fout les apparences. Reste à savoir qui fait la mode et pourquoi on la fait. Que les rieurs rient. Le ridicule ne tue pas. Par contre, ce browning bien au chaud dans l'étui de cuir élimé accroché à sa ceinture le fait très bien. C'est certain, il y a du Don Quichotte en lui, mais un Quichotte pragmatique et armé.

Il est arrivé faucon à Cuba et faucon il repartira. Oiseau sans terre, il n'y fera pas son nid. Mais il doit rester encore, patienter à la demande de Fidel Castro, pour consolider le nid de ces oiseaux nouveaux qui en chassent les anciens. N'est-ce pas le destin de Cuba ? Les Indiens Tainos, ses premiers habitants, avaient reçu à bras ouverts Christophe Colomb et ses aventuriers qui, suivant les vers épiques du Cubain José Maria de Heredia, s'étaient abattus sur l'île *comme un vol de gerfauts hors du charnier natal*. Ces vers-là, il les connaît par cœur. *Ils allaient conquérir le fabuleux métal / Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines / Et les vents alizés inclinaient leurs antennes / Aux bords mystérieux du monde occidental / Chaque soir, espérant des lendemains épiques / L'azur*

phosphorescent de la mer des Tropiques / Enchantait leur sommeil d'un mirage doré...

Mais il n'y a pas d'or à Cuba, juste de la terre riche à cultiver, de la main-d'œuvre locale qu'on a réduite en esclavage après en avoir massacré une bonne partie, et celle qu'on a importée par le commerce de la traite négrière.

Ce poème de Heredia, Ernesto l'avait appris dans son collègue argentin, comme tout enfant d'Amérique latine. Il en appréciait la beauté romantique. Il s'en était repu comme de toute belle poésie dont il était friand depuis l'adolescence, gourmand jusqu'à l'indigestion. Grand avaleur de littérature et de philosophie, il partage ce travers heureux avec nombre d'enfants malades comme lui, fragiles et souvenalités, ayant pour compagnon l'ennui qui sait sibien offrir des jours entiers de lecture solitaire. Mais ce poème épique avait fait, comme tant d'autres, son chemin dans son esprit. L'éclat guerrier de ces vers aux lueurs du métal des armures espagnoles le dérangeait maintenant. Pas seulement parses ampoules pompières, plus sûrement par son contenu au souffle lumineux qui accompagne les vagues de conquérants d'une Amérique cent fois violée.

Il avait fait un long chemin depuis son enfance bourgeoise et protégée, avait lu autre chose et autrement, notamment un certain José Martí, poète et écrivain, libérateur de Cuba qui gagna son indépendance contre les Espagnols, avant de tomber sous la coupe commerciale des États-Uniens. José Martí, héros fondateur de la fierté cubaine dont le buste au front haut, au visage émacié, à la moustache fournie, orne aujourd'hui, comme une Marianne, tous les espaces publics et bâtiments officiels.

Oui, il a beaucoup lu et autrement, mais surtout voyagé, sortant de son cocon douillet pour s'enfoncer, âgé d'à peine vingt-quatre ans, dans ce continent de la misère, de la maladie, de l'analphabétisme et de la soumission désespérée qu'il va rencontrer durant ses deux voyages à travers l'Amérique latine. Il s'est fait une idée précise de l'aliénation et de l'exploitation des populations indigènes. Il a cherché des réponses à ses questions en plongeant dans les profondeurs de la philosophie. Il a lu Descartes, « ce héros de la pensée », comme il l'a écrit en marge d'un ouvrage, un aventurier de la métaphysique qui s'avance hors des territoires balisés de l'esprit, mais qui s'avance masqué, soldat d'une pensée armée et musclée. Il a lu Kant, Hegel, Nietzsche et Schopenhauer,

Platon, Aristote et Héraclite, Pythagore, Empédocle et Parménide, Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty et Sartre. Il a fréquenté par les livres Bertrand Russell, pratiqué Freud et conversé avec Bergson. Puis il a lu Marx et Engels, Lénine, Mao et Althusser. Il a vu l'autre face de la médaille dorée du poème *Les conquérants* et il l'a retournée à Cuba par la force des armes. Cependant, quelque chose du conquérant demeure en lui. L'éclat de ces alexandrins perdure. Cet or rêvé du conquistador moderne qu'il est devenu pour construire un autre nouveau monde ne brille plus de la couleur du métal jaune qui selon lui fait le malheur des hommes, mais de celle des temps à venir qui verront son utopie réalisée. Après sa mort, sans doute après sa mort. Il le sait maintenant. Il en est convaincu.

Partir bientôt. En attendant, quitter cette citadelle qui constitue sa résidence principale depuis cinq mois, depuis son arrivée triomphale à La Havane derrière son héroïque et jovial camarade de combat, le commandant Camilo Cienfuegos.

C'est le 2 janvier 1959, jour de la victoire finale, qu'il reçut l'ordre de Fidel Castro, resté à Santiago de Cuba, de prendre d'assaut la forteresse de la Cabaña, puis le 3 janvier, une fois conquise, d'en assurer le commandement et la direction du tribunal révolutionnaire. Il a fait de ce lieu la prison hautement sécurisée de plus de trois mille civils et militaires contre-révolutionnaires.

Nous sommes le 12 juin 1959. Dans deux jours, il aura trente et un ans. Mais les anniversaires, pendant ces deux années passées au milieu des combats, il ne s'en est guère soucié. Celui qu'on appelle affectueusement le Che, en raison de ce tic de langage qu'ont les Argentins de lancer cette interjection à tout bout de champ en fin de phrase, est devenu l'homme sans âge. Pas le temps de toute façon. Il doit partir ce soir.

Il étouffe. Grand besoin d'air. On lui a pourtant aménagé, bien à l'écart du fort, une petite maison-bureau au toit de tuiles rouges, dont le confort minimal respecte ses goûts résolument spartiates. En contrebas, un flamboyant fait voler au soleil ses pétales écarlates sur le bleu de la baie où *El Comandante* laisse se noyer doucement ses yeux. Et dans sa bouche un goût de sang. Cinq mois qu'il juge, emprisonne et tue aussi. Des sanctions allant de dix ans d'enfermement à la peine capitale, réservée aux militaires coupables de crimes de guerre et de tortures sur de simples citoyens ou des soldats faits prisonniers. Cinq mois d'extrême

tension, de combats intérieurs entre le guerrier qu'il est devenu et le médecin qu'il reste malgré tout. Mais son serment d'Hippocrate prêté à Buenos Aires presque à la veille de son vingt-cinquième anniversaire, le 11 juin 1953, alors qu'il recevait son diplôme de docteur en médecine et chirurgie avec mention très honorable, semble si loin aujourd'hui. Bien loin l'étudiant parti rêvant sous les étoiles ce jour d'été austral du 29 décembre 1951, « les poings dans les poches crevées » à l'arrière de la *Poderosa* (la Vigoureuse), une relique sur deux roues, une vieille Norton 500 cc, puante, pétaradante et pissant l'huile, fierté de son copain Alberto Granado et pilotée par lui pour traverser l'Amérique du Sud, ralliant le Venezuela depuis Buenos Aires par la cordillère des Andes. Un long voyage initiatique où « son Amérique » révéla ses beautés, ses misères, ses terribles injustices. Il en est revenu profondément changé et déjà, derrière le docteur qui vient, se cache l'aventurier.

Dès lors sa vie sera voyage. Voyage littéral tout autant qu'intérieur, au fond d'une âme révélant peu à peu ses ombres et précipices, mais ses lumières aussi. Pendant ce périple au cours duquel le médecin bohème se radicalise, embrassant une cause révolutionnaire, il devient soldat et, par la force des choses, exécuteur.

Sept ans déjà depuis son doctorat et il est là. Au cœur d'une sanglante citadelle, il a signé 164 ordres d'exécution de militaires jugés sanguinaires, irrécupérables et dangereux pour la révolution. Chiffre dont il ne peut être fier, sinon pour cette raison douloureuse d'avoir cautérisé à vif une plaie pour empêcher bien plus de morts. Mais chiffre bien inférieur à ceux de ses détracteurs qui le qualifient de « petit boucher de la Cabaña ».

Non pas qu'il n'y ait en cet homme quelque chose de terrifiant, ce goût du sang, cette ivresse du combat, ce vertige au cœur d'intimes précipices qui le portent toujours au-devant de la mort. Mais on peut affirmer qu'il aura tout fait pour limiter ce nombre, qu'il se sera battu bec et ongles pour faire entendre à Fidel Castro les appels de jugement qu'il pensait légitimes. Très peu furent entendus. Il a obtempéré et a exécuté. Comment faire autrement ? Il a pris fait et cause pour la révolution et pour Fidel, auquel il voue une admiration et une confiance illimitées. Castro le lui rend bien. Une profonde amitié lie les deux hommes, forgée dans les rigueurs de la Sierra Maestra pendant ces deux ans de combat.

Mais lui, le Che, héros de Santa Clara, ville de la victoire décisive, le voilà reclus par Fidel dès son arrivée à La Havane, dans cette citadelle inexpugnable, menant à bien les basses besognes de la révolution. Le désormais *líder máximo* a-t-il voulu tenir à l'écart des négociations politiques nécessaires à la formation du gouvernement révolutionnaire ce héros du peuple trop brillant, trop voyant, trop adulé, trop écouté, protégeant ainsi ces discussions hautement sensibles d'un esprit incisif, au verbe tranchant et franc, peu enclin aux compromis douteux et aux ruses politiques ? Et s'il a demandé à Camilo Cienfuegos, pourtant subordonné du Che, de le précéder pour entrer victorieux à La Havane, n'est-ce pas pour les mêmes raisons ? Certains le pensent. Fallait-il aussi, de peur d'effaroucher trop vite le grand voisin américain, mettre à l'ombre des projecteurs braqués sur cette jeune révolution celui qui affirme à qui veut bien l'entendre qu'il est communiste ? Cela est fort probable.

Mais au-delà de ces conjectures, à poser cette simple question : lequel de ces dirigeants de la révolution est le plus à même de représenter une justice impartiale et sans appel face à une population partagée entre les assoiffés de vengeance et ceux qui en craignent les débordements ? La réponse va de soi : personne d'autre que lui n'avait à ce moment-là cette haute légitimité. Tout d'abord parce qu'il était argentin, étranger aux petites affaires prérévolutionnaires de Cuba, et ne pouvait être soupçonné de prendre part à des luttes intestines. Son intégrité, sa hauteur et son intransigeance morales avaient par ailleurs déjà fait le tour de l'île.

Enfin, on peut supposer que Fidel, ayant à gérer la continuité du pouvoir qui est entre ses mains, ne veut en aucune manière que ces mains-là soient vues tachées de sang. Ernesto Guevara est sa main droite, plutôt sa main d'ombre, dont l'intention n'est pas d'empoigner le pouvoir. Cuba n'est qu'une étape pour lui. Il veut partir ailleurs. Soit ! C'est bien ainsi, il peut faire ce travail.

Pour lui faciliter la tâche et renforcer la légitimité de ces actes qui lui sont demandés, Fidel Castro a fait modifier la Constitution cubaine qui, depuis 1940, interdisait de prononcer la peine de mort.

Une obligation vraiment, et un acte fait dans l'urgence pour répondre à ce peuple dont le désir de vengeance risque d'entraîner la révolution dans le chaos. Les scènes de lynchage se multiplient dans toute l'île. Le chef de la police de Santiago, connu pour ses exactions et

ses tortures, est sauvagement assassiné par un peuple en colère. Fidel appelle au calme, garantit une justice révolutionnaire équitable et ferme. Il la met même en scène, convoquant le peuple et les journalistes du monde entier à un procès public qui s'organise dans l'immense palais des sports de dix-huit mille places. Funeste erreur ! Ce n'est pas de la justice, mais de la tauromachie ! Parmi les journalistes se trouve Gabriel García Márquez qui s'est inspiré de cet événement pour écrire *L'automne du patriarche*. À sa grande surprise, il y croise Errol Flynn qui lui parle en français. « Eh merde ! Flynn était lui aussi fidéliste 2 ! »

Ce 16 février 1959, tout un stade en colère conspue Jésus Sosa Blanco, ex-commandant de police de Batista, dont les cent huit chefs d'accusation pour meurtre ont fait le tour de l'île. Lesplaidoiries sont interrompues par la foule. Ses avocats peinent à se faire entendre. Cette « opération vérité » que Fidel voulait, sûr de son fait et de son bon droit, mais avec finalement une certaine naïveté, présenter au monde entier, tourne à la mascarade devant quatre cents journalistes goguenards et horrifiés. Et ce que dit et pense le Che à ce moment-là devient inaudible : « La justice révolutionnaire est une justice véritable, elle n'est pas rancœur ou débordement malsain. Quand nous infligeons la peine de mort, nous le faisons correctement 3. » *Dura lex, sed lex* en somme. D'urgence, imposer la préséance de la loi pour éviter le chaos. Donner des gages de sévérité à la population pour contenir sa rage. « Soyons terribles pour dispenser le peuple de l'être », disait Danton.

Cette jeune révolution est un bouton éclos dans un printemps frileux. La moindre fragilité lui deviendrait fatale. Sa lumière est encore vacillante aux yeux du monde, et l'hiver des profiteurs menace à l'ombre des casernes, des commissariats, dans la rue et les beaux quartiers. C'est notamment le cas au cœur du Vedado, cette ancienne forêt préservée sous l'ère coloniale, à la périphérie du centre-ville, et qui a vu fleurir sous la domination américaine de luxueuses résidences, de prétentieux gratte-ciel, maisons de jeux et maisons closes et des hôtels de luxe, tel Le Capri où logent les Lucky Luciano, les Meyer Lansky, les Santino Masselli alias Sonny le boucher, et autres grands noms de la Mafia américaine, très en lien avec les ripoux de la police et certains hauts gradés de l'armée de Batista, tout ce beau monde vivant en bonne intelligence avec les agents de la CIA disséminés un peu partout. Bref, tout le ferment d'une contre-révolution. Il s'agit d'être inflexible, de couper les branches pourries de l'armée et de la police sur lesquelles s'agrippent les parasites

de l'ordre ancien. Il faut montrer clairement qui est le nouveau maître. Alors, martialet magistral, Fidel Castro installe son QG au 22^e étage du Habana Hilton rebaptisé Habana Libre, faisant fuir de ses parages les rats de la Mafia.

Mais ni la loi martiale ni la loi civile ne peuvent soutenir la légitimité d'un pouvoir neuf sans la mise en œuvre d'une loi morale. Il faut qu'advienne une éthique claire, compréhensible par tous. Pas la morale religieuse mise à mal par les pratiques douteuses des bons croyants jouissant du pouvoir du tyran, et de l'Église qui a perdu en bonne part son crédit populaire du fait de son ambivalence lors de la révolution, mais une morale laïque et révolutionnaire qui pose le peuple comme primat, *primus civitatis*.

Ironie de l'Histoire, ce descendant direct, par son père, de Charles Lynch, juge de Virginie originaire d'Irlande, qui donna naissance au mot « lynchage », se trouve deux siècles plus tard en position d'organiser ces tribunaux de la Cabaña dont un des objectifs avoués est de mettre un point d'arrêt à ces multiples lynchages perpétrés dans tout Cuba.

Ernesto Guevara pose l'impératif catégorique de la raison révolutionnaire sur toute décision. Faire taire ses sentiments sous le couvert de la raison, qui doit servir une cause dépassant sa personne. Simple à dire ainsi. Mais même pour le commandant Ernesto Guevara de la Serna qui, depuis sa plus tendre enfance, a forgé sa volonté, l'a affûtée comme le soldat son sabre, cela ne reste pas sans effet.

Cette fatigue qui l'envahit à nouveau et l'a déjà envoyé à l'hôpital et au repos forcé n'est pas du même ressort que celle qu'il a connue pendant les deux années de guérilla dans la montagne.

Même si ce n'est pas lui qui dirige en personne les pelotons et fait amener les condamnés devant le fameux *paredón* (mur d'exécution), mais Herman Marks, un *gringo* rallié à la cause, c'est lui qui signe la mort d'une main lourde et lasse, mais sûre de son bon droit. Il demande d'ailleurs, puisque la révolution est le fait de tous les combattants, qu'à tour de rôle chacun des hommes présents au fort prenne part aux exécutions. Tous doivent assumer ce geste révolutionnaire et donc nécessaire, et nul ne pourra se prévaloir d'avoir les mains propres.

Sortir d'ici, et vite. Quitter la mort et embrasser la vie. Ernesto tourne son visage vers l'est et l'offre aux rayons caressants du soleil levant qui vient de passer la haute barrière de la Sierra Maestra, longue chaîne de montagnes qui, culminant à près de 2 000 mètres, borde la

partie orientale de l'île, là où tout a commencé. Et le voici victorieux au point du crépuscule, après avoir planté la bannière de la révolution au cœur frivole de La Havane, cherchant en ce matin serein un peu de calme et de douceur. Il respire lentement, profondément, contrôle sa respiration comme il a dû apprendre à le faire. Il y a du Rimbaud dans ce visage qui rend hommage à l'astre du matin et ferme les yeux sur ses rayons déjà ardents, comme le masque d'un enfant mort ou d'un adolescent figé d'éternité. Quelque chose s'est arrêté au bord brûlant de leur enfance. Des enfances baignées dans des torrents de poésie, à la sensibilité exacerbée à l'injustice, promptes à sortir de leur lit au moindre orage, et déborder d'indignation. Mais le jeune homme de Charleville avait tué l'enfant en lui, abandonnant la poésie, s'exilant en Afrique pour descendre vers les rives obscures de la traite négrière, tandis que celui de Buenos Aires, poète à la rime mal armée, fait de sa vie un long poème de bruit et de fureur, baroque et tumultueux, poème inachevé.

La poésie, il s'y est essayé. Mais ses vers de mirliton ont pour premier effet de lui amener le rouge aux joues. Non qu'il ne soit doué d'une certaine plume, précise et acérée, il y manque l'essentiel : la musique et le rythme. Il n'a pas l'oreille musicale et ne sait pas danser. Un Argentin incapable de tango, inapte à distinguer cette danse d'une valse ou d'une rumba. Il avait bien appris des pas pour séduire les filles, mais sa gaucherie provoquait la risée, comme en ce soir de bal où Alberto Granado, pour s'amuser, lui dit : « Vas-y, tu peux danser, c'est un tango ⁴ », alors qu'il s'agissait d'une rumba. Il s'emmêla les pieds dans ceux de la fille décontenancée, et dans ce rire qui s'éleva autour de lui, il sut prendre sa part, ayant un sens profond de l'autodérision.

Et le voici, pataud comme l'albatros, au milieu d'un peuple de danseurs. Si l'oiseau maladroit en société provoque parfois sourires ou rictus d'irritation, le faucon en lui toujours présent impose respect, admiration et parfois crainte.

En ce matin du 12 juin 1959, il est impatient. Quitter cet espace carcéral, descendre au cœur riant de La Havane, y boire le verre de l'amitié avant de prendre l'avion à la tombée de la nuit. Une fois n'est pas coutume, il aurait bien aimé fêter ce 14 juin, son trente et unième anniversaire. Le fêter en tant que cubain, car Fidel Castro, du fait des responsabilités qu'il lui a données, lui a offert dès le 9 janvier 1959 la nationalité cubaine. Mieux encore, il l'a décrété « Cubain de

naissance ». Étrange et amusant, certainement. Mais il y a là un fond de vérité. Cuba est véritablement pour Ernesto Che Guevara de la Serna le lieu de sa seconde naissance. Il est né avec la révolution.

La vieille locomotive diesel BB 63567 dans sa robe orange délavée pousse un cri strident et s'ébranle lentement, tirant de la gare de La Coubre, au bord du port, sa cargaison composite de matériels et d'humains, tandis que lui répond la sirène du grand porte-conteneurs hissant pavillon américain qui entre au cœur de La Havane, encadré par ses bateaux pilotes. La vie continue comme si de rien n'était et le commerce international aussi, notamment avec les Nord-Américains. Mais pour combien de temps encore ?

Tout est à refaire ici, et toute une économie à reconstruire. Ce tyran de Batista qu'ils ont mis en déroute a emporté avec lui les caisses de l'État.

Fulgencio Batista, cet obscur sergent devenu on ne sait par quel miracle, quel tour de passe-passe yankee, du jour au lendemain, colonel de l'armée cubaine, et qui le 15 janvier 1934, à la tête d'une junte militaire, a provoqué un coup d'État pour former un gouvernement placé sous la coupe des États-Uniens. Comble d'ironie, la femme de celui qui a fait de La Havane « la putain » des États-Unis — avec ses deux cent soixante-dix bordels, ses multiples casinos tenus par les gangsters de la Mafia de Floride —, cette femme profondément croyante et superstitieuse, a fait ériger avant de s'enfuir avec l'argent du peuple un Christ monumental de marbre blanc de quinze mètres de hauteur qui, à soixante-dix-neuf mètres au-dessus de la baie, bénit la capitale. Ce Christ, semblable à celui de la baie de Rio, placé à quelques pas de la maison-bureau de Che Guevara, lui est un étrange compagnon. Ce matin-là, ils regardent dans la même direction, les yeux fixés sur la ville qui s'éveille.

Drôle d'ironie tout de même, de la part de Castro, d'avoir placé là, tout près de ce Christ monumental, son camarade de combat qu'il sait profondément athée, anticlérical par tradition familiale autant que par conviction, et si prompt aux jurons sacrilèges. Quelle ironie de l'obliger à s'éveiller et à se coucher à l'ombre de ce Christ dont il ne peut à aucun moment ignorer l'imposante présence ! Il ne fait par ailleurs aucun doute, connaissant l'esprit sarcastique du Che, qu'il ait une fois moqué gentiment la mère de Fidel, incurable bigote, qui allait prier chaque jour sous la statue du Christ de Santiago de Cuba pour son fils tout le temps

qu'a duré le combat de la révolution. Nul doute non plus que le Che se fût amusé d'apprendre que ce Christ de La Havane avait, dès le lendemain de son inauguration, et plusieurs fois depuis, reçu la foudre sur la tête.

Les vagues assaillent d'un roulement continu la digue du Malecón, et le Che frissonne. Ce n'est pas l'alizé qui vient à son tour de passer la barrière de la Sierra Maestra, mais le symptôme d'un souffle bien plus ardent qu'il va chercher au plus profond de sa poitrine. Le signe précurseur du réveil imminent de son ennemi intérieur, le mortel ennemi tapi au fond de lui depuis l'enfance et dont jamais il ne se débarrassera : l'asthme.

Maîtriser, maîtriser sa respiration, ne pas se laisser envahir par l'étouffement. Dominer cette bête qui voudrait votre peau, vous noyer en vous-même, vous dissoudre tout entier dans sa mer noire, son néant sans rivages. L'océan en contrebas pousse une langue profonde dans la gorge de La Havane. Ses rouleaux frappent avec fureur la digue du Malecón dans des gerbes d'écume. L'air lui manque. Trouver le balancement, flux et reflux, réguler l'oxygène, combattre l'asphyxie, cette main noire de la mort en lui qui comprime ses poumons, prend possession de son larynx.

L'horizon lui échappe. Sa mère s'en va là-bas. Celia de la Serna, jeune et belle, insouciante. Elle plonge, elle nage et son crawl est puissant, une championne de natation. Elle veut atteindre l'horizon. Elle disparaît derrière le moutonnement des vagues. Il la perd de vue. Il est seul sur cette plage, abandonné en cet automne argentin du mois de mai 1930. Il a deux ans et il pleure sur son tas de sable. Personne ne fait attention à lui dans ce club nautique très chic de San Isidro, port de plaisance de Buenos Aires. Il fait froid. Le vent glace. Il grelotte. L'ombre le recouvre et la nuit tombe. Sa mère est morte, pense-t-il, avalée par l'océan. Il ne la reverra plus. L'ombre qui émerge enfin et ressort de l'écume, est-ce vraiment elle ou son fantôme ? Non, celle qui a le même maillot de bain et lui ressemble comme deux gouttes d'eau, celle qui s'affole de son inconscience, crie, pleure, et tente de réchauffer son enfant pâle, tremblant et pris d'une toux inextinguible, et qui lui dit « Ernestito, ne pleure pas, calme-toi, maman est là », celle-ci n'est pas sa mère, n'est plus sa mère. Elle s'appelle bien Celia Guevara de la Serna, elle a bien vingt-quatre ans, mais elle n'est plus sa mère. Elle vient de perdre ce statut. Ernesto l'appellera toujours maman, lui gardera une affection filiale, lui sera obéissant, mais c'est lui désormais, l'aîné des

enfants Guevara, qui commandera, du fond de son lit, dans ses spasmes de douleur. C'est lui et sa maladie qui orienteront la vie de cette *mamita* et de ce *papito*, lui aussi accouru, affolé, quittant son yacht de douze mètres mouillant non loin. Ils iront de médecin en médecin, de spécialiste en spécialiste, pour trouver le moyen d'endiguer cette mystérieuse maladie dont on subodore qu'elle a des ressorts psychiques, dont on sait un peu calmer les symptômes, mais qui pour l'heure, en cette année 1930, demeure incurable.

Celia est volontaire. Elle n'a pas dit son dernier mot et veut combattre coûte que coûte cet asthme qui leur vole leur petit *Tété*. Elle ne peut supporter ses « miaulements de chat^s » lors des fréquentes crises, écrira son mari qui n'aura pas de mal à se laisser convaincre de quitter l'air humide et malsain de San Isidro, comme ils avaient fui celui de Rosario où cet enfant fragile était né par accident, lors d'une escale sur la route de Buenos Aires, et où il avait attrapé, encore nourrisson, une broncho-pneumonie.

Le nouveau travail d'Ernesto père, en tant que copropriétaire d'une entreprise de construction navale à San Isidro, leur avait donné l'occasion de se rapprocher de la capitale et de leur grande famille. Famille sympathique, mais bourgeoise et étouffante, dont ils ne sont pas fâchés de s'éloigner à nouveau.

Partir. Le père a le goût de l'aventure et du voyage. La mère aussi. Elle est allée en Europe, a visité Paris et perfectionné cette langue qu'elle avait apprise, jeune fille de bonne famille, chez les sœurs françaises. Une langue qu'elle s'empressera de transmettre à son petit *Tété*, et avec elle le goût de la Ville Lumière et ce qu'elle éclaire à ce moment-là d'art, de littérature, de philosophie, de cet esprit de liberté et de modernité où la femme prend sa part. Elle en était revenue avec les cheveux coupés à la garçonne et la cigarette au bec.

Ils vont dans la montagne, déjà la montagne, cette compagne de souffrances, d'efforts, de délices et de combats qu'Ernesto fréquentera toute sa vie. Ils montent les pentes de la Sierra de Córdoba et s'installent dans la petite ville d'Alta Gracia connue pour son air pur, son climat sain. Ernesto a alors quatre ans et demi et, ne pouvant aller à l'école de manière continue, c'est Celia qui s'occupera de son instruction jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de dix ans, âge où il pourra intégrer le lycée. Mais l'asthme est toujours là, bien qu'atténué par ce climat, remontant en étouffantes déferlantes qui le submergent. Il résiste, il combat et parfois

à bout de forces, à bout de souffle, se contorsionnant dans son lit, il demande enfin : « Papito, fais-moi une piqûre ⁶. » Sa volonté s'est forgée dès les premières luttes contre cette mort en lui avec laquelle il apprend à cohabiter, voire coexister. Peu à peu, elle ne lui fait plus peur et il prend conscience qu'il faut montrer à cette résidente envahissante qui est le maître dans sa propre maison. Écartant le doux étau des bras de sa maman, il va défier la mort, prendre des risques insensés. On le voit sur une photo marcher en équilibre sur un tuyau au-dessus d'un précipice. Il prend goût à l'effort. Délaissant les clubs de golf et de polo vers lesquels l'oriente sa condition, il descend dans l'arène des sports de contact où s'aiguise sa virilité. Il pratique le rugby, devient gardien de but de football dans une équipe de bon niveau, se passionne pour la boxe et, en contrepoint, pour le jeu d'échecs, ce jeu de guerre, de stratégie et de confrontation rugueuse, d'intense agressivité mentale où il excelle, allant jusqu'à provoquer en duel le meilleur joueur d'Argentine devant lequel il devra s'incliner en lui vouant son admiration. Toutes ces activités sont finalement encouragées par ses parents, à commencer par sa mère, à un moment où l'esprit olympique du Français Pierre de Coubertin, salué par la bourgeoisie du monde entier, donne au sport allié à l'art et à l'activité intellectuelle ses lettres de noblesse.

Les vagues en lui s'apaisent. *El Comandante* reprend son souffle. Il se redresse, les poings posés sur la fraîcheur de son bureau de métal. Aleida March est derrière lui, silencieuse et discrète. Elle observe sa nuque nouvellement dégagée car il a fait choir pour elle ses épaisses boucles brunes qui tombaient presque sur ses épaules. C'était il y a dix jours, le 2 juin 1959, à l'occasion de leur mariage. Aleida est la deuxième femme d'Ernesto. Elle est aussi blonde, douce et cubaine qu'il est brun, ténébreux et argentin. Elle est comme son ombre. Une assistante omniprésente et efficace, une compagne apaisante au cœur brutal de cette forteresse. Elle a assisté sans broncher à cette crise d'asthme. Surtout ne pas intervenir. Ça le mettrait dans une rage folle. L'asthme est une affaire entre lui et lui-même. C'était heureusement une crise passagère.

Aleida a déjà en main la bouilloire d'eau chaude et les feuilles de maté pour lui faire une infusion. En ces moments précis, c'est ce qu'elle a de mieux à faire. C'est là qu'il puise son réconfort, dans cette boisson amère qui fait descendre dans la gorge toute l'amertume de l'âme. Cet

Argentin ne peut pas s'en passer. Pas plus qu'un Britannique de son thé. Au cœur même de la jungle, sur les sommets abrupts de la Sierra Maestra, au sein de ses vallées profondes et dangereuses, sur toutes les pistes brûlantes de la guérilla, il avait sur lui ses feuilles de maté, sa *yerba buena*. Dieu seul sait par quel moyen et par quel stratagème il parvenait à s'en procurer lorsque sa mère ne lui en envoyait pas depuis son Argentine natale. Mais il avait toujours son paquet en réserve.

Aleida observe cet homme, presque une statue déjà, qui lui tourne le dos, le regard tendu vers l'océan. Un corps musculeux imposant ses formes athlétiques à un large treillis et un lâche pantalon godaillant sur des rangers mal lacés, et dont les poches latérales bourrées à bloc d'un capharnaüm d'objets divers lui font comme des sacsches. Une statue peut-être, mais en mouvement.

Du haut de ses vingt-cinq printemps, Aleida a déjà compris que ce monument vivant qui l'a choisie comme épouse et dont elle est passionnément amoureuse ne lui appartiendra jamais. Car ce héros de la révolution n'est déjà plus seulement un homme, et surtout, elle a pleine conscience qu'on ne peut retenir une eau vive dans ses mains. C'est un homme-mouvement. Pas plus elle que quiconque ne saurait l'arrêter, sinon la mort. Comme surfant sur la vague, elle puise en lui cette énergie qu'elle restitue par le dessin de gestes précis et structurés, par son efficacité et son équilibre. Loin d'être une femme passive, ce dont il a horreur, elle entretient avec le Che un dialogue qui n'est pas seulement amoureux. Elle est sa secrétaire et son infirmière. Douée d'un sens aigu de l'organisation, elle le seconde dans l'épuisante tâche de gestion de la Cabaña et dans toutes celles qu'il veut bien lui confier. « Il ne trouva pas en moi un compagnon ayant la sagacité et la sagesse d'un Sancho Pança, écrira-t-elle, mais un compagnon qui fut loyal et constant⁷. »

Non, elle n'a sans doute ni la sagacité ni la sagesse de Sancho Pança. Car sous ses airs de jeune fille sage et douce, cette enseignante cache un tempérament de feu. D'une jalousie malade, au moindre jupon pouvant passer sous le regard d'*El Comandante*, elle sort les griffes. Plus d'une qui, volontairement ou non, s'est trouvée en position trop rapprochée du bel Argentin en fit les frais. Une jalousie que le Che se plaît d'ailleurs à attiser avec l'esprit taquin qu'on lui connaît. Pour exemple cette lettre envoyée du Maroc quelque temps plus tard :

De cette dernière étape de mon voyage, je t'envoie un baiser marital.

J'espérais rester fidèle, même en esprit. Mais les femmes marocaines sont réellement séduisantes...

Je t'embrasse 8.

Fille d'une famille de paysans pauvres, cadette d'une fratrie de cinq enfants, Aleida est douée d'une volonté et d'une pugnacité qui sont loin de déplaire au guérillero. Elle qui se vouait aussi à des études de médecine dut, par manque d'argent, opter pour la voie de l'éducation, entrant d'abord dans une école préparatoire de Santa Clara puis, avec l'aide financière d'un oncle et de son grand frère Orlando, obtint ses premiers diplômes lui permettant d'étudier la pédagogie à l'université centrale de Las Villas. C'est ici, entre sports, lecture et cinéma, ses trois passions, qu'elle s'est éveillée politiquement. Un éveil provoqué par le coup d'État de Fulgencio Batista en mars 1952, puis, en 1953, par la rocambolesque attaque de la caserne de la Moncada à Santiago de Cuba menée par un intrépide et jeune avocat nommé Fidel Castro à la tête de cent trente rebelles déterminés à en finir avec cette dictature.

Cette attaque menée le 26 juillet en plein carnaval de Santiago, acte fondateur du mouvement révolutionnaire qui portera le nom de Mouvement du 26-Juillet (M-26), fut un échec retentissant. Préparée avec soin au milieu des poulets d'une ferme volaillière choisie comme QG, elle avait pour but, profitant de l'ivresse et de la pagaille de ce jour de fête — certains étaient déguisés en militaires ou policiers, d'autres affublés d'accoutrements divers —, de prendre d'assaut l'armurerie, puis la caserne tout entière. Hélas, les soldats aussi s'étaient organisés pour le carnaval. Ils avaient déplacé l'armurerie pour dégager un espace de musique et de danse. Pénétrant dans l'enceinte, les rebelles se trouvèrent donc nez à nez avec des soldats armés de leurs seuls instruments de musique. L'alerte fut donnée, et au milieu des tambours de carnaval, une infernale mitraille. Les remparts jaune d'œuf de cette caserne aux allures de castel d'opérette ou de décor hollywoodien se maculèrent de sang. Six rebelles furent abattus en combattant, quarante-neuf autres furent torturés à mort au sein même de la caserne. Fidel réussit à s'échapper avec la complicité de la population, mais il fut capturé quelques jours plus tard.

Et là commence vraiment la légende qui va marquer d'un fer rouge la conscience de toute cette génération de jeunes Cubains dont Aleida fait partie, et décider pour certains de leur avenir. Là commence la légende

de Fidel Castro, l'homme à la baraka, doté d'une chance hors du commun qui ne lui fera jamais défaut.

Le lieutenant Pedro Sarría, un de ces descendants d'Haïtiens importés en esclavage dans l'est de Cuba, et qui l'avait capturé, avait pour ordre de l'exécuter immédiatement. Batista étant lui-même un mulâtre, les soldats noirs avaient tendance à s'identifier à lui et à lui prêter crédit. Mais le lieutenant Sarría, cinquante-trois ans, n'était pas de cet acabit. Ayant une haute conscience de sa fonction, il refusa d'appliquer servilement des ordres contraires à sa morale militaire. Il cria à ses soldats : « Ne tirez pas ! On ne tue pas des idées. » Et ces idées-là, sauvées *in extremis*, vont faire leur chemin. Révolutionnaires certes, mais qui n'avaient alors rien de communiste. Humanistes certainement, dans le sillage du libérateur José Martí. Castro fera sa profession de foi lors de son procès dont il assurera lui-même la plaidoirie. Plaidoirie d'un formidable tribun dont les éclats seront entendus jusqu'aux côtes américaines et au Mexique, où se sont réfugiés des opposants de Batista. Il écopera de quinze ans de prison, mais n'en purgera que deux, libéré par une opportune amnistie. Il rejoindra ses partisans au Mexique en 1955 en compagnie de son frère Raúl.

Cette plaidoirie, retranscrite et publiée sous le manteau avec le titre *L'histoire m'acquittera*, deviendra une véritable bible. Tombée en 1956 entre les mains d'une jeune étudiante en pédagogie nommée Aleida March, elle lui fera délaisser cette autre bible qu'elle lisait avec ferveur : celle de l'église presbytérienne où elle était entrée, cherchant à nourrir son besoin de sens et de justice.

La même année, un soir de septembre, Aleida fait la connaissance de Faustino Pérez, l'un des fondateurs du MNR (Mouvement national révolutionnaire), de retour du Mexique où il a rejoint Fidel Castro et le M-26. Il prépare dans le plus grand secret le débarquement promis par le leader du M-26 lors de son départ tonitruant de l'île. Beaucoup eurent foi en cette promesse et attendaient dans la plus grande ferveur le retour de ce messie au verbe haut. Ce retour se fera bien plus tôt que prévu car c'est le 2 décembre 1956 qu'eut lieu ce débarquement de quatre-vingt-deux guérilleros dont Faustino Pérez, qui avait retrouvé le M-26 au Mexique avec toutes les informations nécessaires à leur accueil par les partisans.

Faustino était un coreligionnaire d'Aleida en l'église presbytérienne. Il la fit entrer dans le Mouvement du 26-Juillet, et c'est ainsi que deux

ans plus tard, en novembre 1958, Che Guevara et ses barbus virent débarquer dans leur camp retranché des montagnes de l'Escambray une accorte blondinette aux gracieuses rondeurs imposant toute leur féminité à l'étoffe légère qui les recouvrait. Cet agent de liaison qui venait de braver mille dangers portait scotchés sur sa poitrine les cinquante mille pesos que lui avaient confiés les militants de la plaine pour venir en aide aux combattants des montagnes. Allant droit vers le célèbre guérillero dont la tête était mise à prix sur tous les murs de sa ville en un portrait peu ressemblant, elle lui demanda de l'aider à se défaire de ce paquet qui la faisait souffrir le martyr. Elle se souviendra, avec son amie Marta qui l'accompagnait, de deux belles mains, celles d'un homme qui lui semblait vieux mais plutôt séduisant.

C'est au cœur de cette forteresse de la Cabaña, où la mort accomplissait son œuvre, qu'un premier enfant fut conçu, là même où ils se marieraient, le 2 juin 1959, en présence de Raúl Castro, frère de Fidel, et de sa femme Vilma, de Celia Sánchez, amie de Fidel, mais en l'absence remarquée de ce dernier qui s'était plaint de n'avoir pas été prévenu de ce mariage arrangé à la hâte et dans la semi-clandestinité. Semi-clandestinité certes, mais le rire éclatant et inattendu du jeune marié, « l'homme qui ne rit jamais » selon Régis Debray, fit la une des journaux du lendemain. Un rire libérateur sans aucun doute, sonnant en contrepoint au rictus de la mort qui se dessinait ici sur chaque pierre. Ce rire-là, inattendu, tonitruant, faisant vibrer ce ventre qu'il voulait de nouveau féconder, est aussi sans doute un nouveau cri de victoire contre la mort. C'est dans les bras d'Aleida qu'une fois de plus il la défiait, martelant dans l'acte même cette pensée qui ne le quittera jamais : cette certitude ancrée en lui que l'amour est plus fort que la mort. Et c'est ici même qu'il la prit pour la première fois, dans le silence brûlant d'une nuit de janvier qu'il baptisa avec humour « la nuit où la forteresse fut prise ». La « forteresse » en question avouera plus tard n'avoir opposé aucune résistance. Mais l'enfant conçu cette nuit-là fut avorté à la suite d'un accident dont le Che ne fut pas témoin. Un avortement qui souleva sa colère. Il pensait, sans qu'Aleida ne puisse l'en dissuader, qu'elle l'avait provoqué du fait qu'ils n'étaient pas encore mariés.

El Comandante s'est redressé de toute sa taille, son regard ne quitte pas l'horizon. Aleida sait qu'elle peut maintenant s'approcher. Elle se colle contre son dos, l'étreint comme si elle voulait encore le retenir. Il va partir sans elle, n'a pas voulu qu'elle l'accompagne pour ce long voyage

diplomatique qui va le conduire dans des pays non alignés comme l'Égypte, l'Inde, l'Indonésie, le Pakistan, Ceylan, le Maroc, la Yougoslavie, et même le Japon, grand allié des États-Unis, pour faire connaître la révolution cubaine, démontrer sa légitimité, chercher des soutiens, des armes. Il rencontrera Nasser, Nehru, Tito.

En Inde, on lui demandera pourquoi sa femme ne l'a pas accompagné. Et dans l'avion qui l'emportera vers le Japon, il écrira à sa mère : « Je n'ai pu l'emmener avec moi du fait du schéma mental compliqué qui est le mien. » C'est bien à sa mère qu'il répond. À sa mère seulement, à laquelle il tente de donner — ou est-ce à lui-même ? — un semblant d'explication, la raison pour laquelle il n'a pas emmené avec lui celle à qui il dira un jour : « Tu es, à part ma mère, la seule femme que j'ai vraiment aimée ⁹. »

Mariés, oui, mais comme dans les sous-bois, le maquis ou la casemate d'un fort comme il l'a fait, en toute intimité. Le mariage comme une affaire purement privée, qui ne concerne qu'elle et lui, qui ne les lie pas à la face du monde. Cette officialité, il n'en veut pas. C'est un solitaire, profondément solitaire, qui ne veut pas être attaché à un couple par l'artifice d'une représentation. Cette image serait fausse. Il hait la fausseté. Son attachement à Aleida, comme à toute sa famille et à ses amis, est profond et souterrain, protégé par l'épais rideau de sa pudeur affective. Cet homme-là est un ours. Il n'est pas de ceux qui prodiguent à tout bout de champ mots et preuves d'amour. Il s'avère même plutôt rude envers les gens qu'il aime, n'hésitant pas à user de ce ton sarcastique qui souvent fait des ravages auprès de ceux qui ne savent pas décoder ce qu'il cache d'affection. Grand manieur de second degré, son humour le protège tout en protégeant ceux qu'il aime de cette passion qui bout en lui. Il reçoit l'étreinte d'Aleida et la lui rend par le simple fait de l'accepter dans cette situation : il est dans son bureau, au travail, il n'aime pas le mélange des genres. On frappe à la porte.

C'est René Depestre. L'homme n'est pas très grand, mince, presque fluët, mais on devine sous son uniforme vert olive un corps nerveux et athlétique. Des yeux pétillants, charmeurs et pénétrants dans lesquels on lit la détermination d'un combattant. Ce sourire à la fois joyeux et mélancolique qui se colle parfois au visage des Haïtiens. Un sourire qui se fige un instant devant la pâleur du Che.

Cette pâleur le renvoie à leur première rencontre, dans la chambre d'un luxueux hôtel sur une plage de Tarara, cité balnéaire à vingt

kilomètres de La Havane où Fidel Castro avait imposé un repos nécessaire au Che dont l'état de santé s'était sensiblement dégradé. Séquelle de ces deux années de combat dans la Sierra Maestra où il s'était peu ménagé, mais sans doute aussi résultante de cette tension intérieure à laquelle l'organisation des tribunaux révolutionnaires de la Cabaña et les lourdes décisions qu'il avait dû prendre en tant que juge n'étaient pas étrangères. Mais bien loin de se reposer dans ce cadre luxueux dont il avait une sainte horreur, il en avait fait un lieu de séminaires sur l'avenir politique de Cuba auxquels participaient Fidel, ses proches, et bon nombre d'intellectuels et politiciens communistes spécialement invités par lui. C'est ainsi que le poète et écrivain haïtien René Depestre, engagé alors dans le combat communiste internationaliste et opposant radical au docteur François Duvalier dit Papa Doc, tyran d'Haïti, était arrivé à Tarara un 23 mars 1959.

Il s'était fait connaître des révolutionnaires cubains par un article retentissant à la gloire de cette jeune révolution, paru dans le principal journal d'Haïti, voix officielle du pouvoir. Cet article lui avait été commandé, ô ironie, par Duvalier lui-même, soucieux de ménager ce dangereux voisin dont les côtes se situent à moins de soixante-dix-sept kilomètres des siennes.

L'épisode ne manque pas de sel car ce jeune trublion qu'était René Depestre s'était déjà fait connaître de l'île à dix-sept ans lorsque, à la tête d'un journal lycéen devenu très populaire, il avait provoqué une grève générale qui avait paralysé le pays et ouvert la voie à un coup d'État militaire qui destitua le président en place, Paul Magloire. Arrivé au pouvoir lors de nouvelles élections, Duvalier avait convoqué le jeune poète. Un revolver était ostensiblement posé sur son bureau :

— René, tu es un garçon intelligent, brillant, mais tu es devenu un danger. Je pourrais te tuer. Mais je ne le ferai pas. J'ai soigné ta mère, je t'ai soigné enfant. Non, je ne te tuerai pas. Tu peux être utile à ton pays. Travaille avec moi et tu auras une belle situation. Tu pourrais être un de mes ministres.

— Monsieur le Président, merci de nous avoir soignés, ma mère et moi, lorsque j'étais enfant. Nous vous en sommes très reconnaissants. Mais nos idées politiques sont radicalement opposées. Je ne peux travailler à vos côtés.

— René, je ne te tuerai pas, non. Mais si dans quarante-huit heures tu n'as pas quitté l'île, je ne pourrai pas garantir ta sécurité.

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé à Paris, puis à Prague et dans toute l'Union soviétique, qu'il avait rencontré les leaders politiques et intellectuels de ces pays, étudié la théorie marxiste, la philosophie et les penseurs communistes, néomarxistes, les théoriciens de Francfort comme Adorno, Habermas, Horkheimer, les intellectuels libéraux et antimarxistes comme Raymond Aron. Puis, ayant fait le constat de l'horreur et des erreurs du stalinisme, il cherchait d'autres voies à l'utopie communiste quand la révolution cubaine prit le pouvoir et souleva son enthousiasme. Il avait alors trente-trois ans et il était rentré au pays pour revoir sa mère. Ayant appris son retour, Papa Doc l'avait de nouveau convoqué dans son bureau pour lui proposer, à sa grande surprise, d'écrire un article à la gloire des *barbudos* de Cuba. Ce dernier allait enfin mettre à son profit la plume de ce poète révolté. Il suffisait de le laisser s'exprimer librement dans le journal officiel.

— Ça va ?

Ernesto Guevara toise son hôte d'un air amusé.

— Oui, ça va.

Et comme pour rendre crédible sa réponse, il ouvre un coffret en bois dont il extrait un de ces cigares Montecristo n° 1 qu'il a appris à aimer, le roule entre ses doigts, le fait glisser sous sa narine avec une visible délectation, l'humecte de sa langue, décapite son embout d'un coup sec d'incisives, le crache dans une corbeille et craque une allumette. La fumée blanche qu'il exhale emplit tranquillement la pièce, comme le signe d'une paix retrouvée. Une paix momentanée avec cet ennemi intérieur qu'il vient de dominer.

— Et vous, où en êtes-vous ?

— Fin prêts, mon commandant. Les cinquante-neuf Haïtiens et moi-même sommes impatients d'en découdre. Nous attendons le feu vert.

— Et les Dominicains ?

— Ils sont sur le départ. Ils doivent débarquer à Saint-Domingue dans deux jours, le 14.

— Le 14 ? C'est de la folie. Ils ne sont pas encore prêts.

— S'ils partent réellement à cette date, nous devons les suivre rapidement et débarquer à Port-au-Prince.

— Oui, ménager l'effet de surprise. Ouvrir un foyer de guérilla à Saint-Domingue, et dans le même temps, opération commando sur Haïti

pour prendre le pouvoir au nez et à la barbe des tontons macoutes. Votre commando haïtien est suffisamment prêt, je vous ai vu à l'œuvre. Vous ne ferez qu'une bouchée des macoutes. Mais pour les guérilleros dominicains, je doute un peu. Ils n'ont pas suivi leur entraînement avec assez de sérieux. Je pars ce soir. C'est fâcheux. Ce n'était pas possible d'attendre mon retour en septembre ?

— Visiblement pas. Fidel suit les opérations de près.

— Oui, vous allez accomplir son rêve de jeunesse. En 1947, à vingt et un ans, il a participé avec Juan Bosch au débarquement raté sur Saint-Domingue pour renverser ce tyran de Trujillo.

— Oui, je sais. Et c'est ce même Juan Bosch qu'il voudrait remettre au pouvoir à Saint-Domingue.

— Un écrivain au pouvoir, ça a de la gueule, non ?

— À qui le dis-tu ? Mais je crois aussi qu'il se ferait un plaisir de déloger Batista qui s'y est réfugié.

— Un grand plaisir, en effet. Bon, nous y voilà donc. Je vous envie. Je vous aurais bien suivis. Mais diplomatie exige.

— Fidel te tiendra au courant. Bon voyage, *comandante*.

— Bonne chance.

En quittant la Cabaña, le poète haïtien, rêveur, passe en revue ces trois mois d'une incroyable densité qui l'ont vu atterrir à La Havane, rencontrer le Che et Fidel Castro et s'engager dans la préparation militaire d'un commando contre son vieil ennemi Papa Doc. Il est loin de se douter que deux jours plus tard, les quatre-vingts guérilleros dominicains mal préparés, trop pressés, et surveillés par la CIA, seront tous décimés dès leur débarquement à Saint-Domingue et que, face à cette catastrophe, Fidel annulera le départ des Haïtiens qui couraient vers une mort certaine.

Il ne sait pas non plus qu'invité pour quelques jours par Fidel et le Che qui ont lu avec grand intérêt son article dans le quotidien d'Haïti, il restera en fait dix-neuf ans à Cuba, collaborant de près avec Guevara, puis avec le pouvoir cubain.

Cette première rencontre avec le Che à Tarara, auprès duquel on l'avait directement amené dès le lendemain de son atterrissage à La Havane, est restée gravée dans sa mémoire. C'est Aleida, en uniforme, qui l'avait reçu : « Il vient d'avoir une crise d'asthme, il va quand même vous recevoir dans sa chambre. » Le Che était là, dans son lit, pantalon

de battle-dress et torse nu, rangers aux pieds, délacés, coude sur le matelas et tête posée sur la paume de sa main gauche. Un regard pénétrant, amical, où René perçut immédiatement ce qu'il voyait rarement dans les yeux d'un blanc : il ne le regardait pas comme un noir ^{*2}. René, en retour, n'avait pas l'impression d'avoir un blanc en face de lui. Et pendant toutes ces années qu'allait durer leur collaboration, jamais il ne surprendrait cette nuance perceptible d'un regard blanc porté sur la couleur de peau. Le fait est qu'à cette époque, malgré leur intégration à tous les niveaux sociaux et politiques, les noirs de Cuba, la plupart descendants des Haïtiens déportés, payaient encore dans les regards l'impôt de la couleur, conséquence de la colonisation et de la traite négrière.

— Votre article est remarquable, lui avait dit le Che. Depuis votre île d'Haïti, vous avez parfaitement compris notre révolution. Peut-être grâce à Toussaint Louverture.

— Vous connaissez Toussaint Louverture ?

— Bien sûr, je l'ai étudié de près. Un personnage formidable, un héros, un sage aussi. Sa réforme agraire fut remarquable. Un grand précurseur. Il avait compris qu'ici en Amérique, comme dans ce qu'on appelle aujourd'hui le tiers-monde, une révolution s'accomplit par la possession et la gestion de la terre.

— Vous connaissez Haïti ?

— Non, pour ma plus grande honte. Lors de mon périple dans toute l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale, en 1953 et 1954, je ne suis pas passé à Haïti ou Saint-Domingue. C'est un grand tort. Vous êtes partie intégrante de notre Amérique, celle qui devra un jour exister dans son unité. Il est grand temps d'ailleurs qu'elle se forme, cette unité. Seriez-vous prêt à nous aider ?

— Comment cela ?

— En renversant les dictatures de Papa Doc et de Trujillo. En unifiant enfin les deux parties de l'île en une seule nation.

— C'est ce qu'avait déjà tenté Toussaint Louverture.

— Oui, je sais. Les colonialistes l'en ont empêché. Mais nous, nous pouvons réussir. Haïti n'est plus isolé. Cuba est en soutien.

— Mais comment pensez-vous vous y prendre ?

Le Che lui avait alors exposé sa stratégie de la tenaille. Attaquer d'un

côté Saint-Domingue par une guerre de guérilla depuis les montagnes et rallier peu à peu la population, comme ils l'ont fait dans la Sierra Maestra. Dans le même temps, prendre le pouvoir à Port-au-Prince avec un commando bien entraîné. Oui, un commando, pas une guérilla. Les paysans des montagnes haïtiennes étaient trop pauvres, ils ne pourraient pas soutenir une guérilla. Par contre Haïti était un État faible. Un commando pouvait venir facilement à bout de tontons macoutes et de militaires mal organisés.

— Voulez-vous participer à cette réunification de l'Amérique, notre Amérique ?

— Je suis des vôtres, commandant. Mais si je comprends bien, cette révolution cubaine n'est pas seulement le renversement d'un pouvoir local. Vous allez bien plus loin...

— *Chico, se trata de una revolución so-cia-lis-ta* *3 10.

*1. Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 343.

*2. L'auteur prend, dans tout cet ouvrage, le parti, à l'encontre de la convention, d'écrire « blanc » ou « noir », lorsqu'il s'agit de personnes, avec des minuscules. Ce, conformément à sa position qui vise à ne pas substantiver ce qui, de son point de vue, doit être considéré comme un simple qualificatif au même titre que blond, brun ou roux.

*3. « Mon gars, il s'agit d'une révolution so-cia-lis-te. »

Diogène à moto

La pleine lune se profile sur la mer et couvre les vagues de reflets argentés. Assis sur la dune, nous regardons le continuel va-et-vient avec deux états d'âme bien distincts : pour moi, la mer a toujours été une confidente, une amie qui engloutit tout ce qu'on lui raconte sans jamais révéler le secret confié et qui donne le meilleur des conseils : un bruit dont chacun interprète le sens comme il peut ¹.

Cette amie, attentive et bienveillante, couvre encore d'un discret murmure les confidences des deux hommes sur cette plage caraïbe de Tarara, et ces mots jetés neuf ans plus tôt par le Che sur son carnet de voyage au nord de Mar del Plata (Argentine) retrouvent une vivifiante actualité avec ce compagnon d'un autre voyage qui lui vient d'Haïti. Mais, contrairement à Alberto Granado, médecin aux mots crus qui découvrait l'océan à trente ans, René est un poète né à Jacmel, tout au bord de la mer. Ils ont en partage ce goût de vagues et de verbe qui s'exalte dans le babillage du ressac toujours recommencé.

Pour Ernesto, l'occasion est trop belle de parler de littérature et de poésie, mais aussi d'histoire et de géographie. Il s'agit de refaire le monde, le refaire vraiment, autrement, remonter les sentiers de Simón Bolívar et de José Martí, débroussailler leurs chemins, se lancer de nouveau à l'assaut des moulins. Il s'ouvre au poète comme à la mer, musicienne de ce « bruit dont chacun interprète le sens comme il peut ».

De fil en aiguille, sur le canevas d'une Amérique rêvée, se dessine le chemin d'un hidalgo pétri de poésie, d'un jeune homme de bonne famille destiné à la médecine et devenu guérillero.

Mû par le désir d'éclairer le fil de l'histoire d'une Amérique latine qu'il veut voir majuscule, tout autant que par celui de tracer son propre itinéraire, qu'il lit dans un pli décisif de cette histoire, Ernesto Guevara de la Serna entraîne son hôte à l'amont de cette pente qui va des trottoirs de Buenos Aires aux contreforts de la Sierra Maestra, et depuis la Sierra Maestra en l'*Oriente* de Cuba, dans une course victorieuse vers l'ouest, sur cette langue étroite de mille kilomètres de long arc-boutée entre le

Mexique et Haïti, et qui voudrait rattacher Port-au-Prince à Cancún, tirant derrière elle le grand arc caraïbe. Un arc de fraternité et d'unité historique qui se referme sur cette Amérique, leur Amérique.

Ernesto veut raconter cette histoire où le minuscule rejoint le majuscule, comme il l'a fait dans ses notes de voyage, n'omettant aucun détail qui soit signifiant, la décortiquant avec la précision scientifique de l'entomologiste, pour que la vérité s'y révèle sur le plan du vérifiable.

S'il est vrai que l'Histoire est racontée par le vainqueur, il est ce vainqueur qui veut la dire autrement que par le mensonge de l'idéologie. Il a en face de lui un autre voyageur qui a déjà fait le tour d'un continent, l'Europe, que lui ne connaît pas encore, qui, rentré d'URSS, est revenu du stalinisme, cherchant d'autres voies de vérité pour le communisme.

Trois ans plus tôt, le 24 février 1956, une bombedont la déflagration s'est fait entendre dans le monde entier a explosé au Kremlin lors du XX^e congrès du Parti communiste : le rapport de Nikita Khrouchtchev dénonçant les crimes de Staline. Un rapport sidérant causant des réactions en chaîne, et plongeant dans le trouble tous les croyants fidèles du communisme. Mais certains partis frères, comme le Parti communiste français, refusèrent d'en tirer toutes les conséquences. C'est alors que s'éleva des Petites Antilles, cette partie de l'« Amérique majuscule » de Che Guevara, une voix de stentor, celle d'un poète majeur, l'auteur du *Cahier d'un retour au pays natal*, celui de *La Tragédie du roi Christophe*, ce Martiniquais que les Haïtiens prennent pour un des leurs, ce compatriote en poésie de René Depestre : Aimé Césaire.

Le poète haïtien a lu, relu et digéré cette lettre fracassante du Martiniquais à Maurice Thorez, secrétaire général du PCF, lui remettant sa tonitruante démission du parti. Il la connaît par cœur, il pourrait la réciter au Che qui la connaît lui aussi et qui l'a lue en français dans le texte. Des passages entiers de cette longue lettre résonnent alors avec une singulière actualité sur cette plage caraïbe de Tarara :

Je crois en avoir assez dit pour faire comprendre que ce n'est ni le marxisme ni le communisme que je renie, que c'est l'usage que certains ont fait du marxisme et du communisme que je réproouve... L'heure est venue d'abandonner toutes les vieilles routes. Celles qui ont mené à l'imposture, à la tyrannie, au crime. C'est assez dire que pour notre part, nous ne voulons plus nous contenter d'assister à la politique des autres. Au piétinement des autres. Aux combinaisons des autres. Aux rafistolages de consciences ou à la casuistique des autres.

L'heure de nous-mêmes a sonné.

Et ce que je viens de dire des nègres n'est pas valable que pour les nègres. Oui tout peut encore être sauvé, tout, même le pseudosocialisme installé çà et là en Europe par Staline, à condition que l'initiative soit rendue aux peuples qui jusqu'ici n'ont fait que la subir ; à condition que le pouvoir descende et s'enracine dans le peuple ².

« L'heure de nous-mêmes a sonné. » C'est bien ce que pense Che Guevara. Mais comment faire exister ce « nous-mêmes » entre le paternalisme colonial de l'Amérique du Nord et le « fraternalisme » de l'URSS qui, à cette heure précise, n'a pas reconnu Cuba comme un petit frère, et pour cause : Cuba ne s'est pas, ne veut pas encore se déclarer communiste, et son *líder máximo*, Fidel Castro, n'est pas encore tout à fait convaincu du socialisme, en tout cas pas au point d'en faire une profession de foi devant le monde entier, et surtout pas face à son puissant voisin anticommuniste où règne toujours l'ombre sinistre du maccarthysme. Ernesto y travaille secrètement avec Raúl, petit frère de Fidel, éminent membre du Parti communiste cubain. Toute cette plage de Tarara y travaille de séminaire en séminaire, et René Depestre est étonné d'y découvrir tant de communistes célèbres, venant du monde entier. Et cette confidence soufflée dans un sourire malicieux : « *Chico, se trata de una revoluciónso-cia-lis-ta* », exprime bien une certitude, mais elle ne s'établira au grand jour que par l'action de l'Histoire, par les postures de l'oncle Sam vis-à-vis de cette révolution, et les circonstances politiques opposant les deux blocs d'une guerre froide. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Pour l'heure, il s'agit de rassembler ce « nous-mêmes » dont René, représentant d'Haïti, fait partie. « Nous-mêmes » qui s'inscrit tout à la fois dans la majuscule de l'unité historique d'un continent et de ses archipels, et la minuscule des histoires et cheminements individuels dont chacun doit prendre conscience qu'ils appartiennent à un grand tout.

C'est cette révélation qui à la fin du premier voyage du Che en Amérique latine lui avait fait dire au Pérou, le jour de son vingt-quatrième anniversaire, au milieu des lépreux qu'il était venu soigner auprès du docteur Bresciani :

Bien que les frontières de nos personnalités nous empêchent d'être le porte-parole de cette cause, nous croyons, beaucoup plus fermement qu'avant, grâce à notre voyage, que la division de l'Amérique en nationalités incertaines et illusoires est complètement fictive. Nous formons une seule race métisse qui, du Mexique au détroit de Magellan, présente des similitudes ethnographiques notables. C'est pourquoi,

essayant d'échapper à tout provincialisme exigü, je porte un toast au Pérou et à l'Amérique unie ³.

Cette vérité historique qu'il vit dans son esprit et dans sa chair s'était affirmée au fur et à mesure de ce parcours initiatique, dans chaque pas de ce globe-trotteur infatigable qui, en véritable péripatéticien, pensait en avançant.

La longue marche, cet exercice quasi quotidien qu'il imposera à ses guérilleros, raffermissant l'esprit et le corps, aiguïsant la volonté, et portant tout l'être à un degré d'ascétisme où il se débarrasse de l'inessentiel pour aller vers la clarté de l'idée, il se l'appliquait à lui-même comme un acte de philosophie pratique. Et c'est dans ces pérégrinations à travers l'Amérique latine qu'il s'était débarrassé peu à peu des *habitus* et des idées reçues du petit-bourgeois qu'il était :

Ma bouche transmet ce que mes yeux lui ont raconté. Que mon regard n'ait jamais été panoramique, mais toujours fugace et parfois peu équitable, et mes jugements trop catégoriques : d'accord, mais c'est comme la résonance d'un clavier sous l'impulsion des doigts qui sont venus frapper ses touches, et cette impulsion éphémère est maintenant morte. Il n'y a personne à qui faire porter le chapeau. Le personnage qui a écrit ces notes est mort en foulant de nouveau le sol argentin, celui qui les met en ordre et les polit, ce « moi » n'est pas lui. Du moins il ne s'agit pas du même « moi » intérieur. Cette errance sans but à travers notre « Amérique Majuscule » m'a changé davantage que je ne le croyais ⁴.

Ce « je [qui] est un autre », comme dirait Rimbaud, allait continuer à se chercher, à chercher sa vérité sous les cieux étoilés et si changeants de son Amérique. Mais cette vérité-là, personnelle, singulière, allait en rencontrer une autre plus grande, celle de l'histoire de l'Amérique latine dans laquelle elle allait se fondre. Deux vérités qui bientôt n'en feraient plus qu'une, il en était convaincu. Il en viendrait à parler au bout du chemin de sa personne historique.

Mais l'ascète qu'il était devenu savait que l'accession à la vérité était un chemin difficile et douloureux, empli de pièges et d'embûches la plupart du temps causés par soi-même, par un ego persistant, affamé de lui-même, toujours à combattre pour l'amener à l'humilité. L'humilité au cœur dénudé, ce prisme nécessaire pour éclairer la marche de l'humain.

Chemin faisant, cet hidalgo à la belle figure s'est transformé en un Diogène américain. « Que cherchez-vous ? — Je cherche l'homme », aurait-il pu répondre lui aussi. Cet homme qu'il percevra dans sa vision,

sans doute critiquable, mais profondément sincère, de « l'homme nouveau » dont seul le communisme réel peut accoucher selon lui.

Il a de l'antique Cynique l'aptitude au travail permanent de sa volonté qu'il aiguisa sur la pierre abrasive du réel, le mépris des conventions sociales, le goût du dénuement, des plaisirs simples, le sens aigu de l'ironie, de la répartie brillante, brutale parfois, de la franchise à tout crin dût-elle blesser, la haine de toute hypocrisie, et l'impertinence vis-à-vis des puissants et dominants. S'il ne dort pas dans un tonneau, comme Diogène, il préfère la belle étoile à un lit douillet où la volonté s'amollit, la conscience s'assoupit et met tout l'être en danger. Danger parfois réel quand il s'agit de dormir au cœur d'une campagne de guérilla et qu'un toit, des murs et une porte fermée peuvent vous laisser surprendre en plein sommeil par l'ennemi.

Il deviendra peu à peu ce qu'il est en apportant dans sa longue marche tout ce lot d'aptitudes, de qualités, mais aussi de défauts d'Ernesto Guevara de la Serna, jeune homme de bonne famille, sûr de lui et de la supériorité de ses qualités tant intellectuelles que morales.

Ce penchant aux jugements expéditifs et souvent injustes sur ses contemporains, les étiquetant dans les cases préremplies de ses catégories morales, lui sera finalement d'une grande utilité lorsque, meneur d'hommes, il aura besoin de les classer rapidement en bons ou mauvais guérilleros, de leur assigner des tâches adaptées à leurs qualités apparentes, de juger leur action et de les punir. Il se trompera plus d'une fois, mais l'erreur n'est pas une faute. Elle demande seulement à être rectifiée dès lors qu'on en a pris conscience. Et pour cela il suffit d'avoir cette capacité au dialogue avec soi-même et les autres, que ses cheminements intérieurs autant que les contraintes de la vie en groupe lui ont appris à développer. Mais la faute, lorsqu'elle surviendra autant chez lui que chez autrui, sera immédiatement réprimée. Ce qui fera de lui un chef aussi admiré que redouté.

De même, le fait qu'il soit mauvais perdant — autant dans les sports, collectifs ou individuels, qu'il pratiquait (rugby, football, athlétisme) qu'aux jeux d'échecs ou de cartes — deviendra un atout lorsque, allié à son audace, à sa témérité et à son caractère de casse-cou, il se battra contre l'ennemi fusil au poing. Cette fougue qui lui valait au rugby le surnom de *Fuser* (contraction de « Furieux » et de « Serna ») marquerait cependant, aux yeux de Fidel Castro, la limite de ses qualités de combattant : « En tant que guérillero, il avait un talon d'Achille, c'était

son excessive agressivité, son mépris absolu du danger 5. »

Même cet autre défaut criant, reconnu dès son adolescence par ses amis, de prêter peu d'attention à son hygiène physique et de très peu se laver, ce qui lui valut le sobriquet de *Chancho* (cochon), deviendra un atout lorsqu'en pleine guérilla, le manque d'eau l'obligera parfois à rester jusqu'à six mois sans pouvoir prendre un vrai bain, tout en gardant les mêmes vêtements.

Et sans doute, pour le Che, un guérillero n'est-il en « odeur de sainteté » que dans la mesure où la puanteur qu'il exhale à plusieurs mètres est l'expression de son engagement physique et moral sur la bonne voie, celle du héros capable de se donner corps et âme à une cause qui le dépasse, capable de se fondre, au mépris des apparences, de la sensibilité et des sentiments, et par sa seule volonté, dans une unité d'action, une histoire plus grande que lui. « Notre odorat avait épousé notre style de vie, écrit-il ; les hamacs des guérilleros se reconnaissaient à leur odeur respective 6. »

Don Quichotte, mais aussi Diogène et Descartes sont ses compagnons d'une route mentale qui le conduit à l'ascèse par le mépris des apparences, l'action de la volonté, de l'imagination, du doute nécessaire et d'une conduite rationnelle toujours remise en cause. Une route dont il est certain qu'elle permet au guérillero, au-delà de la supériorité physique et numérique de l'ennemi, de vaincre l'adversaire en lui imposant sa supériorité morale, en brisant ses certitudes, en le démoralisant. Le rapport de force n'est qu'une mesure numérique et spatiale à un moment donné. Mais il faut compter sur le mouvement, propre à la guérilla et au guérillero qui impose à l'adversaire son esprit, sa volonté et ses stratégies. Ce mouvement est aussi la marche d'une histoire qui va de la volonté individuelle et collective à la transformation générale d'un état du monde. C'est ce que, selon lui, la victoire des guérilleros de Cuba venait de prouver. Et cette histoire-là qui doit servir d'exemple à toutes les révolutions futures, autant par les succès que par les erreurs commises, ne doit en aucun cas se laisser travestir par le mensonge et l'idéologie.

C'est pour cela que raconter son histoire le plus objectivement et clairement possible à René Depestre, cet ami étranger capable d'intégrer son combat et d'en témoigner à l'extérieur, revêt une importance capitale et fait partie de la lutte qu'il veut encore mener, car la révolution est loin d'être terminée. De cela, il a déjà une conscience

aiguë. C'est une révolution dans une autre révolution plus large. Une révolution qui produit sa révolution, qui va s'élargissant et s'approfondissant, une « révolution ininterrompue », comme il le dit. De là à parler de révolution permanente, il n'y a qu'un pas. Mais il n'est pas trotskiste. Le trotskisme, il s'en méfie.

Che Guevara, bien que malade et alité, est à ce moment précis une tête essentielle de cette histoire en marche qui se nourrit de la chair des hommes, de leur mentalité et de leur sensibilité.

Dans l'intimité de cette chambre au bord de la mer, deux hommes, deux Caribéens, mais aussi deux séducteurs gardés par une jalouse guerrière blonde en uniforme. L'Argentin, qui fait consciemment de sa vie un acte poétique, ne cache pas son goût des femmes malgré son apparente pudeur. Et ce goût, il l'a assouvi sans vergogne au dire de son petit frère Roberto et de ses amis, notamment le volubile et peu discret Alberto Granado, mais aussi à celui de René, dont la poésie s'exalte dans le parfum des femmes et qui, vivant à ses côtés jusqu'à son ultime départ de Cuba, le verra voler de conquête en conquête avec les plus belles d'entre elles. Ce grand prêtre de l'« érotisme solaire » ne cache pas que sa connaissance du monde et de ses cultures s'est faite en bonne partie par l'entremise de la gent féminine et de ses horizons intimes et singuliers. Sans doute la passion de la poésie autant que celle des femmes ont-elles immédiatement noué une complicité masculine entre ces deux hommes si différents.

Comment imaginer qu'à l'heure de se dire et de s'ouvrir dans cette pénombre propice aux confidences, sous le discret murmure de l'océan, ils n'aient pas parlé de cette part essentielle de leur vie ? Car pour Ernesto Guevara comme pour Don Quichotte, tout commença par une femme.

Bien sûr, à Buenos Aires, il y avait eu des amours ancillaires, des passions passagères, des « je t'aime » sans hymen. Un beau jeune homme bien éduqué, comme Ernesto, avec ce charme si singulier, ces yeux de braise, ces belles mains fines et puissantes, cette voix profonde et bien placée, ce sourire ravageur, parvenait sans peine à ses fins de séducteur, pour peu qu'il ait fait l'effort d'un brin de toilette, d'un peu de parfum et d'une tenue correcte, et qu'il ait caché sa timidité sous le masque d'un garçon audacieux. Une timidité sans doute perceptible sous la hardiesse, et qui ne faisait qu'ajouter au charme. Et pour peu que la jeune femme ne se laissât pas effrayer par son verbe direct, ses mots parfois un peu

crus, sa troublante franchise, son comportement souvent rude et maladroit, alors l'affaire était dans le sac.

Puis une compta plus que les autres, et c'est vers elle qu'il s'en allait rêveur derrière Alberto dans le périple imaginé le long de la cordillère des Andes. Une première grande étape qui aurait pu être la dernière : la belle Chichina (María del Carmen Ferreyra), seize ans, sa dulcinée promise au mariage, l'attendait chez ses parents en sa demeure bourgeoise de Miramar.

Il rêvait d'elle, assis à l'arrière de la pétaradante *Poderosa* chargée comme un mulet, qui plus d'une fois refusa l'obstacle, et ne daignant pas négocier les virages comme il l'aurait fallu les envoyait avec une accablante régularité mordre la poussière. Dans le monceau de sacs qui accablait la vieille Norton 500, il y en avait un qui frétillait sur ses genoux. Il contenait un petit chien nommé Come-back, que ce nouveau Diogène, lui aussi amoureux de l'espèce canine, allait offrir à sa promise. Pour l'heure, il découvrait l'océan :

Le vent frais emplit les sens d'atmosphère marine, tout se transforme à son contact, Come-back lui-même regarde, avec son étrange petit museau tendu, la ceinture argentée qui se déroule devant ses yeux plusieurs fois par minute. Come-back est à la fois un symbole et un survivant. Un symbole des liens qui réclament mon retour, et un survivant à son propre malheur, à deux chutes de moto au cours desquelles il a valsé, enfermé dans son sac, au sabot d'un cheval qui l'a « ratatiné » et à une diarrhée tenace... Sur la route de la côte, Come-back révèle une nouvelle fois sa vocation d'aviateur et s'en sort de nouveau sain et sauf, malgré un choc terrible. La moto, très difficile à maîtriser à cause du poids qui repose sur le porte-bagages, derrière le centre de gravité, se lève au moindre écart et nous catapulte au loin ⁷.

Nonobstant ces divers envols et atterrissages douloureux, nos trois voyageurs arrivèrent à bon port sains et saufs. L'un tout jappant et léchant dans les bras de Chichina, ravie de ce remuant cadeau ; l'autre rêveur et indécis tenant ces deux-là dans ses bras ; le troisième, Alberto, ironique et inquiet, craignant à juste titre dans ce tableau idyllique de voir s'arrêter là leur folle équipée.

Come-back s'appelait ainsi comme une promesse (non tenue) de retour. Ils devaient s'arrêter deux jours et restèrent huit. Huit jours d'une parenthèse amoureuse étirant mollement un dilemme où, en Ernesto, l'aventurier le disputait à l'amoureux confortablement installé sur les coussins d'une belle voiture :

Le voyage y est resté en suspens, indécis, tout entier subordonné au mot de consentement qui me retiendrait... dans l'énorme ventre de la Buick, mon univers, fondé sur un côté bourgeois, a continué à se construire 8.

Souvent le destin d'un homme est lié à un moment de bascule, à un choix. Mais qu'est-ce qui en nous décide vraiment ? Est-ce la volonté claire et lucide ? N'est-ce pas plutôt que le choix a été fait bien avant qu'il ne soit devenu conscient ? Du haut de ses vingt-quatre ans, le jeune médecin philosophe a bien conscience que cette décision qu'il a prise en s'arrachant des tendres étreintes de Chichina n'est pas le seul effet de sa volonté. Où se trouve vraiment ici le libre arbitre ? Le fameux cas scolastique de l'âne de Buridan mourant de soif et de faim entre un seau d'avoine et un seau d'eau placés à égale distance de lui démontre l'absurdité d'une telle prétention de la conscience car, bien sûr, un âne réel ne peut se laisser prendre à un tel piège puisqu'il a déjà soif ou déjà faim. De même, cette soif ou cette faim d'aventures était déjà là en Ernesto, bien plus puissante que les bras de sa dulcinée. Il en conviendra :

Au moment de partir victorieux, le croyais-je, les vers d'Otero Silva résonnèrent à mes oreilles :

J'écoutais dans le bateau
Le clapotis des pieds nus
Et je pressentais les visages assombris par la faim
Mon cœur fut un pendule entre elle et la rue
Je ne sais avec quelle force je me suis libéré de ses yeux
J'ai échappé à ses bras
Elle est restée noyant de larmes son angoisse
Derrière la pluie et la vitre
Mais incapable de me crier : attends-moi
Je pars avec toi.

Après cela, j'ai douté qu'un bout de bois ait le droit de dire : j'ai vaincu, lorsque la marée le jette sur la plage où il voulait arriver, mais ça, c'était après 9.

Ce moment-là, cet arrachement affectif, est inaugural. Ernesto vient d'ouvrir un sentier qui ne se refermera jamais.

Partir, il le pourra toujours, partir sans mot dire. Abandonner ce qu'on a de plus cher, emporter l'essentiel. Ses femmes, ses enfants, sa famille feront les frais de ce choix qui va former l'aventurier en lui. Pourtant ce choix initial n'a pas été fait sans une mauvaise foi toute

sartrienne.

Come-back, cette boule de poils, ce mensonge de retour, demeura longtemps frétilleante et vivante en son esprit jusqu'à ce que la poussière soulevée par la *Poderosa* ne l'efface peu à peu de sa conscience. En quittant Miramar, il avait aussi commis un larcin amoureux à l'instigation d'Alberto : « Ôte ce bracelet ou tu n'es plus toi-même. »

Ses mains se perdaient au creux des miennes.

« Chichina, ce bracelet, s'il m'accompagnait pendant tout le voyage comme un guide et un souvenir ? »

La pauvre ! Je sais qu'elle n'a pas pesé l'or, quoi qu'on en dise : ses doigts essayaient de palper l'amour qui m'avait poussé à demander ces carats. Du moins, je le crois sincèrement. Alberto prétend (non sans malice, il me semble) qu'on n'a pas besoin de doigts très sensibles pour palper la densité « 29 carats » de mon amour [10](#).

Ce larcin est en réalité un gage symbolique plus que vénal, un tribut à l'amitié. L'autre choix corollaire est celui du compagnon. Car si ces 29 carats vont bien sûr sortir nos deux « clochards célestes » de quelques difficultés financières, leur réelle valeur sera de sceller une amitié définitive entre ces deux garçons. Viendront d'autres compagnons qui marcheront dans les pas d'Ernesto. Mais au bout du compte, c'est le chemin qui décide. Et lorsqu'il y rencontrera des compagnes, il faudra, elles aussi, qu'elles soient avant tout des compagnons dans l'âme.

Le baiser des lépreux

De sa fenêtre, *El Comandante* regarde s'éloigner le poète haïtien dont la fine silhouette se brouille dans la fumée du cigare.

Le reverra-t-il ? Il l'espère. Cette mission dont René Depestre a la charge est risquée. Il a peut-être entre ses mains l'avenir d'Haïti et même d'une part de ce monde qu'on dit noir. Un monde qu'il connaissait peu avant cette première rencontre à Tarara trois mois plus tôt. La sympathie avait été immédiate et la confiance aussi, ouvrant très vite la porte des confidences. René Depestre a cette qualité d'attention et d'écoute qui fait qu'on s'ouvre très vite à lui. Un des ressorts du grand séducteur.

Bien que venant de deux mondes très différents, tout les rapprochait. Ernesto roulant ses « r » et René les gobant, cette longue conversation menée tambour battant six heures durant rapprochait une Amérique indienne à une Amérique noire. Ernesto avait lu bien sûr le fameux *Discours sur le colonialisme* où Aimé Césaire, alors communiste, stigmatisait la barbarie des colonisateurs, la décadence de l'Europe, et en appelait à la révolution, seule capable par l'action du prolétariat de libérer l'humanité de « l'étroite tyrannie d'une bourgeoisie déshumanisée ». Mais il ne connaissait pas Frantz Fanon et tous ces auteurs de la Caraïbe qui associaient leur Amérique à l'Afrique et traitaient du malaise du colonisé comme le produit d'un mal unique : l'Occident colonisateur. Certes, il avait rencontré ça et là des noirs, fort peu nombreux en Argentine et dans son parcours latino-américain. Il avait eu à combattre dans l'*Oriente* de Cuba et la Sierra Maestra auprès de guérilleros noirs dont il avait pu jauger les qualités de combattants. Et sans doute ces noirs-là l'avaient-ils aidé à se débarrasser des derniers restes de préjugés qui lui collaient à la peau.

Des préjugés de race et de classe dont il était encore tout imbibé lorsque à Caracas, au cours de son premier voyage initiatique, le jeune aristocrate blanc et argentin écrivait :

Les noirs, ces représentants de la splendide race africaine qui ont gardé leur pureté raciale grâce à leur manque de goût pour le bain, ont vu leur territoire envahi par un nouveau type d'esclaves : les Portugais. Et ces deux vieilles races ont commencé leur vie commune, émaillée de querelles et de mesquineries de toutes sortes. Le mépris et la pauvreté les unissent dans leur lutte quotidienne, mais la façon différente dont ils envisagent la vie les sépare complètement. Le noir, indolent et rêveur, dépense ses sous en frivolités ou en « coups à boire », l'Européen a hérité d'une tradition de travail et d'économies qui le poursuit jusque dans ce coin d'Amérique et le pousse à progresser, même au détriment de ses aspirations individuelles ¹.

Mais ces combattants noirs de la Sierra Maestra n'étaient pas des intellectuels et ils n'avaient pas pu amener le Che à cette large vision que lui apportait René Depestre. Elle complétait la sienne du point de vue du monde américain, l'engageait aussi dans une réflexion sur l'histoire de la colonisation qui associait étroitement l'Amérique latine à l'Afrique noire.

Lorsque René, deux ans plus tard, lui offrira *Les damnés de la terre* de Fanon préfacé par Sartre, ce sera un véritable coup de cœur. Il y trouvera l'expression de ses propres idées, notamment sur le rôle déterminant de la paysannerie dans les révolutions du tiers-monde, l'importance et la nécessité de l'action violente par les populations opprimées, l'unité nécessaire contre l'impérialisme, et la recherche d'un nouveau modèle pour le socialisme. Mais aussi — ce qui rapprochait puissamment Fanon de Sartre dont le Che était un grand lecteur — cette notion d'engagement et de responsabilité de l'individu en son destin et celui de la collectivité dont il est part déterminante et irréductible. Une société n'est pas la somme d'individus unifiés, voire uniformisés, mais une multiplicité de singularités associant leurs intérêts dans une même direction par la synergie de leurs actions. Le médecin Guevara rencontre alors le psychiatre Fanon en cette nécessité de prise de conscience du mal pour lutter contre lui. Le mal dont souffre l'individu est le mal dont souffre la société. Celui du colonisé, par exemple, est une violence intériorisée, une violence contre soi-même résultant de l'acceptation en soi de la violence de l'autre, un soi qui se soumet à la proclamation abrupte et unilatérale par le dominant de son infériorité mentale, culturelle, « raciale », économique.

La prise de conscience d'abord, puis l'acte d'agression contre le colonisateur comme *catharsis* de la violence intériorisée sont les voies par lesquelles l'individu peut imaginer et créer d'autres manières de faire société, de s'intégrer dans la communauté. Celui-ci a donc, dans la

marche de sa société, un devoir au sens de la morale kantienne et uneresponsabilité au sens de la morale sartrienne.L'individu et sa conscience sont la clef de cetterévolution universelle rêvée par le Che. Celle qui doit construire ce qu'il appelle « l'homme nouveau ».

La pensée de Fanon le renforce dans cette conviction que d'autres formes de communisme peuvent exister, et qu'une révolution est une libération de la créativité individuelle, ainsi qu'il l'exprimait en 1960 devant de jeunes médecins à La Havane :

La révolution ne tend pas, comme le prétendent certains, à standardiser la volonté collective, mais bien au contraire à libérer les possibilités individuelles de l'homme ².

Les damnés de la terre lui parut si capital qu'il en fit une édition cubaine. Dès lors, l'Afrique prendra une grande importance à ses yeux, d'autant que la lecture de cet ouvrage correspond au souvenir encore frais de l'assassinat, par des officiers belges, de Patrice Lumumba, ministre de la République démocratique du Congo, le 17 janvier 1961.

Il ira à Alger en 1963 pour saluer l'indépendance de l'Algérie. Il y retournera en 1965, et y rencontrera Josie, la veuve de Fanon décédé d'une leucémie, avec laquelle il s'entretiendra longuement. Elle était journaliste et il lui accordera une interview pour le journal *Révolution africaine* :

— Voulez-vous me donner une idée générale de la position du gouvernement cubain par rapport à l'Afrique ?

— L'Afrique représente l'un des plus importants terrains de lutte contre toutes les formes d'exploitation qui existent dans le monde : contre l'impérialisme, le colonialisme, le néo-colonialisme. Il existe en Afrique de grandes possibilités de succès, mais il y a aussi de nombreux dangers. Du côté positif, on trouve la jeunesse des États modernes du peuple africain, la haine que le colonialisme a laissée dans l'esprit du peuple, les différences très claires et très profondes qui existent entre un Africain et un colonialiste... Nous croyons que le danger principal auquel l'Afrique doit faire face est la possibilité toujours présente d'une division entre les peuples africains. [...]

Il est bien évident que les problèmes diffèrent selon les nations et qu'il faut avant tout faire attention aux réalitésparticulières. C'est pourquoi il est impossible de donner une formule générale que l'on puisse appliquer à tous les pays d'Afrique ³.

Ainsi, ce qui vaut pour un individu vaut pour une nation : il s'agit de penser « en se servant de sa propre tête ». Chaque individu comme chaque nation a ses particularités. La liberté est d'accepter de jouer de sa différence tout en ne perdant pas de vue que l'on appartient à un tout,

une unité. Le Che comprendra plus tard, en allant combattre au Congo, à quel point sa vision était juste, à quel point aussi il idéalisait l'Afrique.

C'est certain, René Depestre a donné chair et vie dans son esprit à cette Afrique qui n'était pour lui qu'une abstraction, comme l'étaient les Indiens de la cordillère des Andes avant qu'il ne les ait rencontrés et qu'il ne découvre avec émerveillement l'étendue de ces cultures assassinées et laissées pour mortes par les colons. Nul doute que cette découverte de l'Afrique et de ses descendants caribéens pèsera plus tard dans sa décision d'impulser au Congo une tentative de soulèvement.

Pour l'heure, le poète noir le renvoie à d'autres collines, celles où il rencontra le natif d'Amérique. Éblouissement, stupeur, colère, indignation, admiration, mépris et incompréhension se mêlent en lui devant les richesses, la beauté, le sublime de paysages et de ruines antiques, devant la misère effroyable, la crasse, l'humiliation, le piétinement des plus faibles, et la lèpre physique autant que mentale. Un maelström de sentiments contradictoires qui avaient mis Ernesto et Alberto, ces deux beatniks avant l'heure (Kerouac était encore loin d'écrire *On the Road* et la Beat generation était dans les limbes), face à leurs contradictions de petits-bourgeois, les questionnant sur le sens de leur errance, celui de leur existence, et de leur responsabilité de spectateurs passifs.

À Valparaíso, ils rêvaient encore. L'île de Pâques au loin leur souriait :

L'île de Pâques ! L'imagination suspend son vol et se met à tourner autour d'elle : « Là-bas, avoir un fiancé blanc, c'est un honneur pour elle. » « Là-bas, travailler, c'est sans espoir, les femmes font tout : on mange, on dort, on les rend heureuses. » Cet endroit merveilleux où le climat est idéal, les femmes idéales, la nourriture idéale, le travail idéal (dans sa béatifique inexistence). Qu'importe d'y rester un an, qu'importent les études, les salaires, la famille, etc. Dans une vitrine, une énorme langouste nous fait un clin d'œil et, des quatre feuilles de laitue qui lui servent de lit, elle nous dit de tout son corps : « Je viens de l'île de Pâques ; là où le climat est idéal, les femmes idéales 4... »

Mais le rêve se glaça devant l'effroyable rictus de la Joconde, cette misérable gargote où ils avaient trouvé l'hospitalité et la chaleur d'un patron pro-argentin. Après avoir parcouru les bas-fonds de Valparaíso où leurs « narines dilatées captaient la misère avec un zèle sadique 5 », la visite d'une cliente de la Joconde, malade et asthmatique, les plongeait dans une véritable stupeur. Les médecins qu'ils étaient, l'un diplômé,

l'autre pas encore, se heurtèrent au mur abrupt de la misère, aux limites de leur capacité. Ce fut pour eux, devant la mort annoncée de cette vieille dame qui avait trimé toute sa vie sans souffler et qui y avait laissé sa santé, le premier détonateur d'une brutale prise de conscience :

C'est dans ce genre de cas qu'un médecin conscient de son infériorité absolue face au milieu souhaite un changement, quelque chose qui supprime l'injustice... c'est là, dans les derniers moments de ces gens dont l'horizon le plus lointain a toujours été limité au lendemain, que l'on se rend compte de la profonde tragédie vécue par le prolétariat du monde entier. [...] jusqu'à quand durera cet ordre des choses fondé sur un absurde esprit de caste, il n'est pas en mon pouvoir d'y répondre [6](#).

Simple constat d'impuissance qui se transformera peu à peu, lentement, chez Ernesto, en volonté de puissance. Le Mauser que son père prévoyant et inquiet avait glissé à Buenos Aires dans sa sacoche n'avait pour l'heure servi qu'à abattre un canard sur un lac et le chien d'un hôte qui, une nuit de délire et d'angoisse, avait été pris pour ce féroce « tigre chilien » dont un étrange personnage avait imprégné leur imagination trop fertile. Le guérillero était encore loin, mais la capacité à dégainer déjà là.

Le médecin non plus n'était pas vraiment là mais il se posait la question de son utilité sociale dont il avait déjà relativisé le rôle. N'était-il pas un éternel Sisyphe ? S'il soignait la maladie des pauvres, il ne les guérissait pas des causes véritables de leurs maux : le manque d'hygiène, d'éducation, d'argent, l'abrutissement par le travail, par l'alcool et les drogues.

Loin encore ce moment où il déclarera :

Pour être un médecin révolutionnaire et pour être révolutionnaire, ce qu'il faut avant tout, c'est faire la révolution [7](#).

Loin ce moment où, devant des étudiants de La Havane, il reviendra sur son passé de jeune médecin :

Je voulais réussir, je rêvais d'être un chercheur connu, je rêvais de travailler inlassablement pour trouver quelque chose qui puisse, finalement, être mis à la disposition de l'humanité, mais qui, pour le moment, représentait une réussite personnelle. J'étais, comme nous sommes tous, un produit de mon milieu [8](#).

Ce premier voyage était donc au départ comme une grande fête

d'enterrement de vie de garçon, une forme bourgeoise d'un rite de passage, tel celui des jeunes Massaïs partant au cœur de la savane, loin de leur village, pour aller tirer la queue du lion et revenir adultes.

Mais le voyage avait fait naître une soif nouvelle. De nouveaux lieux faisaient rêver les deux médecins, qui y projetaient le cadre de leur future réussite sociale, tel San Martín de los Andes :

À l'ombre d'arbres immenses, nous faisons le projet d'installer là un laboratoire à notre retour. Nous pensions à de grandes baies vitrées donnant sur le lac tandis que l'hiver blanchirait le sol, à l'hélicoptère, nécessaire pour se déplacer d'un point à un autre, à la pêche en barque et à d'interminables excursions à travers des collines presque vierges.

Par la suite nous eûmes très envie de rester dans certains endroits formidables, mais seule la forêt amazonienne a su frapper aux portes de notre « Moi » sédentaire. Je sais maintenant, en acceptant ce fait avec une sorte de fatalisme, que mon destin [...] est de voyager. Pourtant, il y a des moments où je pense avec un profond désir aux régions merveilleuses de notre Sud. Peut-être qu'un jour, fatigué de courir le monde, je reviendrai pour m'installer sur cette terre d'Argentine, peut-être pas pour toujours, mais comme un lieu de transit vers une autre vision du monde. Et je visiterai à nouveau la zone des lacs de la Cordillère et j'y habiterai [9](#).

Ce « Moi sédentaire » restera tapi en lui, même au fond de l'hostile forêt bolivienne où le guérillero finira sa vie, à deux pas de la frontière argentine, lieu de son retour rêvé.

Partir. Partir sans mot dire. Abandonner ce qu'on a de plus cher, emporter l'essentiel. Mais ce plus cher, toujours là au fond de lui, se rappelle douloureusement à son souvenir, frappant aux portes de sa conscience à la moindre occasion.

Dans le bateau qui les emportait à la léproserie de San Pablo au Pérou où Alberto, désireux de se spécialiser dans la thérapie de la lèpre, devait rencontrer le docteur Bresciani, Ernesto avait séduit une jeune métisse qui le renvoya à Chichina :

Une caresse incolore de la petite putain qui s'apitoyait sur mon état de santé pénètre comme un coup de couteau dans les souvenirs endormis de ma vie pré-aventurière. Le soir, alors que les moustiques m'empêchent de dormir, je pense à Chichina, déjà devenue un rêve lointain, un rêve autrefois très agréable qui s'est terminé, d'une manière inhabituelle pour ce type d'idées, en s'adaptant à mon caractère et laissant dans le souvenir plus de miel fondant que de fiel. Je lui envoie un doux et calme baiser pour qu'elle l'accepte comme de la part d'un vieil ami qui la connaît et la comprend... La voûte immense que mes yeux dessinent dans le ciel étoilé scintille joyeusement, comme si elle voulait répondre affirmativement à la question qui monte du plus profond de moi-même : est-ce que ça en vaut la peine [10](#) ?

« Est-ce que ça en vaut la peine ? » Une question toujours présente et confirmée par le ciel qu'il interroge du Guatemala au Mexique, du Mexique à Cuba, de Cuba au Congo, du Congo à la Bolivie. Une question quand même. Che Guevara est un homme qui doute, non pas absolument, mais méthodiquement, pour marcher d'un pas sûr. Il regarde autour de lui, prend des notes, photographie, analyse, tente des explications, se documente, questionne. De démons en merveilles, il chemine. Au cœur de paysages paradisiaques, des purgatoires : à Tarata, village oublié du monde dans la montagne chilienne, derrière les nuages qui se lèvent, il découvre, ébloui, d'antiques canaux incas « qui glissent vers le fond de la vallée en formant mille cascades et s'entrecroisent sur le chemin qui descend en spirale ¹¹ ». Enthousiasme immédiatement refroidi par le regard des Indiens Aymaras :

C'est une race vaincue qui nous regarde passer dans les rues du village. Leurs regards sont doux, presque craintifs et d'une complète indifférence au monde extérieur. Certains donnent l'impression de vivre parce que c'est une habitude dont ils ne peuvent se débarrasser ¹².

Du purgatoire, il avait continué sa route vers l'enfer au Pérou, où les attendaient les lépreux. Il embrassera sans crainte pour sa santé ces damnés avec lesquels il a joué au football. Et, dans ses yeux, un regard sans inquiétude, restituant par les mots, le sourire et l'amitié la part d'humanité que l'on déniait à ces laissés-pour-compte qui la lui rendaient. Puis, comme si cette misère profonde, cette détresse et cette douleur renforçaient en lui sa force vitale, sa volonté d'en découdre avec lui-même et avec le monde, d'aller au bout de sa résistance à la douleur et à l'effort, il décida tout à coup de traverser l'Amazone à la nage. Une traversée aller retour de deux heures.

La vie, le rayonnement et la chaleur humaine apportés dans cette léproserie par nos deux voyageurs ont été si intenses que les patients avaient décidé de leur construire un solide radeau pour qu'ils continuent leur périple sur le fleuve. Adieux poignants et larmes sincères, un orchestre improvisé de lépreux leur avait chanté la sérénade. Le joueur de bandonéon n'avait presque plus de doigts.

Leurs faciès léonins éclairés par la lumière des torches offraient un spectacle impressionnant dans la nuit amazonienne. Un chanteur aveugle a entonné des *huaynitos* et des *marineras*, tandis que l'orchestre hétérogène faisait l'impossible pour

le suivre. Un des malades a prononcé un discours d'adieu et de remerciement ; de leurs mots simples émanait une émotion profonde qui s'unissait à la majesté de la nuit ¹³.

Le radeau fut baptisé *Mambo-Tambo*. Avec leur cargaison de poissons, de rêves et un poulet, ils larguèrent les amarres en direction de la Colombie et du Venezuela. Mais, profitant d'un songe qui avait emporté Ernesto bien loin des turbulences aqueuses et des moustiques, le poulet s'échappa à la faveur de la nuit, emporté par les eaux noires du fleuve. Ce n'est pas tant l'évasion de leur repas ailé qui lui fut si douloureux, que le constat d'une subite couardise le saisissant et l'empêchant de plonger à la poursuite du fugitif. Ce qu'il confia penaud dans une lettre à sa mère :

Moi qui auparavant, à San Pablo, avais traversé le fleuve, je me suis complètement dégonflé au moment d'aller le chercher, en partie à cause des caïmans que l'on apercevait de temps à autre, et aussi parce que je n'ai jamais pu surmonter la peur que j'ai de l'eau la nuit. Je suis sûr que si tu avais été là tu l'aurais rattrapé ¹⁴.

Connaissant son rapport à l'eau et à la mère, il y a sans doute là matière à psychanalyse. Mais laissons ça aux spécialistes et aux explorateurs de l'inconscient desquels Ernesto en tant qu'amateur faisait partie, ayant depuis l'âge de quinze ans lu assidûment l'œuvre de Freud. Ce cas aurait pu l'intéresser s'il n'en était lui-même le sujet. Il reste que ce moment demeure pour lui un souvenir cuisant du fait qu'il a trouvé en cette nuit-là son Styx, son fleuve de frayeur, une limite indépassable de sa volonté l'ayant contraint à l'inaction devant un devoir à accomplir.

Il ne hait rien tant que ça, ces moments de sa vie où, honteux, il est obligé de constater qu'il n'a pu surmonter sa peur et qu'il a fui le danger. Toute sa vie sera construite sur cela : armer sa volonté pour traverser ce courant de la crainte. Mais elle sera également construite sur l'acceptation de l'errance et de l'erreur, données inévitables et nécessaires pour qui veut vraiment voyager hors des sentiers battus, à la découverte du monde, des autres et de lui-même, pour qui veut s'aventurer sur de nouveaux territoires.

Et des erreurs de parcours, il en a connu. Suivant le cours de l'Amazone, ils étaient arrivés au Brésil, pensant débarquer à Leticia, en Colombie. Ils avaient dépassé la ville sans s'en apercevoir, et se trouvaient en son aval à sept heures de navigation. Ils avaient dû rebrousser chemin en abandonnant le *Mambo-Tambo* au fil de l'eau.

À Leticia, ils s'étaient improvisés entraîneurs d'une mauvaise équipe de football pour gagner un peu d'argent et se rendre au Venezuela. L'équipe arriva contre toute attente (Ernesto dans les buts et Alberto en attaquant) en finale du championnat, et nos deux entraîneurs couverts de lauriers s'envolèrent pour Caracas où Alberto trouva un poste à l'hôpital et décida d'y rester.

Ernesto continua seul la route jusqu'aux États-Unis ; il débarqua à Miami avec un seul dollar en poche. Il y resta un mois errant sans but en attendant l'opportunité d'un avion pour retourner à Buenos Aires en septembre 1952. Il y vécut d'expédients, sa fierté l'empêchant d'accepter la moindre aide financière de ses parents.

Contrairement à Alberto, son « moi voyageur » avait pris le dessus sur son « moi sédentaire ». Il ne retourna à Buenos Aires que pour terminer ses études, obtenir son diplôme de médecin avec mention très honorable pour sa thèse sur l'allergie, et préparer un nouveau voyage qu'il commença moins d'un an plus tard, le 7 juillet 1953, cette fois-ci à pied et en transports en commun.

Il était le Sancho Pança des rêves d'Alberto envolés à Caracas, il est devenu Don Quichotte trouvant son Pança en la personne de Carlos Ferrer, surnommé Calica, un ami d'enfance, le fils de son médecin, le docteur Ferrer, avec qui il avait fait les quatre cents coups. Ils s'étaient rencontrés, « grâce au bacille de Koch », « hôte » de marque d'Alta Gracia, cure prisée par les malades du poumon. Leurs parents respectifs étaient devenus amis. Il avait déjà décidé de repartir avant de reposer les pieds en Argentine. Carlos Ferrer se souvient de la manière dont Ernesto l'avait entraîné dans cette aventure :

- Tiens-toi prêt, Calica. On part dans un an.
- Dans un an, Chancho ? Qu'est-ce que tu me racontes ? Il te reste douze matières...
- Je les aurai...
- Arrête de m'emmerder, tu ne les auras pas.
- Je te dis que je les aurai ¹⁵.

Il les a eues.

Ce second voyage était sans retour, car le premier l'avait définitivement transformé. Il avait découvert l'Amérique et l'Amérique l'avait découvert. Découvert au sens où il s'était défait peu à peu des oripeaux d'une éducation bourgeoise qui, bien qu'éclairée, libérale,

presque libertaire, ne s'enfermait pas moins dans un certain idéalisme et une vision confortable du monde. Sa conscience des injustices criantes, de la réalité et de la misère restait d'une certaine manière abstraite. Il était l'aîné choyé d'une famille de cinq enfants éloignée du souci immédiat d'une vie où l'argent en soi était méprisé pour autant qu'on en eût suffisamment pour mener une existence paisible. Certes, Ernesto fréquentait depuis l'enfance des garçons pauvres, les fréquentait même de préférence. Sa maison leur était ouverte et Celia Guevara leur préparait des goûters.

On peut même induire de son comportement rude d'adolescent, de son habillement négligé, une certaine identification, liée sans doute au complexe d'un fils de bourgeois qui, conscient de sa différence sociale, cherche à se faire encore plus pauvre que le pauvre pour mieux s'intégrer au groupe choisi. La posture bohème de ses parents, loin de constituer une barrière à cette attitude, en était même le lit. Mais jamais il n'avait côtoyé la vraie misère, jamais il n'avait perçu à quel point elle était la résultante d'une oppression, d'une domination, et d'une humiliation collective de peuples indigènes aliénés, séparés de leur culture, dépossédés de leurs terres et soumis à une exploitation systématique. Et, chose fondamentale à ses yeux, cette misère était corrélative à un manque total de perspective, à la clôture d'un horizon d'espérance auquel pouvait uniquement se substituer celui d'une rédemption *post mortem* promise par la religion. Le manque d'éducation, le manque de moyens pour subvenir aux besoins les plus fondamentaux obligeaient ces populations à vivre au jour le jour sans véritable projet d'avenir, soumis aux conditions scandaleuses de ceux qui leur fournissaient du travail.

Ce périple le long de la cordillère des Andes, épine dorsale de l'Amérique latine, l'amena à percevoir tout à la fois l'unité de ce sous-continent et celle de la condition des indigènes quelles que soient leurs différences de culture.

Le futur médecin qu'il était se trouva dépourvu et impuissant devant l'obscénité de cette misère s'étalant sous ses yeux. En scientifique, il cherchait une explication du monde. La poésie et la littérature ne lui suffisaient plus à appréhender le réel. La colère et la simple révolte n'offraient pas non plus de solutions. Il était d'une famille de révoltés. Révoltés contre Hitler, révoltés contre Perón, révoltés contre l'injustice. Ce qui ne les empêchait pas de mener une existence confortable. Lui sentait en son for intérieur qu'il ne pouvait vivre ainsi. Il avait une

mission à accomplir, il devait trouver ses instruments, fourbir ses armes, et d'abord construire un schéma opératoire basé sur un diagnostic exact, une compréhension claire des causes. Alors il se replongea dans les livres, fréquenta de nouveau les philosophes, mais ne trouva que chez Marx des réponses satisfaisantes.

Certes, Alberto Granado, de six ans son aîné, était un marxiste engagé alors que lui, à l'exception de quelques participations à des manifestations, était resté à l'écart de toute agitation politique, préférant la littérature. Ce premier compagnon de route lui avait bien proposé quelques interprétations marxistes des injustices criantes qu'ils rencontraient. De même était marxiste sa tante Beatriz la bien-aimée, célibataire endurcie vivant auprès de sa grand-mère paternelle Ana Isabel Lynch chez qui il a passé une bonne part de son enfance. Il adhéra à certaines de leurs analyses, adoptait certaines de leurs conclusions, d'autant qu'elles émanaient de personnes à ses yeux crédibles et de bonne foi. Mais ce n'est que peu à peu, dans sa recherche d'explication du monde, dans sa quête de solutions appropriées allant au-delà du simple acte de charité, qu'il envisagea le marxisme comme une science véritable de l'homme et de la société, et non plus tel qu'il apparaissait au premier abord à ses yeux d'athée : un dogme ou une croyance.

Quand on nous demande si oui ou non nous sommes marxistes, notre attitude est celle du physicien à qui on demanderait s'il est « newtonien » ou d'un biologiste à qui on demanderait s'il est « pasteurien ». Il est des vérités si évidentes qu'il est désormais inutile de les discuter. On doit être « marxiste » avec autant de naturel qu'on est « newtonien » en physique ou « pasteurien » en biologie, en considérant que si de nouveaux phénomènes entraînent de nouveaux concepts, ceux qui sont passés n'en conserveront pas moins leur vérité. C'est le cas par exemple de la relativité d'Einstein ou de la théorie des quanta de Planck par rapport aux découvertes de Newton ; ce qui n'ôte absolument rien de sa grandeur au savant anglais. C'est grâce à Newton que la physique a pu progresser et découvrir les nouvelles notions de l'espace. Et le savant anglais est un échelon nécessaire [16](#).

Mais comme toute science, le marxisme est par nature dépassable, ce qui n'enlève rien à sa valeur de vérité. Ernesto estime d'ailleurs que cette théorie n'est pas applicable à tous les terrains. Il faut y admettre une certaine adaptabilité. Le combat latino-américain, notamment, suppose quelques coups de canif au marxisme orthodoxe. Une position antidogmatique qui finira par l'opposer aux staliniens du monde entier.

Nous qui sommes latino-américains, nous pouvons, par exemple, ne pas approuver son interprétation de Bolívar ou l'analyse du Mexique qu'il a faite avec Engels, où il admettait certaines théories sur les races et les nationalités qui sont devenues inadmissibles de nos jours ¹⁷.

Marxiste, oui, mais conservant sa liberté critique. Dès lors, tante Beatriz, avec qui les liens intellectuels et affectifs vont se resserrer (les deux étant très liés chez lui), va devenir son deuxième point d'ancrage féminin, sa base argentine. Il lui confiera ses démarches, ses doutes, ses conclusions dans la conduite qu'il s'est fixée.

Là où s'arrête Alberto est le point où commence vraiment Ernesto. Pour le premier, la route est le moyen, pour le second, le chemin est le but. C'est un sentier de poésie dont les ombres vont grandissant à mesure qu'il marche vers la lumière. Il va à la rencontre de lui-même et fait de sa vie un acte de poésie concrète, comme il l'écrit à sa mère en 1956 : « Je crois que je pourrais dire comme un poète que tu ne connais pas — “Je n'emporterai sous la terre que le cauchemar d'un chant inachevé” ¹⁸. »

Ce « chant inachevé » dont parle Nazim Hikmet, poète turc et communiste, va bientôt se scander en pieds chaussés de solides rangers sur les chemins de guérilla.

Il est permis ici de parler de voix intérieure et, pour demeurer en poésie, d'« illuminations ». Dire d'Ernesto Guevara que c'est un illuminé n'est exact que si l'on reste dans le champ poétique sans le confondre avec celui de la folie, même si ces deux champs ont parfois des barrières communes. Barrières qu'ont pu franchir les surréalistes. L'illumination chez Ernesto est ancrée dans un dialogue construit et structuré avec le réel. Le monde lui parle en poète comme les étoiles chantent en équations leur poésie à l'astronome.

C'est par la voix d'un inconnu au Venezuela, une nuit où il était prêt à l'entendre, que ce monde est venu à lui. Moment dont Alberto confirmera plus tard la véracité :

Je ne sais toujours pas si c'est l'atmosphère que dégageait cet individu ou sa personnalité qui m'ont préparé à recevoir la révélation, mais je sais que ces arguments, je les avais souvent entendus avancer par plusieurs personnes sans qu'ils m'aient jamais impressionné... Il laissa tomber, avec son rire d'enfant espiègle qui l'accompagnait toujours et accentuait la disparité de ses quatre incisives antérieures, la phrase suivante : « L'avenir appartient au peuple qui, pas à pas ou d'un seul coup, va

conquérir le pouvoir partout sur la terre... l'ennui c'est qu'il doit se civiliser, et cela ne peut se faire qu'après avoir pris le pouvoir, pas avant. Il ne se civilisera qu'en reconnaissant le prix de ses propres erreurs, qui sont très graves et coûteront beaucoup de vies innocentes... Toutes ces victimes, tous ces inadaptés, vous et moi par exemple, mourront en maudissant le pouvoir qu'ils ont contribué à établir au prix de sacrifices parfois immenses. Car la révolution, sous sa forme impersonnelle, leur ôtera la vie et se servira de leur souvenir comme exemple et comme instrument de domestication de la jeunesse montante [19...](#) »

Le 7 juillet 1953, sur le marchepied du train qui va l'emporter vers son deuxième voyage à travers l'Amérique latine, il sait déjà où il va : à la rencontre de lui-même. Même s'il ne sait pas précisément ce qu'il cherche, il sait déjà qu'il a profondément changé. Il cherche l'homme en lui, cherche à devenir ce qu'il est. Et lorsque sa mère éplorée lui lance sur le quai un dernier adieu en lui demandant de prendre bien soin de lui, il lui crierà : « Ici va un soldat d'Amérique [20](#) ! »

La mue du serpent à plumes

Né un 4 juillet

Le soleil nous tapait timidement dans le dos tandis que nous parcourions les coteaux pelés de La Quiaça. Je revoyais mentalement les derniers événements. Ce départ avec tant de monde, quelques pleurs au milieu, le regard étonné des gens de seconde classe qui voyaient une profusion de beaux vêtements, de manteaux de peau, etc., pour dire adieu à deux snobs à l'apparence étrange et chargés de paquets. Le nom de mon compagnon a changé, Alberto s'appelle désormais Calica ; mais le voyage est le même : deux volontés dispersées se propageant à travers l'Amérique sans savoir précisément ce qu'elles cherchent ni même où est le nord [1](#).

Le « soldat d'Amérique » prend la route de la Bolivie, pays de Simón Bolívar, *el libertador*, qui lui a donné son nom. C'est aussi celui de Sabina, la domestique indienne des Guevara qui, issue de la tribu des Aymaras, leur a conté cent fois les misères faites à son peuple en ce pays.

La Bolivie est alors en grande effervescence. Le soulèvement populaire d'avril 1952 mené par Víctor Paz Estenssoro et le Mouvement révolutionnaire nationaliste (MNR) vient de donner naissance à une véritable révolution. Paz Estenssoro, le nouveau Président, met en œuvre sans tarder une réforme agraire, redistribuant des terres aux paysans, démantelant l'armée, nationalisant les mines d'étain, et créant un suffrage universel réellement ouvert à tous (Indiens et analphabètes). Rien de plus attirant pour notre aventurier.

Étrange coïncidence : notre « soldat d'Amérique » prend la route ce 7 juillet 1953, au moment même où Fidel Castro prépare à Cuba l'attaque de la caserne de la Moncada.

Le 16 juillet, il assiste à La Paz à une manifestation pacifique à la gloire de cette révolution qui fait « chanter », comme il dit, les pistolets Mauser. « Manifestation pittoresque, mais pas virile, note-t-il dans son journal, il manquait le visage énergique des mineurs, selon les connaisseurs [2](#). »

Le 2 août, on fête le jour de l'Indien en Bolivie. Muni d'une lampe à acétylène et botté de caoutchouc, il descend au fond de la mine de Bolsa Negra en compagnie d'ingénieurs. Mais les mineurs sont à La Paz,

soutenant le gouvernement. Il cherchait l'homme au fond de la mine, mais l'homme n'y était pas. Pas plus que la « virilité » attendue de la manifestation du 16 juillet. On sent chez lui la frustration d'un rendez-vous raté. Sur son carnet de route on lit entre les lignes une sorte de désenchantement. Cette révolution ne l'excite guère. Il comprendra plus tard pourquoi et la qualifiera de « révolution bourgeoise timide ». Les bourgeois, note-t-il, sont irrités du fait que l'on mette les Indiens et métis à l'honneur, mais ils ne sont pas mécontents des conquêtes nationalistes du gouvernement. Ernesto jette un regard amer sur le sort fait à l'Indien qui « continue à être une bête dans la mentalité du blanc, surtout s'il est européen, quels que soient les habits qu'il porte³ ». Un Indien qui, lorsqu'il vient plaider sa cause au ministère des Affaires paysannes, se fait avant tout entretien saupoudrer de DDT. « C'est la révolution du DDT⁴ », s'exclame-t-il ironique : une révolution qui s'attaque aux symptômes mais ne soigne pas la maladie. Une révolution de surface. Pourtant les milices ouvrières ont, en se soulevant, payé un lourd tribut, mille cinq cents morts, pour rétablir la légalité républicaine confisquée par l'armée après la victoire au suffrage universel de Víctor Paz Estenssoro aux élections de 1951.

Mais les contre-révolutionnaires n'ont pas dit leur dernier mot et Ernesto s'attendait à ce que « ça saigne » d'un moment à l'autre. Il prolonge son séjour, en vain :

Chère maman,

On attendait une révolte d'un moment à l'autre et nous avions la ferme intention de rester pour la voir de près. À notre grand dam, elle n'a pas eu lieu et nous n'avons vu que des manifestations de force du gouvernement qui, quoi que l'on dise, me paraît solide⁵.

Parvenu à Lima au Pérou, quelques jours plus tard, son analyse a évolué. Plus approfondie, elle dénote déjà une vision de l'Amérique latine prête à un changement révolutionnaire, et pointe les prémices de son engagement futur. C'est ce qu'il confie à son amie Tita Infante, militante de la jeunesse communiste argentine et étudiante en médecine :

La Bolivie est un pays qui a donné un exemple vraiment important à l'Amérique. On a vu le décor même des luttes, les impacts de balle, jusqu'aux restes du corps d'un homme mort dans la dernière révolution et trouvé récemment dans une corniche où son tronc avait volé en éclats, vu que les cartouches de dynamite qu'il portait à la ceinture avaient explosé. Enfin, on a lutté sans hésiter. Ici les révolutions ne se font pas

comme à Buenos Aires, et deux ou trois mille morts sont restés sur le terrain.

La lutte continue encore aujourd'hui et presque tous les soirs il y a des blessés par balle de l'un ou l'autre camp, mais le gouvernement est soutenu par le peuple armé, si bien qu'il n'est pas possible qu'un mouvement armé de l'extérieur le liquide, il ne peut succomber qu'à des luttes internes ⁶.

Cet exemple bolivien d'un gouvernement invincible, car soutenu par le peuple armé, sera déterminant dans sa vision de futur guérillero, pour qui une révolution ne peut aboutir et durer que par le ralliement de tout le peuple, devenant dans l'union une armée révolutionnaire. Mais il doute vraiment que cette coalition au pouvoir ne puisse durer longtemps du fait même de sa composition et des hommes qui la constituent. L'Histoire lui donnera raison :

Le MNR est un conglomérat où l'on observe trois tendances plus ou moins nettes : la droite représentée par Siles Suazo, le vice-président et héros de la révolution ; le centre, avec Paz Estenssoro, plus fuyant bien que probablement aussi à droite que le premier, et la gauche avec Lechin, la tête visible d'un mouvement de revendication sérieux, mais qui personnellement est un parvenu coureur de jupons et fêtard ⁷.

Arrivé au Costa Rica, sa vision du fait bolivien s'est décantée. Il sépare le bon grain de l'ivraie en distinguant l'épiphénomène de cette « révolution bourgeoise » et le potentiel profondément révolutionnaire de ce pays qu'il voit dans son histoire et son dynamisme économique.

Dans l'interview qu'il donne le 11 décembre 1953 au *Diario de Costa Rica* qui s'intéresse à « ces deux jeunes étudiants qui parcourent l'Amérique latine en s'intéressant aux arts autochtones et aux méthodes de prophylaxie et de traitement de la lèpre », il laisse échapper son enthousiasme et son optimisme :

Le pays qui nous a le plus impressionnés est, sans nul doute, la Bolivie... Avec une capacité minimale on mène à bien des entreprises extraordinaires, qui sont en train de produire une profonde transformation dans de multiples aspects de la vie politique, sociale et économique de la Bolivie. Tant et si bien que tous les pays de l'hémisphère ont les yeux tournés vers cette République vigoureuse et révolutionnaire ⁸.

Il gardera les yeux tournés vers cette République, foyer de révolution potentiel pour toute l'Amérique latine. Déjà se dessine la parabole d'une trajectoire qui le ramènera ici à son dernier voyage.

Pour l'heure, tous sens en éveil, il embrasse l'Amérique, la palpe, la hume, et se plonge dans ses dessous, tous ses dessous, et parfois sans

aménité. Sur le bateau qui le mène de Golfito à Quepos (Costa Rica, novembre 1953) :

Je suis resté dehors avec une petite métisse que j'avais séduite, Socorro, plus pute que les poules, du haut de ses seize ans... Toute la journée a filé entre les déhanchements et les minauderies de la petite métisse [9](#).

Mais l'aventure appelle l'aventurier et le souvenir d'Alberto l'arrache très vite à ces jupons :

Une lettre d'Alberto avec de luxueux voyages en tête me redonne envie de le revoir. D'après ses plans, il part en mars aux États-Unis [10](#).

Alberto lui manque. Calica n'a pas la qualité de compagnon qu'avait le premier. Il n'y a pas entre eux comme entre Quichotte et Pança cette complémentarité aventurière qu'il cherchera toujours. Il le confie dès le mois d'août 1953 à sa mère :

Je me suis fait très plaisir pour la seconde fois et là à moitié comme un dandy, mais l'effet est différent, Alberto s'imaginait épouser les princesses incas, récupérer des empires. Calica peste contre la crasse et chaque fois qu'il marche sur l'une des innombrables crottes qui jalonnent les rues, au lieu de regarder en l'air ou quelque cathédrale découpée dans le ciel, il regarde ses chaussures sales. Il ne sent pas cette impalpable matière évocatrice qu'est Cuzco, mais l'odeur des ragoûts et du crottin ; question de tempérament [11](#).

Lui garde intacte sa capacité d'émerveillement. Le Machu Picchu le saisit, l'Amazonie le transporte. Il photographie à tout va. La photo est une passion, il en fera un gagne-pain dans les jours difficiles. Il crayonne, prend des notes. Il écrit pour le journal *Siete* une chronique intitulée *Machu Picchu, énigme de pierre de l'Amérique*.

Contentons-nous pour l'instant de donner à la ville deux significations possibles : pour le combattant qui poursuit ce qui aujourd'hui s'appelle une chimère, celle d'un bras tendu vers l'avenir dont la voix de pierre crie à tout le continent : « Citoyens d'Indo-Amérique, partez à la reconquête de votre passé ! » ; pour d'autres, ceux qui simplement « fuient le tumulte du monde », s'applique une phrase notée sur le registre des visiteurs de l'hôtel et qu'un sujet anglais a inscrite avec toute l'amertume de sa nostalgie impériale : « *I am lucky to find a place without a Coca-Cola propaganda* [12](#). »

Son Amérique, il la vit intensément entre la pierre et l'eau. La pierre

de l'Histoire sédimentée depuis la magnificence du royaume inca, l'eau de l'Amazone porteuse de vie qui unit le continent en son parcours et sa géographie. Il écrit pour le supplément dominical de *Panamá América* (daté du 22 novembre 1953) un article intitulé « Un coup d'œil sur les rives du géant du fleuve » où il livre le récit de son aventure au cœur de l'Amazonie. Il y fait cette expérience proprement kantienne du sentiment du sublime par lequel l'homme mesure sa petitesse et sa fragilité face à la puissance de la nature :

Ici le fleuve a atteint sa catégorie définitive de colosse et son silence énorme augmente le mystère de la nuit de la forêt... La forêt est immense et surprenante, ses bruits et ses silences, ses sillons d'eau sombre ou la goutte limpide qui tombe d'une feuille, toutes ses contradictions si bien orchestrées réduisent le marcheur jusqu'à le transformer en un point, en une chose sans grandeur ni pensée propre ¹³.

Entre la pierre et l'eau, il se baigne, se noie littéralement dans son Amérique et s'immerge en son sein, la tête goulûment, insatiable, jusqu'à l'ivresse, s'enfonce profondément dans son histoire, palpe avidement, sensuellement, sa géographie, cherche à se perdre en son ventre.

Le voici maintenant hésitant à un carrefour. Il n'a plus seulement faim d'Amérique latine, mais une envie dévorante du monde à découvrir. Il rêve de l'Europe et du Paris si bien chanté dès son berceau par sa maman. Et pourquoi ne pas déjà pousser au nord ? Il est bien tenté de rejoindre Alberto pour une traversée des États-Unis, lorsqu'un ami de passage, Garcia, lui met en tête de partir pour le Guatemala. Pourquoi pas ? « Mes dispositions psychiques m'ont amené à ce moment, à accepter cette proposition ¹⁴ », écrit-il. Une décision qui aura des conséquences déterminantes sur le reste de sa vie.

Nouvelle et étrange coïncidence : sur le chemin du Guatemala, il rencontre Juan Bosch au Costa Rica, avec lequel Fidel Castro avait tenté de renverser Rafael Trujillo, le dictateur de Saint-Domingue.

L'entrevue avec Juan Bosch a été très intéressante. C'est un homme de lettres aux idées claires et de tendance de gauche. Nous n'avons pas parlé de littérature, simplement de politique. Il a qualifié Batista de chenapan entouré de chenapans. C'est un ami personnel de Rómulo Betancourt et il l'a défendu chaleureusement ainsi que Prío Socarrás et Pepe Figueres. Il dit que Perón n'a pas d'appui populaire dans les pays américains et qu'en 1945 il avait écrit un article dans lequel il le dénonçait comme le démagogue le plus dangereux d'Amérique. La discussion a été menée en termes généraux très agréables ¹⁵.

Mais pas un mot sur Fidel Castro dont il semble encore ignorer l'existence, sinon faire peu de cas de sa dimension politique.

Il rencontre également le leader communiste costaricain Manuel Mora Valverde qui lui fait un exposé très clair et approfondi sur l'histoire et la situation politique de son pays. Il y dénonce l'impérialisme américain dont la tête active est la multinationale United Fruit, hydre véritable, sangsue du continent, faisant et défaisant les gouvernements et propulsant au pouvoir ses hommes de paille. United Fruit, voilà l'ennemi nommé, ce faux nez commercial de la démocratie américaine qui fait des dictateurs latino-américains ses alliés. United Fruit qui est par ailleurs le plus grand propriétaire terrien et employeur du Guatemala avec lequel le nouveau gouvernement dirigé par le président de gauche Jacobo Arbenz Guzmán est en passe d'avoir de sérieux démêlés du fait que son plan de redistribution vise à éliminer le système monopolistique des *latifundia*. Il prévoit l'expropriation de 40 % des terres appartenant à cette entreprise. *Latifundia*, « ces terres sans hommes, cultivées par des hommes sans terre, comme disait Sartre, qui désignaient les grandes propriétés antiques. Comme au temps des Romains, elles se caractérisent par l'absentéisme du propriétaire, par la culture extensive, par l'immensité des étendues en friche ¹⁶ ».

Les États-Unis dénoncent déjà sans preuve la main communiste sur le Guatemala, un prétexte pour intervenir et défendre la démocratie menacée. Raison de plus pour notre aventurier d'aller voir au plus vite ce qui va s'y passer, et d'être au cœur de l'événement.

Il arrive enfin au Guatemala la veille de Noël avec ses amis, terrassé par une crise d'asthme carabinée après un long périple dans une voiture bonne pour la casse, agrémenté de pannes et crevaisons en tout genre et après mille tracasseries administratives. On l'entend pester et jurer : « ce consul est un con », « ce douanier est un couillon » ¹⁷. Souvent obligé de dormir à la belle étoile (trois dollars en poche). L'arrivée n'est pas plus enthousiasmante. La pension où il comptait dormir reste close, l'ami qui devait le recevoir s'étant fâché avec la propriétaire. Puis, longue litanie de jours d'ennui, début d'une vraie galère pendant laquelle il va chercher des moyens de subsistance. Tout sera bon à prendre. L'asthme ne le quitte pas. Le réveillon du jour de l'An le trouve encore terrassé par une crise. Tous ses amis sont saouls, note-t-il, sauf lui. Et pour cause, il ne peut pas boire.

Pas vraiment de rencontre intéressante, sinon « un *gringo* étrange qui

débite des idioties sur le marxisme et les fait traduire en espagnol [18](#) », Harold White, le professeur qu'on retrouvera à ses côtés cinq ans plus tard après la victoire de la révolution cubaine. L'anglais d'Ernesto n'est pas fameux, mais qu'importe, il est candidat pour traduire ces « idioties » en espagnol. Ça lui rapportera vingt-cinq dollars à partager avec une collaboratrice. C'est une certaine Hilda Gadea qui a permis cette rencontre. Elle est gentille mais il n'y prête visiblement pas grande attention. Il note dans son carnet : « Nous n'avons fait aucune rencontre intéressante durant ces derniers jours [19](#). » C'est dire. Hilda est une économiste péruvienne réfugiée politique, membre du parti péruvien de l'APRA (Alliance populaire révolutionnaire américaine) déclaré illégal dans son pays. Pas vraiment une référence pour lui qui vient d'avoir une ennuyeuse discussion avec un certain Temoche, ex-député de l'APRA qui dit pis que pendre des communistes qui seraient leurs principaux ennemis. Hilda n'est pas très belle ni très attirante. Cette Péruvienne métisse d'Indien est petite et trapue, mais il lui découvre peu à peu une belle intelligence et une grande culture. Hilda par contre le juge a priori « trop beau pour être intelligent [20](#) ». Pourtant, une complicité va naître à petits pas entre eux. Et quelques mois plus tard, en avril 1954, il écrit à sa mère :

Je prends du maté quand il y en a et j'ai d'interminables discussions avec la camarade Hilda Gadea, une jeune femme de l'APRA, que j'essaie de convaincre, avec la douceur qui me caractérise, de laisser tomber ce parti de merde. Elle a un cœur en or au moins. Son aide se fait sentir dans tous les actes de ma vie quotidienne (à commencer par la pension) [21](#).

Même si elle a « un cœur en or », il préfère conquérir le cœur d'autres femmes, et il n'en manque pas d'intéressantes à ses yeux. Ça le distrait de ces jours ennuyeux où il va de déboires en déconvenues. Il a trouvé un job d'afficheur et, pour compléter, ce fieffé mécréant vend dans la rue des tableaux du Christ noir d'Esquipulas que les autochtones vénèrent. L'ennui s'installe durablement :

Samedi sans intérêt... Dimanche sans nouveauté... Encore un jour sans intérêt. Un refrain qui a l'air de se répéter de façon alarmante... De nouvelles journées à coller dans le journal. Pleines de vie intérieure et rien d'autre. Collection d'échecs de tout type... Journée de désespoir conscient, c'est-à-dire non basé sur des crises cyclothymiques, mais sur l'analyse froide de la réalité... Si les choses continuent ainsi, je garde un temps le poste d'afficheur, de quoi payer mes frais, et je mets les bouts. On verra [22](#).

Une lettre d'Alberto, que Calica a rejoint, lui fait miroiter des possibilités de gagner beaucoup d'argent. Mais la promesse d'un poste bien rémunéré dans le Petén le retient. C'est alors qu'il rencontre des Cubains réfugiés après l'attaque de la caserne de la Moncada. Il les écoute, il est séduit.

Quand j'entendais les Cubains faire des affirmations grandiloquentes avec une sérénité absolue, je me sentais tout petit. Je peux faire un discours dix fois plus objectif et sans lieux communs, je peux le faire mieux et je peux convaincre l'auditoire que je dis quelque chose de juste, mais je ne convaincs pas. Les Cubains si. Níco laissait son âme dans le micro, c'est pourquoi il enthousiasmait même un sceptique comme moi [23](#).

Mais il a bien d'autres soucis en tête. Cuba n'est encore pour lui qu'une île lointaine et, aussi sympathiques et attachants que soient ces Cubains, leur combat ne le concerne pas encore. Pour l'heure, il faut manger, se loger et surtout trouver du travail. Il s'impatiente. On lui fait des promesses non tenues, on diffère les rendez-vous. Son horizon s'obscurcit.

Et encore de mauvaises nouvelles. C'est une histoire à n'en plus finir. Ce fils de pute d'Andrade ne m'a même pas reçu et m'a fait demander, dans la matinée, ce que je voulais, deux fois. Je suis dans l'attente et je ne sais pas quoi faire... L'affaire devient merdique. Je ne sais plus quoi foutre. J'ai envie de m'envoler au diable : au Venezuela peut-être... Samedi, dans deux jours, je me suis engagé à payer la pension, un mois pour le moins, mais je ne sais pas avec quel fric... Les choses ont mal tourné à la pension, car samedi je n'ai même pas pu payer cinq centimes. J'ai laissé ma montre et une chaîne en or en gage... Je suis déjà décidé, et un de ces jours, je vais écrire en Chine pour voir ce qu'ils me disent... Le jour où je vais prendre une direction quelconque approche. J'ai déjà brûlé mes vaisseaux en annonçant à cor et à cri que je m'en allais [24](#).

Il part en effet pour le Salvador, où il affronte à la belle étoile la pluie et les moustiques dans son sac de couchage lorsqu'il ne trouve pas une bonne âme qui lui offre le gîte, et parfois le couvert. Il erre des semaines durant, marchant des dizaines de kilomètres par jour, les pieds en sang, fait du stop, lave comme il peut ses vêtements souillés dans des cours d'eau, trouve un emploi comme ouvrier à la journée sur le chantier de la route Atlantique, un salaire de misère pour douze heures de nuit. Labeur harassant, de six heures du soir à six heures du matin. « À cinq heures et demie, écrit-il, nous étions devenus des automates ou des *bolos* comme on appelle ici les gens ivres [25](#). » Mais il garde en lui cette ivresse de vagabond céleste qui le conduit et qui le tient debout, comme il

l'exprime ici dans cet *Autoportrait obscur* :

La route fut longue et très lourde la charge,
Persiste en moi l'arôme de mes pas vagabonds
Et même dans le naufrage de mon être souterrain
— malgré l'annonce de rives salvatrices —
Je nage contre le ressac,
Conservant intacte la condition de naufragé.

Je suis seul face à la nuit inexorable
Et à une certaine douceur des billets.
L'Europe m'appelle d'une voix de vin vieilli,
Haleïne de chair blonde, objets de musée.

Et dans le clairon joyeux des pays nouveaux
Je revois de face l'impact diffus
De la chanson, de Marx et Engels,
Que Lénine exécute et que les peuples entonnent [26](#).

Devenu « un parfait cochon, plein de poussière et d'asphalte de la tête aux pieds [27](#) », il abandonne cette route du Nord et trouve une occasion pour retourner au Guatemala, n'ayant pas obtenu son visa pour le Honduras. Mais il ne quitte pas le Salvador sans avoir amplement visité les ruines mayas de Tazumal ou celles de Quiriguá dont il fait une description archéologique très précise, les comparant avec les constructions incas, et la statuaire asiatique, trouvant même dans le visage d'une statue le portrait craché d'Hô Chi Minh. Ce qui lui fait dire à sa mère : « Ici j'ai été totalement convaincu de ce dont mon américanisme ne voulait pas se laisser convaincre : nos grands-parents sont asiatiques [28](#). »

De retour au Guatemala il y retrouve Ñico le Cubain, « mort de rire toute la journée mais qui ne fait rien [29](#) », avec qui il partage une chambre. Mais Ñico repart très vite pour le Mexique en le laissant avec un autre Cubain qui, lui, passe son temps à chanter. Ernesto ne se doute pas alors qu'un jour il rejoindra Ñico pour embarquer avec lui et d'autres guérilleros pour Cuba, cette île qui le fait déjà rêver. Alors survient cet événement tant attendu qui va précipiter notre Argentin errant au cœur de l'Histoire. Une Histoire qui va devenir son histoire. Cette graine voyageuse, qui attendait au fond de son humus, reçoit alors cette pluie qui va la faire germer. C'est une mitraille qui vient de bombardiers US décollant du Honduras :

Les derniers événements appartiennent à l'Histoire, une qualité qui à mon avis se voit pour la première fois dans mes notes [30](#).

Il s'agit de l'opération PBSUCCESS, organisée par la CIA début 1953 à l'instigation de son directeur Allen Dulles, important actionnaire de United Fruit et frère de Foster Dulles, avocat de la même entreprise à laquelle la réforme agraire menée par le président Arbenz risque de porter un sérieux coup économique. Il s'agit donc de le destituer par la force.

Le 18 juin 1954, l'offensive est lancée par le colonel guatémaltèque Carlos Castillo Armas, exilé aux États-Unis, qui a formé pour l'occasion une « Armée de libération » composée de mercenaires entraînés au Honduras et au Nicaragua, avec le soutien logistique de la CIA et d'avions de combat pilotés par des Américains. Le coup est rude. Le vrombissement de ces ailes de la mort envahit le ciel qui s'obscurcit. Ils bombardent des installations militaires, puis s'en prennent aux bas quartiers de la capitale, et tuent une fillette de deux ans. La population réagit violemment, soutient le président Arbenz. C'est le branle-bas de combat. Des brigades de jeunes se forment. Ernesto s'y précipite pour participer au service médical d'urgence, puis cherche à recevoir une instruction militaire pour aller au front. On se rit de lui et on l'ignore. Qu'importe, il s'enflamme et exulte. Il a envie d'en découdre. Lettre à sa mère du 4 juillet 1954 :

Tout a commencé comme un beau rêve où on s'engage tout de suite à continuer éveillé... Avec quelque honte, je t'avoue que je me suis amusé comme un fou durant ces journées. Cette sensation magique d'invulnérabilité me faisait me poulécher de plaisir lorsque je voyais les gens courir en tous sens dès qu'arrivaient les avions, ou, dans la nuit, quand lors des pannes d'électricité, la ville se remplissait de coups de feu [31](#).

C'est ce jour-là, sous une pluie de bombes US, que naît Che Guevara. Deux ans plus tard, le 15 juillet 1956, dans une réponse à Celia qui voit son fils se transformer dangereusement et lui fait des reproches et recommandations de mère, il signera pour la première fois le Che en lui disant :

Je ne suis ni le Christ, ni un philanthrope, maman, je suis tout le contraire d'un Christ [32](#).

Emporter l'essentiel

Au pied du Christ de marbre blanc de La Havane, *El Comandante* écrase négligemment le mégot de son cigare. La sirène d'un porte-containers battant pavillon américain, entrant dans le port, répond à celle de la locomotive qui s'élance, poussive. Les attachés-cases croisent les cartables et les boîtes à outils, les voitures à cheval côtoient les limousines. Un embouteillage et son concert de klaxons se forment sur le Malecón. La vie continue. Combien de temps encore ? Combien de temps les Américains vont-ils rester les bras croisés en regardant la révolution se faire sous leurs yeux ? Cette loi de la réforme agraire promulguée le 17 mai de cette année 1959, cette « fiancée de la révolution » comme l'a nommée Fidel Castro, il va bien falloir la mettre en œuvre au plus vite, mettre fin à cette infamie qui fait qu'avec le système des *latifundia* 2,8 % des exploitations disposent de 58 % des terres cultivées. Il faut « reconquérir les quatre cinquièmes de la terre cubaine au profit d'un paysannat qui en a été dépossédé » comme disait, il y a déjà deux ans, le journal clandestin *Vanguardia Obrera*. Pourtant, cette réforme qui promet, selon Fidel et son optimisme habituel, « un futur splendide qui s'ouvre pour notre Patrie », les Américains vont-ils la laisser se faire sans bouger le petit doigt ? *El Comandante* ne le croit pas une seule seconde. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, il s'attend à ce que, d'un moment à l'autre, les bombardiers américains survolent La Havane en lâchant leur pluie meurtrière comme en 1954 à Guatemala City. Mais contrairement au président Arbenz qui n'avait pas voulu armer le peuple contre l'intrusion américaine et avait préféré démissionner dès les premiers bombardements, la révolution cubaine a constitué une armée du peuple, « le peuple en uniforme », comme disait Camilo Cienfuegos, et ce sera une autre paire de manches. C'est aussi pour ça qu'il est urgent d'aller chercher des soutiens dans tous les pays non alignés. Ces *gringos* ne vont pas tarder à concocter un prétexte, toujours le même d'ailleurs : la défense de la liberté du monde et de la

démocratie avec son corollaire, la lutte contre les communistes.

Arbenz mettait en œuvre un régime de type réformiste, capitaliste, un *new deal* latino-américain. Ils l'ont détruit en prétextant qu'il était inspiré par les communistes en sous-main. Maintenant, c'est une dictature de la pire espèce qu'ils ont aidée à installer, un véritable enfer sur terre où pullulent néonazis, ex-nazis et fascistes sauvés de la Seconde Guerre mondiale. Des enquêtes approfondies ont prouvé que l'existence des communistes auprès d'Arbenz était un pur mensonge. Qu'importe, le mal était fait pour le plus grand profit d'United Fruit et de la CIA. « Calomnions, calomnions, il en restera toujours quelque chose », disait Beaumarchais.

Fidel Castro n'est pas communiste, il ne s'est pas encore déclaré comme tel, on y travaille. Mais Che Guevara l'est, c'est avéré, et Raúl Castro aussi. « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. » Leur prétexte, les Américains l'ont déjà. C'est juste une question de temps.

Aleida interrompt sa rêverie.

— Tu emportes un costume ?

— Quel costume ? Je ne vais pas me marier une deuxième fois.

— Une troisième, chéri, une troisième. C'était moi la deuxième, rappelle-toi. D'ailleurs avec moi tu n'avais pas de costume, toujours ton battle-dress.

— C'est vrai. Mais c'était mon plus beau, pour toi, chérie.

Toujours cette pointe de jalousie chez Aleida. Hilda reste présente dans son esprit. C'est vrai qu'il avait loué un beau costume pour ce premier mariage, ce 18 août 1955. Hilda Gadea était enceinte. Il fallait faire vite. La petite Hilda Beatriz Guevara allait naître six mois plus tard, conséquence immédiate de « cette union dans les faits », comme le dit joliment Hilda, une nuit du 18 mai 1955. Ernesto lui avait donné ce deuxième prénom, Beatriz, en l'honneur de sa tante adorée. Ce mariage et cet enfant à venir, il ne les avait annoncés à sa mère que le 24 septembre à la toute fin d'une longue lettre, et de façon lapidaire : « Je me suis marié avec Hilda Gadea et nous aurons un enfant dans quelque temps. »

C'était au Mexique où ils s'étaient finalement rendus et avaient retrouvé la communauté cubaine après la victoire de la contre-révolution guatémaltèque. Ernesto y était arrivé bien avant elle. Il s'était pris d'amitié, dans le train dans lequel ils fuyaient le Guatemala, pour un

jeune étudiant ingénieur guatémaltèque, Julio Roberto Caceres Valle, qu'il surnommait El Patojo (le gamin) à cause de sa petite taille. Sans le sou, ils partageaient la même chambre à Mexico et, un appareil en bandoulière, ils parcouraient la ville, parcs et jardins, pour vendre aux mamans des photos de leurs enfants. « Il nous fallait déployer tous nos talents de persuasion, ainsi qu'une myriade d'arguments, pour convaincre une clientèle diverse et variée que leur petit chérubin ressortait très bien sur les photos et que cela valait la peine de nous payer un peso mexicain pour cette merveille 1. »

Hilda l'avait rejoint beaucoup plus tard, à sa grande surprise, car il la croyait perdue pour toujours et rentrée chez elle, au Pérou. C'est la chasse aux communistes organisée par le nouveau gouvernement guatémaltèque qui avait resserré leurs liens. Hilda avait été incarcérée quelques jours tandis qu'Ernesto, dénoncé comme communiste, trouvait refuge à l'ambassade, inquiet du sort de sa camarade. Dès qu'il avait appris sa sortie de prison, il n'avait eu de cesse de la revoir, mais elle différerait cette visite, ce qui avait le don d'exaspérer et d'inquiéter Ernesto, qui tuait le temps en bavardages souvent futiles, en longues parties d'échecs et en s'amusant à tirer le portrait psychologique de ses camarades réfugiés :

José Manuel Vega Suarez, alias Cheché : cubain, bête comme ses pieds et menteur comme un Andalou.

Santos Benateres, ingénieur nicaraguayen. C'est un sceptique et pas un lutteur. Son attitude est boiteuse et je crois que c'est par excès d'analyse.

Mario de Armas : il est cubain, pas anticommuniste, il a participé à l'attaque ratée de la caserne de la Moncada... Un jeune Cubain moyen insouciant, mais un bon camarade et on voit qu'il est noble.

Roberto Castañeda, danseur, guatémaltèque : il m'impressionne comme un personnage magnifique par ses dons dans les relations sociales et il n'a pratiquement aucune des manières efféminées d'un danseur.

Florencio Méndez : c'est un garçon simple, sans grande culture et également sans grande intelligence. Il a probablement une tare constitutionnelle, car ici même, il a un frère qui frise l'oligophrénie 2.

Cette manie de croquer mentalement les caractères, qu'il a depuis l'enfance, lui servira bien sûr plus tard lorsqu'il devra mener des hommes. Dès qu'il quittera l'ambassade, il se précipitera, à la recherche de « caresses sérieuses » comme il dit, dans les bras des femmes. Il essaiera d'en obtenir auprès d'Hilda avec le succès que l'on sait. Il s'était laissé séduire par cette femme attentionnée et douce bien au-delà de la

simple camaraderie. Si l'on en croit celle-ci, il l'avait déjà demandée plusieurs fois en mariage, sans doute pour obtenir plus aisément des faveurs, qu'elle lui avait prudemment refusées avec une remarquable constance. Il est vrai qu'il courait alors bien d'autres jupons. Quelques mois avant cette fameuse « union dans les faits », en février, il s'était une fois de plus disputé violemment avec elle :

Avec Hilda, je crois que j'ai rompu définitivement après une scène de mélodrame. Une fille qui est chimiste me plaît ; elle n'est pas très intelligente, voire assez ignorante, mais elle a une fraîcheur très agréable et des yeux magnifiques ³.

Mais quelque chose de plus puissant que le simple désir les attachait l'un à l'autre, et malgré leurs constantes disputes qui tenaient souvent à des désaccords intellectuels, ils s'étaient unis.

À partir de là, sans doute par cette nouvelle responsabilité qui pointait dans le ventre d'Hilda, Ernesto avait paru s'assagir un peu. Bien sûr, il attendait un fils, comme tout bon « choma » ainsi qu'il disait parfois (en verlan). « J'attends d'ici peu un petit Vladimir Ernesto », écrit-il à sa tante Beatriz, de même qu'il serait tout à fait certain quelques années plus tard que l'enfant qui pointait dans le ventre d'Aleida serait un garçon. Mais deux déceptions successives n'entamèrent pas son affection et sa fierté paternelles. Annonçant la naissance d'Hilda Beatriz (Hildita), il écrira à sa mère : « Mon âme de communiste se dilate sans mesure : notre poupon joufflu est le portrait craché de Mao Tsé-toung ⁴ ! »

À côté de son job de photographe de rue qu'il va peu à peu délaisser, il travaille à temps partiel à l'hôpital général et à l'hôpital pour enfants, et se spécialise dans l'allergie : « Mon travail à l'hôpital marche bien, quoique je me rende compte en permanence qu'en dehors de l'allergie je ne sais rien en médecine ⁵. » Il publie un article dans la revue *Alergia* : « Recherches cutanées avec des antigènes alimentaires semi-digérés » qu'il juge lui-même « passable » et il ajoute : « En physiologie, je suis devenu un chirurgien pour chats ⁶. »

Pendant un court laps de temps, il travaille aussi à la Foire du livre de Mexico, puis obtient un poste plutôt rémunérateur de journaliste photographe à l'Agence latine du 31 janvier au 31 décembre 1955, il y couvrira notamment les Jeux panaméricains. « Avec Hilda, nous avons changé de maison et tout semble orienté vers des mois de commode

contemplation de l'avenir... Je ne sais pas encore si je travaillerai ou non aux Nations unies, l'idée me répugne, mais le salaire m'attire ⁷. »

Cependant un événement s'est produit quelques mois plus tôt, un soir de juillet 1955, ouvrant une nouvelle brèche, cette fois irrémédiable, entre son « moi sédentaire » et ce « moi aventurier », dont il n'a pas encore tout à fait pris la mesure : sa rencontre avec Fidel Castro qui lui fut présenté par Raúl Castro, son frère, connaissance d'Hilda Gadea à Mexico, Raúl qui sera, quelques jours plus tard, témoin de leur mariage. Il note simplement à ce propos :

L'événement politique, c'est d'avoir connu Fidel Castro, le révolutionnaire cubain, un garçon jeune, intelligent, très sûr de lui et d'une audace extraordinaire ; je crois que nous avons mutuellement sympathisé ⁸.

Il s'adonne à la lecture, aux voyages, à la marche en montagne et à l'archéologie. Une vie tranquille en apparence. Il s'émerveille dans le Sud-Est mexicain des ruines mayas qu'il décrit avec un luxe de détails qui dénote une connaissance approfondie de l'art précolombien. Puis il part escalader à deux reprises l'Iztaccíhuatl, le troisième volcan du Mexique, marches harassantes et dangereuses où il met sa résistance à l'épreuve, lutte contre son asthme. Est-ce une préparation à ce qui l'attend dans quelques mois à Cuba ? Rien dans ses notes ne le laisse supposer. Mais on apprendra plus tard que Fidel lui a recommandé la prudence, et de ne rien laisser transparaître par écrit. Son deuxième carnet de voyage se termine ainsi :

Depuis le 15 février 1956, je suis père, Hilda Beatriz Guevara est la première-née. J'appartiens au groupe de Roca du CE du Mexique. Cinq postes qu'on m'offrait ont capoté et je me suis improvisé caméraman dans une petite compagnie, mes progrès dans l'art cinématographique sont rapides. Mes projets pour le futur sont nébuleux, mais j'espère terminer un ensemble de travaux de recherche. Cette année peut être importante pour mon avenir. J'ai déjà quitté les hôpitaux. J'écrirai avec plus de détails ⁹.

Ces trois dernières phrases s'y détachent subitement, sèches, rugueuses et lourdes comme dans la mue, une ancienne peau, saisie de gravité, cède sa place à la nouvelle. Et au-delà, c'est le silence et la page blanche, comme un abîme. Il a trouvé l'homme. Il a trouvé l'homme en lui et face à lui en miroir : Fidel Castro Ruz. Il va le suivre dans ce silence qui s'établit, cet acte qui rend tout discours inutile, ce moment

décisif, moment de bascule où Sancho Pança décide de suivre le chemin de Don Quichotte, devient son ombre, se fond un peu en lui pour finalement aller encore plus loin que lui. Une longue nuit en tête à tête dans le petit appartement de la Cubaine María-Antonia Sánchez González, au 49 rue José Amparán, Mexico, fut décisive. « À quel moment j'ai abandonné le raisonnement pour avoir quelque chose comme la foi, je ne peux pas te le dire, même approximativement, car le chemin fut long et avec des reculs successifs ¹⁰ », écrit-il à sa mère. Mais il est clair qu'il a tombé définitivement sa peau d'intellectuel bohème pour prendre l'armure du croisé. Il en sent tout à coup le poids sur ses épaules, et dans le silence qui s'installe, le cri du nouveau-né. Cri d'une raison et d'une sagesse qu'il ne veut plus entendre. Il est déjà parti. Bien loin de l'arrêter, ce cri d'enfant lui dit qu'il est temps d'avancer, qu'il est mûr désormais. À vingt-sept ans, il se sent vieux. Il confie à son journal et à ses lettres qu'il a vieilli, et qu'il est « comme un grand-père ». « J'avais préparé un projet de vie comprenant dix années de vagabondage, puis dix années d'étude de la médecine, et après, s'il restait du temps, tenter la grande aventure de la physique. Tout cela est du passé ; la seule chose qui soit claire, c'est que les dix années de vagabondage ont l'air de vouloir durer plus longtemps ¹¹. » Les cris de « sa petite Mao » lui soufflent qu'il a bouclé un cycle sédentaire. Sa descendance est assurée, il peut reprendre le havresac, et marcher vers une aventure nouvelle qui pourrait être définitive.

Tout l'y prépare, affectivement et intellectuellement, ces deux dimensions qu'il peine à dissocier. Avec Hilda, et plus profondément encore avec sa mère, les relations se tendent, des désaccords qu'il qualifie de spirituels. Il se détache, coupe le cordon. On le mesure à l'occasion de la chute de Perón : il ne partage pas l'antipéronisme bourgeois de ses parents car ses idées ont évolué sur le terrain de la lutte des classes. La critique est acerbe et amère :

Tu pourras parler partout et dire ce que tu voudras avec la totale impunité que t'assurera le fait d'être membre de la classe au pouvoir, bien que j'espère que tu seras la brebis galeuse du troupeau. Je t'avoue en toute sincérité que la chute de Perón m'a totalement affligé, pas pour lui, mais pour ce que cela signifie pour toute l'Amérique, car ne t'en déplaie et malgré la claudication fatale des derniers temps, l'Argentine était le paladin de tous ceux qui, comme nous, pensent que l'ennemi est dans le Nord... Des gens comme toi croiront voir l'aurore d'un nouveau jour... Peut-être que dans un premier temps tu ne verras pas la violence, car elle s'exercera dans un cercle éloigné du tien...

Le Parti communiste sera mis hors circuit, et peut-être arrivera-t-il un jour où même Papa sentira qu'il s'est trompé. Qui sait ce qu'il adviendra d'ici là de ton fils errant... Peut-être qu'une de ces balles si abondantes dans les Caraïbes mettra fin à son existence [12](#)...

Il prépare sa mère à la mort de son fils. Il creuse l'écart, ils ne sont plus du même monde. Elle, bourgeoise, privilégiée, prônant dans sa lettre de reproches et de recommandations un « égoïsme modéré » ; lui, embrassant la cause des prolétaires, prêt à mourir pour elle. Lettre qui lui parvient alors qu'incarcéré dans une prison mexicaine, il a été arrêté avec Fidel Castro (dont il partage la cellule) dans une ferme près de Chalco où ils avaient organisé un camp d'entraînement avec une cinquantaine de guérilleros cubains. Batista, qui n'avait pas pris à la légère la promesse de Fidel de revenir le renverser, avait réussi à convaincre le gouvernement mexicain de l'arrêter et l'expulser vers La Havane. Mais il fut relaxé après deux grèves de la faim et une bataille juridique, tandis que le Che croupissait encore dans sa geôle. La détention de Guevara dura deux mois. Sa mère, alarmée, avait tout fait pour l'en sortir, et sa lettre tentait de le faire revenir à la raison.

La réponse d'Ernesto fut brutale :

Ce qui m'atterre, c'est ton manque de compréhension de tout cela et tes conseils sur la modération, l'égoïsme, etc., c'est-à-dire les qualités les plus exécrables que puisse avoir l'individu. Durant ces jours de prison, et les précédents, lors de l'entraînement, je me suis totalement identifié aux camarades de la cause. Je me souviens d'une phrase qui un jour m'avait paru ridicule ou pour le moins étrange, et qui faisait allusion à une identification si totale entre tous les membres d'un corps combattant, que le concept « moi » avait complètement disparu pour donner lieu au concept « nous ». C'était une morale communiste et naturellement, cela peut paraître une exagération doctrinaire, mais réellement c'était (et c'est) beau de pouvoir sentir ce transfert du « nous ». (Les taches ne sont pas des larmes de sang, mais du jus de tomate...) Une autre chose bizarre que je note chez toi c'est la citation répétée de Dieu le Père ; j'espère que tu ne retournes pas à ton refuge de jeunesse [13](#)...

Finalement libéré, Che Guevara est engagé par les rebelles comme médecin et organisateur de l'entraînement de la troupe. Sa relation avec Castro se fait de plus en plus étroite. Ce dernier lui rend souvent visite chez lui et embrasse la petite Hildita, avec ce mot prémonitoire : « Cette enfant sera élevée à Cuba [14](#). » Le Che est l'un des rares non-Cubains à entrer dans la troupe, et El Patojo, le Guatémaltèque qui voulait participer à l'aventure, a reçu un refus catégorique de Fidel. Le Che

ressent une admiration et une confiance grandissantes en celui-ci :

Vu l'organisation et la tournure disciplinée que prennent les choses, j'ai pour la première fois l'impression que nous avons une chance de succès. Ce que j'avais jusqu'à considéré comme fort douteux quand je m'étais laissé enrôler par le commandant des rebelles, avec lequel j'entretiens toujours des relations fondées sur le sentiment de vivre un roman d'aventures et sur notre commune conviction que cela vaut la peine de mourir sur une plage étrangère pour un idéal d'une telle pureté [15](#).

Ce garçon romantique et grand lecteur de Jack London, amant de l'aventure, se double maintenant de l'homme d'action qui construit ses agissements de manière pragmatique. La théorie, les sentiments et les idées doivent être soumis à la main implacable de la réalité qui dicte ses conditions. « Je sais que j'abandonnerai les plaisirs agnostiques de copuler des idées sans fonctions pratiques », écrit-il dans un poème. Il est prêt à s'embarquer vers l'ailleurs, prêt à tout quitter. Le camarade l'emporte à jamais sur la femme, ainsi que l'avait initié Alberto au bord de l'océan. « Je vais vers la femelle pour mendier un baiser ; et je sais alors que jamais je n'embrasserai l'âme de qui n'arrive pas à m'appeler camarade [16](#). » Et c'est sans aucun doute à la femme qu'il quitte que sont dédiés ces vers :

J'ai voulu emporter dans la mallette
La saveur fugace de tes entrailles
Et elle est restée dans l'air, circulaire et certaine
L'insulte au viril de mon espérance.
Je m'en vais par des chemins plus longs que le souvenir
Avec l'hermétique solitude du pèlerin,
Mais, circulaire et certaine, à mes côtés
Quelque chose marque le rythme de mon destin.
Quand à la fin de toutes les journées
Je n'aurais pas déjà un futur fait chemin,
Je viendrai me ressourcer dans ton regard
Ce rieur jalon de mon destin.
Je m'en irai par des chemins plus longs que le souvenir
Enchaînant des adieux dans le flux du temps [17](#).

La femme est celle qu'on quitte, elle est la vie qui nous structure et qui, bien que nourrissant le désir de retour, rend le départ douloureux mais possible et nécessaire. L'homme, le camarade, est celui qu'on suit jusqu'à la fin même du chemin. Et ce mauvais poème, dédié à Fidel Castro et qui le bouleversa, est, plus qu'un chant guerrier, un chant d'amour où l'aventure qui s'incarne dans la camaraderie est bien la

véritable maîtresse, l'objet de sa passion :

Partons au Combat

*Partons,
Ardent prophète de l'aurore,
Par les sentiers cachés et abandonnés,
Libérer le vert crocodile que tu aimes tant.
Partons,
Vainqueurs de ceux qui nous humilient,
L'esprit rempli des étoiles insurgées de Martí,
Jurons de triompher et de mourir.
Quand ta voix répandra aux quatre vents
Réforme agraire, justice, pain, liberté,
À tes côtés, avec les mots,
Nous serons là.
Et quand viendra la fin du voyage,
La salutaire opération contre le tyran,
À tes côtés, espérant la dernière bataille,
Nous serons là.
Et si le fer vient interrompre notre voyage,
Nous demandons un suaire de larmes cubaines
Pour couvrir les os des guérilleros
Emmenés par le courant de l'histoire américaine 18.*

Il reviendra embrasser deux jours par semaine Hilda et la petite Hildita, avant de repartir pour le camp d'entraînement. Et puis un soir, un camarade au regard sombre et vide l'accompagnera. En silence il prendra ses affaires et les embrassera pour la dernière fois.

Partir. Partir sans mot dire. Abandonner ce qu'on a de plus cher, emporter l'essentiel.

Mordre et fuir

Hilda. À l'évocation de ce nom, son cœur se serre. La blessure est toujours ouverte. Il reste cet « arrière-goût encore amer de la rupture » comme il l'écrit à son amie Tita Infante en novembre 1956, juste avant de s'embarquer pour Cuba.

Elle a été une compagne loyale, et sa conduite révolutionnaire a été irréprochable durant mes vacances forcées, mais notre désaccord spirituel était très grand, et je vis avec cet esprit anarchique qui me fait rêver des horizons alors que j'ai « la croix de tes bras et la terre de ton âme » comme disait Pablito [Pablo Neruda] ¹.

Mais la croix de ses bras, il s'en est détaché en posant les pieds sur d'autres terres et en épousant Aleida. Et ça, il le vit comme une trahison. Profitant d'une amnistie qui était accordée aux membres de l'APRA, Hilda s'en était retournée au Pérou avec sa fille, retrouver sa famille. C'est là que la lettre du Che lui était parvenue, annonçant sa volonté de se marier avec Aleida et lui demandant le divorce.

Elle était venue à Cuba accompagnée de sa fille. Émouvantes retrouvailles. Pleurs de bonheur, cris de détresse. Cette demande de divorce, c'était son cœur qu'on arrachait. Bouleversé, *El Comandante* lui avait soufflé : « J'aurais mieux fait de mourir au combat ². » Le divorce avait eu lieu le 22 mai 1959, juste avant le mariage célébré le 2 juin. Puis, Hilda avait décidé de rester là, dans l'île, comme l'œil de Caïn qui l'observait de loin, avec sa fille Hildita qui, comme l'avait prédit Fidel, serait élevée à Cuba. Et ce dernier avait fait d'Hilda, en vertu de ses compétences économiques, un haut fonctionnaire au service de la révolution cubaine.

Mais rien ne serait plus comme avant. Même si les sentiments profonds du Che à son égard n'avaient guère évolué, il n'était plus le même homme. Les combats dans la Sierra Maestra avaient produit une nouvelle mutation. Il n'était plus ce jeune rêveur fougueux en quête d'aventures. Il était devenu le commandant Che Guevara. Un anneau du

temps s'était bouclé, même si cette boucle s'ouvrait sur une nouvelle boucle, une spirale qui se déployait sur la double hélice de son être duel. Il avait comme le Quetzalcóatl, le serpent à plumes des ruines mayas, cette double identité d'être rattaché à la terre par l'écaille du serpent et au ciel par ses plumes. Et entre les deux se générait le mouvement. Telle la divinité maya, il était un être de la croissance. Il savait qu'en lui rien ne s'arrêtait et que sa mort serait seulement le terme brutal d'un mouvement continu et son inachèvement. Il connaissait la réalité de son « moi historique » qui continuerait à exister au-delà de lui-même, il avait foi en ce mouvement. Cette dure écaille immobile et motrice qui se dévoile sous le plumage, il l'évoquait déjà dans ce poème :

Je sais quel jour du combat à mort
Les épaules du peuple appuieront mes épaules,
Car si je ne vois pas la victoire totale
De la cause pour laquelle lutte le peuple
Ce sera parce que je suis tombé dans la lutte
Pour amener l'idée jusqu'à une fin suprême,
Je le sais avec la certitude de la foi qui naît
En levant du plumage la coquille ancienne ³.

Pour cela précisément, il ne saurait être infidèle à son passé. C'est le passé qui peine à reconnaître le même en lui, car ce dernier cherche toujours à figer l'être et le souvenir, ne veut pas prendre en compte le mouvement même. Cóatl est le serpent et Quetzal l'oiseau, « cet oiseau qui meurt lorsqu'on le met en cage ⁴ », écrit-il.

Alberto, au lendemain de la révolution, était venu à Cuba et, dans un moment d'émotion partagée, il s'était jeté dans ses bras. Mais cet homme-là qu'il étreignait n'était plus tout à fait le même, ni tout à fait un autre.

Et lorsque El Patojo était arrivé à son tour, il lui avait proposé de partager son appartement comme à Mexico. Mais cela avait peu duré. Le courant d'affection toujours présent se heurtait à la surface dure, énigmatique, d'un rocher inconnu : la carapace d'un homme qui roulait désormais dans le flux de l'Histoire.

Le grand événement fut l'arrivée des parents. Ils ne s'étaient pas vus depuis cinq ans. C'est son merveilleux ami, le commandant Camilo Cienfuegos, l'homme à la barbe fournie et au rire de Bacchus, qui lui fit la surprise le 9 janvier de cette année, une semaine après la victoire.

Immédiatement, et sans prendre la mesure de ce qui s'était passé,

sans bien comprendre encore la mutation définitive de sa progéniture, son père lui posa cette question qui laissa le Che sans voix : « Que comptes-tu faire maintenant de ton diplôme de médecin ? » Un père qui noterait plus tard : « Avant, il parlait vite, les idées se bouscullaient, il avalait ses mots. À présent, il parlait lentement, avec assurance. Il réfléchissait avant de répondre, ce qu'il ne faisait jamais... J'avais du mal à reconnaître l'Ernesto de chez nous. Il était différent. Une énorme responsabilité semblait peser sur ses épaules⁵. »

Tandis que son père, gonflé de fierté, s'épanche dans un ouvrage hagiographique intitulé *Che Guevara, mon fils*, où le premier objet est de s'autocélébrer, et le second de faire sonner ses poches, sa mère reste enfermée dans un silence mêlé d'amour et d'effroi. Elle peut toucher son fils, se blottir dans ses bras, mais une faille du temps semble le plonger dans un abîme.

Différent, oui, il l'est, dans une certaine mesure. Mais en lui toujours cet appel vers l'ailleurs. Lavictoire cubaine n'est à ses yeux pas une fin. C'est sûr, il doit rester ici pour sédimenter, consolider la révolution. Fidel a besoin de lui. Mais le Quetzalcóatl sent frémir ses plumes. C'est bientôt le départ. Il va emmener El Patojo pour rencontrer Nasser et toutes ces têtes d'un monde qui bouge. El Patojo, qui n'avait pas pu porter le fer sur les terres de Cuba, rêvait déjà de le porter sur le Guatemala. El Patojo, avide de détails, à qui le Che avait raconté par le menu sa fameuse épopée. À commencer par l'incroyable odyssée du *Granma*, ce vieux yacht dans lequel les quatre-vingt-deux guérilleros avaient embarqué la nuit du 25 novembre 1956 à deux heures du matin sur la rivière Tuxpan en direction de la haute mer en laissant El Patojo sur le quai, dépité et rêveur. Une folie : ils embarquent avec un lourd équipement et une véritable artillerie sur ce vieux rafiot rafistolé de partout, qui n'avait pas navigué depuis des années et avait subi une forte avarie lors d'un cyclone.

Ils étaient quatre-vingt-deux et sa capacité maximale autorisée était de vingt-cinq passagers. C'est sur le *Granma*, vraie grand-mère des mers, que ces jeunes guérilleros partaient affronter, en dépit d'un fort vent du nord, les puissants courants et les vagues tueuses qui séparent les côtes mexicaines et cubaines.

La tempête les ballote en tous sens. Ces voyageurs qui n'ont guère le pied marin entonnent un concert de vomissements au rythme du roulis et du tangage. Le bateau prend l'eau. Ils pensent que c'est la fin, puis

réalisent qu'ils ont laissé couler un robinet des services sanitaires. Et sur cette Rossinante des mers, le tragique et le comique entament ensemble une danse macabre.

Sept jours de traversée d'une Caraïbe déchaînée où chacun voit sa mort hurlée par les grands fonds. Cent fois ils auraient fait demi-tour si le capitaine Fidel n'avait maintenu le cap coûte que coûte. Mais ce sont les hauts-fonds qui ont eu raison d'eux.

Craquant de toutes parts, le *Granma* fila droit vers les plages de Niquero, sur les côtes orientales de Cuba où l'attendait une égérie de la révolution : Celia Sánchez. La coque de noix était trop poussive, chargée jusqu'à la gueule, elle avait deux jours de retard sur le rendez-vous du 30 novembre. Le manquer, c'était se passer tragiquement de toute une logistique préparée de longue date avec Faustino Pérez qui avait rejoint les guérilleros au Mexique et se trouvait à bord du yacht.

Conscient du risque, Fidel avait trop poussé le moteur qui ahanait, avait des ratés, et finalement tomba en panne de fuel. Les voilà qui dérivèrent à l'approche des côtes, bien loin du point de rendez-vous, et s'échouèrent sur un haut-fond le 2 décembre 1956 à Las Coloradas. La plage n'était pas très loin. Il fallait faire vite et se jeter à l'eau. Les pilotes de Batista étaient sur le qui-vive. Informés de leur débarquement, ils scrutaient les côtes en permanence. Ils étaient sur les dents depuis que Fidel Castro, jouant carte sur table, avait déclaré le 26 août à Mexico : « Je réaffirme ici avec sérénité, à quatre mois et six jours du 31 décembre, qu'en 1956 nous serons libres ou martyrs⁶. » Ils n'allaient pas tarder à repérer le yacht. Des sacs de médicaments tombèrent à la mer. Une part de l'artillerie aussi, les armes trop lourdes furent abandonnées. Dans le choc, des hommes sont jetés par-dessus bord. Une haute barrière de mangrove se dressait entre la plage et eux. Il fallait la traverser. Il était cinq heures du matin, le soleil se levait.

Là commença vraiment l'enfer. Ces hommes étaient déjà épuisés, et les réserves aussi. Rien à manger. La faim et la soif les tenaillaient. Ils s'enfoncèrent dans la vase jusqu'à la ceinture. Les quelques armes qu'ils avaient pu emporter pesaient sur les épaules avec leurs sacs à dos et tout le matériel nécessaire à la survie. Les palétuviers étaient gigantesques et leurs racines aériennes tissées entre elles comme les mailles d'un filet. C'est en partie leur chance, ils les protègent de la vue des avions qu'ils entendent arriver. Mais ils n'avaient pas de machette pour s'y frayer un chemin. Celia devait les leur remettre au point de rendez-vous avec tout

le reste du matériel de guérilla et de la nourriture. Les avions qui avaient repéré le yacht tiraient au jugé. Pour l'heure personne n'était encore touché. Mais les moustiques, mais les bestioles de toute espèce qui piquaient, qui pinçaient, qui mordaient, qui se faufilaient dans les chemises, dans ces bottes neuves qui déchiraient la peau des pieds, se glissaient dans les jambes de pantalon. Et après la barrière de palétuviers, c'était un immense champ d'herbes coupantes qui les attendait, s'étalant sur plusieurs centaines de mètres de profondeur. Alors, ce fut un soleil de plomb sur la tête, et sur leurs plaies le sel de mer. Cinq heures d'enfer pour traverser une zone qui, dégagée, aurait pris tout au plus une demi-heure en marchant d'un bon pas.

Ils s'affalèrent enfin sur la plage de Las Coloradas. Aucun avion en vue. Une vieille cabane, et de la nourriture. Ils dévorèrent ce qu'ils pouvaient. Mais il fallait avancer. Ils entrèrent dans un bois. Ils marchaient de nuit, évitant les avions de reconnaissance. Ils errèrent ainsi trois jours.

Pour tromper la faim et la soif qui les tenaillaient, ils buvaient l'eau de pluie qu'ils recueillaient dans les trous des rochers coralliens et mâchaient de la canne à sucre. Ils se reposent enfin, à côté d'une cannaie, dans cet endroit calme et paisible nommé Alegría de Pío. Le Che, après avoir soigné les plaies et les pieds purulents, se saisit de son carnet. Il tenait à faire un rapport précis et objectif de toute cette aventure.

Décembre 1956

Le 2

Roque [Roberto Nuñez, pilote du *Granma*] tombe à l'eau.

Nous débarquons dans une mangrove, tout l'équipement lourd est perdu. Huit hommes menés par Juan Manuel Márquez s'égarent. Nous marchons un peu sans guide dans les bois.

Le 3

Nous avançons lentement, les avions de reconnaissance se succèdent sans discontinuer. Nous faisons un seul repas 7...

Tout à coup, en ce petit matin du 5 décembre, le vrombissement d'un avion qui les canarde. À genoux, mitraillette en main, Faustino Pérez répliqua. Dans la panique, l'état-major abandonna du matériel et une caisse de balles. Le Che avait dans les mains un lourd sac de médicaments, mais voulait sauver à tout prix les munitions. Dilemme, il dut choisir. Les deux étaient trop lourds pour lui. Il se saisit de la caisse et abandonna les médicaments. Dans ce geste, le guerrier Guevara est né.

Mais il serait mort aussitôt si le projectile qui le toucha n'avait, par miracle, rebondi sur la boîte de balles métallique qu'il portait sur la poitrine pour ricocher sur l'extérieur de sa gorge. Il cria « Ils m'ont eu ! ». Il sentit sa fin venir et la vit dans le regard de Faustino Pérez qui lui répondit d'un ton qui se voulait apaisant : « Ce n'est rien. »

Allongé au sol, le Che tira, desperado, vers la montagne, et réfléchit en même temps sur la meilleure façon d'en finir. Il lui revint à ce moment, comme il écrira plus tard : « Un vieux conte de Jack London où le protagoniste étendu près d'un tronc d'arbre dans une région gelée d'Alaska, se sachant condamné à mourir de froid, s'apprête à en finir avec dignité⁸. » C'est la dernière image dont il se souviendra.

Tout près de lui, un homme apeuré pleurant qu'il fallait se rendre, et la voix puissante et sèche de Camilo Cienfuegos : « Ici, personne ne se rend, putain de merde ! », le ramenèrent à la vie. Ils avaient perdu Fidel Castro et une partie du groupe, séparés d'eux par la mitraille. Les jours passèrent et ils apprirent l'assassinat d'une partie des prisonniers par les sbires de Batista. D'autres eurent plus de chance, si l'on peut dire. Gardés en vie, ils furent torturés. Les nouvelles qui arrivaient n'étaient pas bonnes. Chaque jour apporta son lot d'assassinats et d'arrestations. Che Guevara apprit avec douleur la mort de Níco Lopez, ce Cubain rencontré au Guatemala et qui, le premier, avait éveillé son intérêt à la question cubaine. Ils erraient dans les bois, se fiant à ce que le Che prenait pour l'étoile Polaire tirée de ses vieux souvenirs cosmologiques, mais il se trompait. Ce n'était pas l'étoile du voyageur. Il l'avouera plus tard. Par chance, ils avaient quand même pris la bonne direction.

Buenos Aires, le 12 décembre 1956. Une collègue de bureau, la mine grise, tendit un journal à Hilda. Elle lit : DÉBARQUEMENT À CUBA... FIDEL CASTRO, ERNESTO GUEVARA, RAÚL CASTRO ET TOUS LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION SONT MORTS...

Quelques heures plus tard, le père d'Ernesto l'appela. Son cousin ambassadeur à Cuba venait de démentir cette mauvaise nouvelle. Il ne faisait ni partie des morts, ni des blessés, ni même des prisonniers.

Certes, il n'était pas mort, se remettait lentement de sa blessure, mais se trouvait en piteux état. L'asthme lui laissait peu de répit. Il était sujet, de surcroît, à des crises de paludisme. Les autres n'allaient guère mieux. Le contingent de guérilleros diminuait comme peau de chagrin. Pis encore, la rumeur courait, catastrophique, de la mort de Fidel Castro. Ce

n'est que le 16 décembre qu'ils furent informés avec certitude qu'il était vivant et cherchèrent à le rallier. Certains ne pouvaient même plus marcher. La malnutrition avait fait des dégâts. Camilo Cienfuegos et Ramiro Valdés étaient pris d'une diarrhée dévastatrice qui les clouait sur place.

Le 20, ils retrouvèrent enfin Fidel Castro et son petit groupe grâce aux informations de paysans.

Des quatre-vingt-deux guérilleros, ils n'étaient plus que quinze, et dans un sale état. Quinze comme une équipe de rugby, comme le nombre de pièces d'échecs si l'on excepte le roi. Ils formaient le noyau dur de cette révolution en marche. Chacun était différent, chacun apportait ses qualités complémentaires. Ce nombre-là, loin de décourager Che Guevara, semblait au contraire le galvaniser, comme s'il était son élément premier. Cette mesure-là, il la retrouverait dans une grande part de ses combats ultérieurs, lorsqu'il devrait lui-même choisir ses guérilleros. Il l'a même théorisé dans son ouvrage *La guerre de guérilla* :

Les effectifs d'une guérilla de ce type ne doivent pas dépasser dix ou quinze hommes... dix, douze ou quinze hommes peuvent se cacher partout et, dans un même temps, opposer à l'ennemi une solide résistance tout en s'aidant mutuellement ⁹.

C'est une meute errante et affamée qui se regroupa autour du chef, lequel poussa ses gueulantes parce qu'on avait abandonné des armes, punit les coupables, les envoya rechercher malgré la fatigue, en affrontant le danger. Ils avaient enfin des ordres, rudes, mais rassurants.

Les caractères étaient maintenant bien affirmés, dégagés de leur gangue civile, taillés par l'acier et le fer et durcis par le feu. Le bon grain se séparait de l'ivraie et les héros des lâches. Les nuances de jugement moral n'étaient plus de saison. Le Che retrouvait dans l'action l'emporte-pièce du jeune Ernesto Guevara de la Serna. Ont tenu bon les Camilo Cienfuegos qui avaient hurlé « Ici on ne se rend pas putain de merde ! » et les Faustino Pérez qui, mitraillette au poing et canardant l'ennemi, savaient allier passion et compassion en se penchant sur le blessé pour lui dire « ce n'est rien » même s'ils pensaient le contraire. Un groupe humain se soudait, un « nous » se constituait où les « moi » commençaient à se fondre face à l'obligation de faire bloc. Chacun trouvait sa place auprès du chef mais le Che n'avait pas encore trouvé

vraiment la sienne, se sentait encore bancal. Il soignait, mais sous la peau du docteur poussait l'écorce du guerrier. Coexistaient en lui le goût du sang, la rage de vaincre, la haine de l'ennemi, l'amour du camarade, et Hippocrate qui veillait encore, qui protégeait et réparait. Et par-dessus tout, même s'il commençait à jurer comme un Cubain, le Che gardait en lui, comme il l'avouerait plus tard, le complexe de l'étranger. Il se sentait toujours extérieur et voulait se fondre dans la horde, changer son statut de soutien, d'œil extérieur actif, en celui de pur guérillero. Lâcher sa serviette et monter sur le ring. L'occasion se présenterait bientôt.

Une solidarité commençait à se manifester autour d'eux. Ils furent recueillis et nourris par un groupe de paysans adventistes, sensibilisés à leur cause. La liaison se faisait petit à petit avec la ville d'où leur apportait des armes et des médicaments. À la demande de Fidel, Faustino Pérez alla retisser les liens avec La Havane, restructurer le réseau du M-26 et chercher un journaliste de renom capable de faire du bruit autour de leur guérilla. Entre-temps, le nom de Che Guevara faisait son apparition sur l'île.

Le 24 décembre, un quotidien fit état de la présence dans l'expédition d'un communiste argentin répondant au nom de Guevara.

Lima, Pérou, 6 janvier 1957. Hilda reçut un appel de Buenos Aires. Le père d'Ernesto lui apprit qu'ils venaient de recevoir une carte de Cuba, de la part de leur « chat » de fils qui parlait de ses sept vies :

J'en ai vécu deux et il m'en reste cinq... Vous pouvez croire que Dieu est argentin.
Tété [10](#).

Grand soulagement. Sur le théâtre des opérations, les choses allaient mieux pour le chat argentin et toute sa bande. Les armes affluaient et, avec elles, de nouvelles recrues. Beaux cadeaux de Noël et du Nouvel An. Mais ils n'ont guère réveillé, ce furent pour les bleus des jours intenses de formation. L'écémage se fit très vite, dès le début de l'année qui vit naître son lot de désertions parmi les nouveaux venus qui mesuraient alors la difficulté de l'aventure. Et à ces déserteurs s'ajoutèrent des mouchards qui ramenaient des militaires vers leurs positions. Le Che nota qu'il faudrait faire un exemple pour intimider ces paysans trop prompts à la délation. Il faudrait aussi gagner leur confiance, notamment en mettant à mort des contremaîtres qui les

terrorisaient. Mais aussi produire une action d'éclat qui haussât leur prestige et démoralisât une armée bien trop sûre d'elle, sur la piste des rebelles. Une caserne isolée à l'embouchure du fleuve La Plata ferait l'affaire. Ce devait être leur première victoire.

Ils se mirent en position, observèrent les allées et venues des soldats, lorsqu'un événement inattendu se produisit. Un des contremaîtres dont ils avaient juré la mort se présenta sur le chemin à dos de mulet, traînant un jeune noir de quatorze ans chargé comme une bourrique. L'occasion de faire d'une pierre deux coups et aussi celle d'une leçon de ruse donnée par Fidel Castro où l'on voit sous le chef de meute un renard se profiler. Ils arrêtaient le bonhomme.

— Halte ! Garde rurale.

— *Mosquito* ! répondit l'homme du tac au tac, mot de passe dénonçant sa complicité avec les militaires.

Il était visiblement ivre et empestait le rhum.

— Je suis un colonel de l'armée, lui dit Fidel. Je mène une enquête pour savoir pourquoi ces sacrés rebelles n'ont pas encore été liquidés. Bon Dieu ! Cette armée n'est bonne à rien. Moi, je cours les bois et les montagnes pour les retrouver, et ces damnés soldats passent leur temps à roupiller dans leur caserne. Regardez-moi ! Regardez ma tenue. Même pas le temps de me changer, même pas le temps de me raser. Bande de fainéants, et des incompetents en plus.

— Vrai, mon colonel. Ils passent leur temps à bouffer et à se biturer.

— Si ce n'était que moi, je les passerais bien au fil de l'épée, ces moins-que-rien, en même temps que ces satanés rebelles. Dites-moi, mon brave, y a-t-il dans les parages des gens quand même dignes de confiance ?

— Oh ! oui, bien sûr, mon colonel.

— Pouvez-vous nous dire leurs noms ? (Fidel nota les noms de ces gens dont il fallait se méfier.) Et y en a-t-il dont il faut se méfier ? (Il les nota parmi ceux auxquels on pouvait faire confiance.)

— Et vous ? Vous faites quelque chose contre cette chienlit ?

— Je vous garantis, mon colonel, que ces péquenots qui prennent le parti des rebelles, je leur fais flanquer une bonne correction. Les soldats ne sont pas assez durs avec eux.

— Et ce Fidel Castro ? Si vous le rencontriez, que feriez-vous ?

— Ça, je vous l'assure, je lui couperais les *cojones*. Tenez, regardez

ces bottes. Elles appartiennent à un de ces *hijos de putas* que nous avons liquidés.

Les bottes étaient les mêmes en effet, de fabrication mexicaine, que celles qui appartenaient aux membres de la guérilla. Par ces mots, Chico Osorio venait de signer son arrêt de mort. Mais pas tout de suite. Il allait encore servir.

— Dites-moi, mon brave, lui demanda encore Fidel dont le sourire suave masquait la rage, pouvez-vous nous guider vers la caserne pour faire une inspection surprise ?

— Eh ! Avec joie ! Leur tête quand ils vont vous voir débarquer !

— D'accord ! Alors, pour vous mettre hors de cause, il faut que vous soyez mon prisonnier. Je dois vous faire ligoter. C'est le règlement.

— Ah ! ça, le règlement, mon colonel, il faut le suivre, d'accord mon colonel, hé ! hé [11](#) !

Et sans le savoir, Osorio, en les guidant, leur donna des informations précieuses sur la disposition des bâtiments, leur usage, le nombre de gardes sur chaque poste et les failles de leur défense.

Avant de lancer l'attaque, ils laissèrent Osorio sous la garde de deux des leurs avec ordre de le tuer dès que la fusillade aurait commencé.

Ordre exécuté, mais au milieu d'une belle pagaille : encore peu aguerris et avec un matériel parfois défectueux, ils commencèrent par rater leurs cibles. Les grenades lancées par Che Guevara et son compagnon Luis Crespo n'exploquèrent pas. Les bâtons de dynamite de Fidel non plus. Ils devaient brûler des maisons. Camilo s'élança héroïquement à découvert. Raté. Le Che s'élança à son tour. Une bâtisse prit feu. Mais ce n'était qu'un entrepôt de noix de coco. Par chance les flammes paniquèrent les soldats qui finirent par fuir sous les balles des rebelles qui commençaient enfin à faire mouche.

Attaque peu glorieuse dans le détail, attaque de pieds nickelés assez rocambolesque, mais victoire tout de même en grande partie due au laisser-aller d'une armée adverse mal entraînée et peu motivée.

Ce fut la première leçon de cette guérilla : peu d'hommes déterminés peuvent venir à bout d'une armée mal préparée. La deuxième est d'ordre tactique : si on manque d'armes, c'est chez l'ennemi qu'il faut les prendre. Ce qui fut fait, avec une bonne récolte de fusils de qualité et de munitions. La troisième : dans la victoire, montrer à l'ennemi et à la population qu'on a une dimension morale supérieure à l'armée. Fidel ordonna en ce sens qu'on laisse partir les soldats prisonniers en leur

donnant des médicaments pour se soigner. La quatrième fut ce qui allait suivre très vite : la publicité dans les médias de ce fait d'armes fit exister cette guérilla de manière conséquente dans les esprits. Un essai que Fidel projetait de transformer en invitant le journaliste.

Mais tout juste après cette peu glorieuse victoire, une autre leur regonfla le moral : celle du combat d'Arroyo del Infierno (le Ruisseau de l'Enfer). Ils en tirèrent deux autres enseignements fondamentaux. Sachant qu'après l'attaque de la caserne l'armée se lancerait à leur poursuite, Fidel emmena ses troupes sur une colline en aplomb de cette rivière pour préparer une embuscade. Un coup de feu les avertit que les troupes ennemies approchaient. Il s'agissait d'attaquer leur avant-garde. Cette fois-ci, leurs tirs furent d'une grande précision, tuant cinq soldats dans cette escarmouche d'une fulgurante rapidité. Ramasser les armes, les balles et les provisions, et fuir immédiatement à toutes jambes. Voyant son avant-garde décimée, l'armée de Batista battit en retraite. Nos guérilleros apprirent plus tard que cette colonne était dirigée par un lieutenant de sinistre réputation : Ángel Sánchez Mosquera. Le coup de feu qui les avait avertis de la présence de l'armée était de son fait : il avait tiré sur un « pigeon haïtien » selon les termes du Che, scandalisé, un jeune Haïtien qui refusait de donner la position des rebelles.

Les deux enseignements tirés de ce combat : « mordre et fuir », et « sans avant-garde, impossible pour une armée de bouger », intégreront ceux que Che Guevara notera dans *La guerre de guérilla*.

La révolution en cinémascope

L'euphorie de ces deux victoires fut cependant vite refroidie par un vent de défaitisme qui commençait à courir dans leurs rangs. Un certain Morán, un Espagnol, Galicien comme le père de Fidel, insinuait qu'une victoire finale serait impossible contre l'armée de Batista. Le Che, alarmé, en informa Fidel. Mais Morán l'avait devancé en expliquant que c'était un test pour sonder le niveau moral des troupes. Fidel, sortant de ses gonds et taçant le coupable pour cette mauvaise idée, réunit immédiatement les guérilleros et, de la manière la plus ferme, énonça les trois délits qui seraient désormais passibles de la peine de mort : l'insubordination, la désertion et le défaitisme.

On comprendra plus tard que Morán était en fait animé par des intentions bien plus délétères, à l'exemple de leur guide Eutimio Guerra.

Celui-ci semblait au départ très fiable et très combatif. Mais après avoir été fait prisonnier et curieusement relâché à l'insu de la troupe, son comportement était devenu de plus en plus suspect. Il était libre de ses mouvements sans soulever le moindre soupçon, jusqu'à ce que ses allées et venues coïncident avec des attaques ennemies de plus en plus précises. Comment l'armée connaissait-elle leurs positions ? On comprit assez tard qu'Eutimio les en informait. Le surprenant dans une maison où il n'était pas censé être, on s'aperçut qu'il mentait sur ses déplacements.

On trouva plus tard dans ses affaires des sauf-conduits de l'armée qui signèrent sa condamnation à mort. L'armée lui avait mis ce marché en main : sa vie ou celle de Fidel Castro, avec de plus une belle somme d'argent et un grade dans l'armée. Il dormait à côté de Castro, mais n'eut pas le courage de le tuer. Il se rattrapait en donnant des informations susceptibles d'aider l'armée à neutraliser les rebelles.

Sa mise à mort n'était plus qu'une question de temps. Pour l'heure, ne se doutant de rien, il vaquait à ses occupations de traître quelque part dans la Sierra ou ailleurs. Morán, disant partir à sa recherche, avait curieusement disparu. On le considéra lui aussi comme suspect et

comme déserteur. Il fut surpris dans la forêt, et prétexta qu'il s'était perdu. Il en fut quitte pour cette fois-ci. On avait d'autres chats à fouetter, car une délégation de la coordination urbaine du Mouvement du 26-Juillet et de son jeune leader, Frank País, allait arriver de façon imminente, suivie par le journaliste du *New York Times*, Herbert L. Matthews, « l'homme qui inventa Fidel Castro » selon le titre du livre d'Anthony DePalma. Il y a quelque chose de vrai dans ce titre même s'il est quelque peu outrancier.

Ce furent des moments d'exception. La rencontre avec Frank País impressionna durablement Che Guevara qui le voyait pour la première fois.

Frank País faisait partie des hommes qui s'imposent dès la première rencontre... il avait des yeux d'une extraordinaire profondeur... on lisait tout de suite dans son regard que cet homme était possédé par une cause, qu'il avait foi en elle. Il émanait de lui une force incontestable, c'était un homme au-dessus des autres... Par son seul exemple, sans mot dire, il nous donna une leçon d'ordre et de discipline, nettoyant nos fusils encrassés, comptant les balles et les rangeant pour qu'elles ne se perdent pas. Depuis ce jour, je me suis fait la promesse de veiller davantage sur mon arme (et je l'ai remplie, bien que je ne puisse affirmer être un modèle de méticulosité) ¹.

À cette rencontre entre le leader historique du M-26 et celui de la coordination à laquelle assistaient également Celia Sánchez et Vilma Espín (la future femme de Raúl Castro), Fidel lança ce mot d'ordre qui aura des conséquences dans l'histoire de cette révolution : « Tout pour la montagne ! » Il signifiait par là, opposant la Sierra Maestra où il combattait à la plaine et les villes où le M-26 poursuivait son travail souterrain, que le centre névralgique était la guérilla et que tous les efforts du M-26 devaient se concentrer sur l'aide aux rebelles de la montagne, avant-garde de la révolution.

Cela étant dit, ils préparèrent la mise en scène qui devait accueillir et bluffer le journaliste du *New York Times* qui arriva le lendemain, 17 février. Moment crucial pour l'avenir de cette révolution.

À ce moment précis, « l'armée révolutionnaire réunifiée », comme la nomme le Che avec humour, ne comptait que dix-huit combattants.

Il fallait faire nombre, faire croire qu'ils avaient divers bataillons disséminés dans la montagne, avoir l'air en bonne santé, bien nourris et en activité permanente. Une mise en scène qui prévoyait plusieurs personnages joués par le même acteur, changeant de vêtement, se

cachant sous un chapeau, et passant très vite devant le journaliste estomaqué. Des estafettes arrivant de loin en courant, essoufflés, apportaient des messages de victoire et repartaient immédiatement avec un mot de félicitations aux supposés vainqueurs des batailles. Che Guevara n'apparaissait pas. Sa réputation de communiste n'étant pas bonne pour un journal yankee. On avait mis les petits plats dans les grands et Matthews était étonné de voir une nourriture si abondante et délicate. L'interview fut publiée le 24 février 1957, sur trois colonnes à la une avec photo de Fidel Castro, arme à la main (datée et signée par lui, attestant qu'il était bien vivant), et cinq colonnes en page 34. Son titre : LE REBELLE CUBAIN RENCONTRÉ DANS LA CLANDESTINITÉ. Son sous-titre : *Castro est encore en vie et se bat toujours dans les montagnes*. Un article qui fit du bruit autant aux États-Unis qu'à Cuba. Objectifs atteints : alerter le monde entier en affirmant la réalité de ce combat que la censure de Batista cherchait à occulter, rallier une part de la population états-unienne à leur cause et rassurer l'oncle Sam en affirmant qu'ils n'étaient pas antiaméricains même s'ils étaient anti-impérialistes, impressionner l'armée de Batista tout en donnant confiance aux militants de la plaine et créer de l'émulation, réaffirmer de façon incontestable sa position de leader du M-26, enfin faire passer un bon nombre de messages, notamment en expliquant la cause de cette rébellion.

À cet article succédèrent deux autres. Son impact énorme s'inscrivait dans un contexte historique où l'image romantique du rebelle battait son plein. Le film culte de Nicholas Ray *La fureur de vivre*, sorti deux ans plus tôt, marquait encore les esprits. Son titre original : *A Rebel Without A Cause* (Un rebelle sans cause). Matthews, lui, avait trouvé un jeune rebelle défendant une cause. Extraits :

Fidel Castro, le leader rebelle de la jeunesse cubaine, est vivant et se bat rudement et avec succès dans la rude et quasi impénétrable montagne de la Sierra Maestra... C'est la première information prouvant de manière incontestable que Fidel Castro est encore vivant et toujours à Cuba. Cet article, entre autres choses, brise la censure imposée par le gouvernement cubain. La Havane ne sait pas et ne peut pas savoir que des milliers de femmes et d'hommes sont d'esprit et de cœur avec Fidel Castro et la cause qu'il défend... Son programme est vague et basé sur des généralités, mais il propose un *new deal* à Cuba, radical, démocratique et donc anti-communiste [2...](#)

Anticommuniste, pas vraiment. Plutôt non communiste. Et il est un

fait que Fidel Castro était entouré d'un grand nombre de partisans foncièrement anticommunistes, comme le nota Che Guevara à l'occasion de la rencontre, la veille de l'interview, avec les leaders de la plaine : « En prêtant l'oreille dans certains conciliabules, j'ai compris l'évidente filiation anticommuniste de la majorité d'entre eux ³. »

Non communiste, Fidel ? Pourquoi pas ? Peut-être pas vraiment, peut-être pas encore. Il fallait le croire puisque le Che comme lui-même l'affirmaient haut et fort. Cependant, comment interpréter la pensée politique de quelqu'un qui, en prison en 1953, écrivait ceci : « J'étudie à fond *Le Capital* de Karl Marx (cinq énormes volumes d'économie, de la plus grande rigueur scientifique dans le mode de recherche autant que d'exposition) ⁴ » ?

Certes, beaucoup d'hommes de droite et des penseurs libéraux, comme ce grand pourfendeur du marxisme que fut Raymond Aron, ont « étudié à fond » *Le Capital*, ce qui ne fait pas d'eux des communistes. Mais plus loin, il ajoute :

Les Misérables de Victor Hugo m'ont enthousiasmé plus que je ne saurais le dire mais plus le temps passe et moins je supporte son romantisme excessif, son style ampoulé, son érudition exagérée et souvent ennuyeuse. Sur le même sujet (Napoléon III), Karl Marx a écrit un texte fantastique intitulé *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. La comparaison de ces deux œuvres met en évidence l'énorme fossé qui sépare une conception scientifique et réaliste de l'histoire d'une interprétation purement romantique. Là où Hugo n'aperçoit qu'un aventurier favorisé par la chance, Marx voit le résultat inévitable des contradictions sociales et des conflits d'intérêts de l'époque ⁵.

Non communiste, soit. Mais pour le moins marxiste. De toute façon, cela aurait été, dans le cas contraire, donner à l'oncle Sam des bâtons pour se faire battre en étalant son communisme, ou même le laisser supposer, au *front page* du plus grand journal américain. Alors pourrait-il dire comme Descartes *larvatus prodeo* (« je m'avance masqué ») ? Possible, très possible.

Une fois la révolution installée de façon durable, il pourra toujours affirmer : « j'ai toujours été marxiste », avec la même véhémence avec laquelle il avait répondu quelques années plus tôt au journaliste du *Chicago Tribune* Jules Dubois : « Je n'ai jamais été et ne suis pas communiste. Si je l'étais, je serais suffisamment courageux pour le proclamer... La seule personne qui ait intérêt à accuser notre Mouvement d'être communiste est le dictateur Batista ⁶. »

Mais cet homme est d'abord un tacticien qui pratique la *realpolitik*. Il veut la liberté de son peuple, par tous les moyens, et une société plus juste, c'est sûr, quels qu'en soient les chemins. Il n'est pas certain qu'il ait encore, compte tenu de l'incertitude de la position américaine, opté définitivement pour les moyens. En cela, il ne ment pas à ce moment précis en se disant non communiste. L'article du *New York Times* continue ainsi :

Pour me permettre de pénétrer la Sierra Maestra et rencontrer Fidel Castro, des douzaines d'hommes et de femmes à La Havane et dans la province de l'*Oriente* ont couru des risques terribles. Ils doivent bien sûr être protégés avec le plus grand soin dans ces articles, car ils peuvent être assassinés après avoir été torturés comme il se pratique habituellement s'ils sont découverts. Nous ne donnerons donc aucun nom.

En l'état des choses, Batista ne peut pas espérer supprimer la révolte castriste. Son seul espoir est qu'une colonne de l'armée atteigne le jeune leader des rebelles et son staff et les neutralise.

Fidel Castro est le fils d'un Espagnol galicien comme le général Franco. Son père était un ouvrier de United Fruit. Une forte constitution, une grande capacité de travail et une fine intelligence lui permirent de s'émanciper et de devenir un riche planteur de canne. Quand il est mort l'an dernier, tous ses enfants ont hérité d'une importante fortune... Le capitaine de ses troupes est un homme noir barbu et moustachu, très souriant, avec un goût certain pour la publicité. Il voulait que son nom soit mentionné – Juan Almeida « un des quatre-vingt-deux ».

Il s'agit évidemment des quatre-vingt-deux guérilleros qui avaient embarqué sur le *Granma*. Juan Almeida Bosque en faisait partie. Fidel l'avait nommé capitaine de ses troupes avant qu'il ne devienne plus tard un commandant de la révolution, un fondateur du comité central du Parti, puis vice-président du Conseil d'État. Il fut longtemps considéré comme le troisième homme de l'État cubain. Outre le fait d'être un militaire renommé, il se fit également connaître comme poète et musicien. Almeida amena Matthews auprès de Fidel qui s'était, en vertu de l'esbroufe mise en scène, « mis à l'écart de ses nombreuses troupes » pour répondre tranquillement à l'interview. Le journaliste fut impressionné par Castro, bien qu'assez lucide sur le personnage :

Castro parle l'anglais, mais il préféra parler en espagnol, langue dans laquelle il s'exprime avec une extraordinaire éloquence. C'est plus un penseur politique qu'un esprit militaire. Il a une forte conception de la liberté, de la démocratie, de la justice sociale, affirme le besoin de restaurer la Constitution et de faire des élections. Il a également des idées fortes et arrêtées sur l'économie, mais un économiste les trouverait légères... « Par-dessus tout, dit-il, nous nous battons pour un Cuba

démocratique et la fin de la dictature. Mais nous ne sommes pas antimilitaristes. Nous n'avons pas de haine contre les militaires car nous savons que beaucoup d'entre eux sont bons, notamment chez les officiers... Et je vous demande pourquoi un soldat de Batista mourrait pour une solde de 72 dollars par mois alors que lorsque nous serons au pouvoir il en touchera 100 7. »

Il est certain qu'en lisant une telle interview, un soldat cubain a toutes les chances d'être déstabilisé et de se poser des questions. Castro use de sa parole et des médias comme arme de guerre. Cet article a porté ses fruits jusqu'au sein de l'armée où maints déserteurs rallièrent la guérilla, faisant grossir considérablement les dix-huit vrais membres de « l'armée révolutionnaire réunifiée ».

Évidemment, Batista démentit formellement l'existence de cette guérilla et la présence de Fidel Castro dans la Sierra Maestra, et cela, même jusqu'au 1^{er} avril 1957 alors qu'il venait d'échapper, le 13 mars, à une tentative d'assassinat menée par des étudiants et des militants de la plaine. Mensonge d'autant plus grossier que, dans le même temps, le colonel Pedro Barrera, chef des opérations de l'armée dans la Sierra Maestra, était, à la demande de l'ambassade américaine, parti rechercher trois jeunes Américains qui s'étaient, suite à cet article, échappés de la base de l'US Navy de Guantánamo où travaillaient leurs parents. Ils s'étaient enrôlés dans la guérilla. C'est aussi grâce à cet article que trois hommes, Gil, Sotolongo et Raúl Díaz, ayant fait partie de l'odyssée du *Granma*, mais dispersés lors de la première attaque et s'étant cachés à Manzanillo, ont pu rejoindre les rebelles et grossir leurs rangs. Et pourtant une radio cubaine continuait à affirmer que Fidel Castro n'était rien d'autre qu'« un nouveau Spiderman et que la Sierra Maestra était vide ».

Cette journée avec Herbert Matthews avait donc bien été un moment clef de la révolution, d'une grande intensité jusqu'au bout de la nuit, car à peine le journaliste du *New York Times* avait-il tourné le dos qu'il fallait s'occuper du déserteur et du traître.

Cette même nuit, ils mirent la main sur Eutimio qui rôdait dans les parages.

Nouvelle scène de théâtre, mais tragique cette fois-ci.

Se voyant démasqué, il se mit à genoux implorant qu'on l'abatte sur-le-champ. Moment dramatique que Che Guevara rapporte avec un certain talent :

Fidel a essayé de l'embobiner, lui faisant croire qu'on l'épargnerait. Mais Eutimio, qui se souvenait de la scène avec Chico Osario, ne s'est pas laissé abuser. Alors Fidel lui a annoncé qu'il serait exécuté. En cet instant, il me parut soudain plus vieux ; des cheveux gris recouvraient ses tempes, chose que je n'avais pas remarquée auparavant. C'était un moment de tension inouï... Sa condamnation, qu'Eutimio écouta en silence, fut longue et pathétique. On lui demanda s'il avait un dernier souhait ; il répondit que oui : il voulait que la révolution, ou plutôt nous, les combattants de la révolution, prenions soin de ses enfants... À ce moment-là, une violente tempête se leva, obscurcissant le ciel : des trombes d'eau se déversèrent, des éclairs déchirèrent l'atmosphère, et le grondement du tonnerre retentit. Ce fut sous un éclair de foudre et le coup de tonnerre qui lui fit écho que s'acheva la vie d'Eutimio Guerra, sans que les camarades présents entendent la détonation qui lui fut fatale ⁸.

Et dans son journal, le Che ajoute : « Nous avons mal dormi, trempés, et moi j'ai eu un peu d'asthme. »

Grand sens de l'ellipse, littéraire et cinématographique. Plan-séquence finissant par un *cut* provoqué par l'éclair et le tonnerre. Puis autre plan, ailleurs, plus tard. On ne voit pas la mort du traître, on ne voit pas la main qui l'abat, ni à plus forte raison son nom comme couvert par le bruit du tonnerre. Dans ses écrits, même les plus intimes, Che Guevara a l'art du silence qui fait entendre. Savoir lire entre ses lignes. Certains prétendent que c'est sa propre main qui a abattu le traître. D'où la crise d'asthme qui le dénonce. Rien n'est moins sûr. Le saura-t-on jamais ?

Le lendemain, au moment de quitter les lieux, autre détonation. C'est Morán que l'on retrouve par terre, la jambe transpercée par une balle, celle de son pistolet. À l'en croire, le coup serait parti accidentellement alors qu'il tentait d'arrêter un suspect. Fidel et Raúl l'accusèrent de s'être tiré la balle lui-même. Le Che eut un doute. Aucune preuve, d'autant qu'un témoin confirmait sa version. On fut obligé de le laisser sur place et de l'envoyer par les soins de Celia Sánchez dans une clinique du Mouvement à Manzanillo. La suite a confirmé que Fidel et Raúl avaient sans doute raison. Morán sera condamné plus tard pour trahison par une troupe révolutionnaire à Guantánamo.

Le 17 mars, sont arrivés une trentaine de renforts envoyés par Frank País avec l'aide logistique d'un instituteur, Huber Matos, qui leur a fourni des camions de l'entreprise familiale. Mais effrayé, selon le Che, de la tournure qu'ont prise les événements, il s'envole pour le Costa Rica où il demande l'asile politique. Le commentaire du Che est assez peu amène sur ce personnage qu'il n'apprécie guère. Et il aura plus tard bien

plus d'une raison de le haïr. Huber Matos reviendra cependant du Costa Rica en 1958, héros de la révolution, en rapportant cinq tonnes d'armes qui constitueront une aide décisive au M-26.

Pour l'heure, il faut former ces trente bleus. Ce n'est pas une mince affaire, sans compter qu'ils manquent d'armes et de munitions. Rien de plus agaçant pour le Che que cette bleusaille indisciplinée, vite fatiguée, incapable de rester un jour sans manger. Et quand la nourriture n'est pas à leur goût, ils ne la mangent pas, ce qui le met hors de lui. À cela s'ajoute, « crime de lèse-guérilla » comme il dit, le fait que peinant sous leurs sacs à dos bourrés d'objets inutiles, ces novices, plutôt que de jeter une serviette de toilette, préfèrent se débarrasser d'une boîte de lait concentré, conserve précieuse sur laquelle se précipitent les « vieux ». À ce stade de la lutte, et avec ces « touristes »-là, ce n'était vraiment pas gagné.

La publicité du *New York Times* leur a ramené quelques rêveurs citadins avides d'aventures à peu de frais, comme ces trois jeunes Américains qui venaient pleurer sur ses épaules chaque fois qu'ils avaient un bobo. Diagnostic du Che : « Ces bobos sont plus des manifestations de la trouille et du *homesick* qu'autre chose ». »

Mais c'est la guérilla qui fait le guérillero. L'écrémage doit s'effectuer par l'âpreté du chemin. Pour lui rendre la chose plus difficile encore, il y a un certain Jorge Sotus, esprit autoritaire et asocial à qui il a laissé prendre la direction des opérations que Fidel lui avait confiée en son absence. Sans doute du fait de son fameux « complexe d'étranger », il a laissé s'imposer ce personnage qui rudoie ses camarades et crée une ambiance délétère dans la troupe. À son retour, Fidel, constatant cet état de fait, passe au Che un sacré savon, lui reprochant d'avoir manqué d'autorité et, lui assignant le simple poste de médecin « qu'il aurait dû garder », donne à Camilo Cienfuegos la direction de l'avant-garde. Cuisante leçon dont le Che se souviendra. Temps difficiles. Il a le moral en berne après s'être perdu dans la Sierra et y avoir erré seul pendant deux jours. Si ces marches incessantes, dangereuses et difficiles dans l'âpre Maestra, les trahisons à répétition les obligeant à exécuter deux nouveaux traîtres, les jours vides, les ventres vides, les rendez-vous manqués, les tourner en rond sont le triste lot des combattants, dehors, cependant, leur image prend des couleurs, notamment celles du mystère et du désir.

Harponnés par l'article du *New York Times* autant que par la

disparition des trois garçons de la base de Guantánamo et les dénégations de Batista, d'autres médias comme *CBS* et *Life*, caméra au poing, montent à l'assaut de la Sierra Maestra à la recherche de ces icônes romantiques qui faisaient déjà rêver la jeunesse. À ce propos, Jules Dubois, le journaliste du *Chicago Tribune*, écrit ceci :

La nouvelle que trois jeunes de Guantánamo ont rejoint Castro a éveillé l'imagination et le désir d'aventures de beaucoup d'autres jeunes Américains à travers les États-Unis. Volontaires après volontaires ont tenté d'établir des contacts avec les rebelles. Beaucoup m'ont écrit ¹⁰.

Les journalistes cherchent Fidel Castro à Cuba comme leur « ancêtre » Henry Morton Stanley avait cherché au XIX^e siècle le docteur Livingstone dans la jungle africaine.

Le 23 avril 1957 débarque Bob Taber, journaliste pour *CBS* qui en devançait un autre, un free-lance, Andrew Saint George. Le premier, demandant l'exclusivité, obtient que le second soit retenu en bas de la Sierra le temps de son reportage, qui durera presque trois semaines. Une certaine amitié est née entre Taber et Fidel qui lui dit : « La vérité sera toujours connue parce qu'il y a toujours de braves reporters comme vous et Herbert Matthews qui risqueront toujours leur vie pour la connaître ¹¹. »

Cette fois-ci, pour ce film qui s'intitulera *Rebelles dans la Sierra Maestra : l'histoire des combattants de la jungle cubaine*, c'est Fidel et sa troupe qui se prêtent à la mise en scène du journaliste, car il s'agit bien de cinéma, un film dont ils sont les héros.

S'il en accepte la nécessité politique, le Che, qui reste hors champ, regarde les scènes avec un certain dédain là où Fidel, comme un poisson dans l'eau, s'amuse vraiment. Un journaliste, Dan Rather, n'écrira-t-il pas plus tard : « Castro aurait pu aisément être l'Elvis de Cuba » ? Au contraire, le Che enverra paître un journaliste en disant : « Je ne suis pas un acteur de cinéma. » Il déteste ce jeu des apparences, cette superficialité de média. Sa courte expérience de cinéaste lui a montré à quel point on peut faire dire n'importe quoi à des images. Il y a sans doute de quoi sourire quand on voit la façon dont la caméra s'avance vers les trois jeunes Américains qui font mine de nettoyer leurs armes et qui, comme dérangés dans leur travail, répondent au journaliste :

Bien, nous sommes venus apporter notre contribution à la liberté du monde entier.

Nous avons tellement entendu à propos de, euh, à propos de la cruauté de Batista et qu'il était dictature [*sic*] et comment avec la guerre en Hongrie et le peuple se battant là-bas pour la liberté, nous avons senti le besoin de venir ici, alors nous avons pris contact avec des amis cubains et leur avons demandé s'il y a quelque chose que nous pouvons faire pour aider la révolution, pour les aider à retrouver leur liberté, alors nous sommes ici... C'est une vie dure mais nous sommes ici pour une bonne cause... Nos parents peuvent être fiers de nous. J'espère seulement qu'ils peuvent essayer de réaliser ce que leurs enfants sont en train de faire. Leurs enfants se battent pour un idéal, pour leur pays et pour le monde. C'est pour la paix du monde [12](#).

Fidel Castro entre alors un peu maladroitement dans le champ et s'assied près des trois recrues. Dans son anglais approximatif, il dit au journaliste ce qu'il en pense, avec cette « voix d'enfant mal mûrie, mais douce, puissante et sûre d'elle », comme la qualifia un jour le Che : « Je suis content d'eux et leur suis reconnaissant. Ils ont beaucoup appris ici. Ils sont braves et je suis certain qu'ils seront de bons soldats. » Puis, travelling sur la montagne. En tête d'une colonne, Fidel Castro monte vers le sommet du mont Turquino, point le plus haut de Cuba, culminant à 1 994 mètres, où, depuis la Sierra Maestra, s'ouvre une magnifique perspective qui embrasse l'ensemble de l'île. Le groupe prie devant une statue de José Martí et Fidel, au regard dominateur, tendu vers l'horizon et embrassant son île, s'assied au pied de la statue pour dire ceci :

Tout le peuple de la Sierra Maestra est avec nous. Des centaines d'hommes et de femmes observent jour et nuit les mouvements de l'armée. Nous souffrons avec joie le froid, la pluie et les difficultés de la vie en montagne, ce que les soldats de Batista ne peuvent pas quand ils montent ici [13](#).

C'est ce qu'on appelle un « énoncé performatif », car il n'est pas vrai qu'ils aient alors le soutien de l'ensemble du peuple de la Sierra. Justement, à ce moment précis, un paysan vient de les dénoncer à l'armée qui est en train de monter à l'assaut. Informés de cela, les rebelles envoient un groupe descendre préparer une embuscade. Che Guevara, à cet instant, pris d'une crise d'asthme, ne peut pas les accompagner. On lui emprunte sa mitraillette Thompson. « Ces trois jours furent les pires que j'ai passés dans la Sierra Maestra ; à tout instant les soldats de Batista pouvaient nous tomber dessus, et, moi, j'étais totalement désarmé [14](#). »

Certes, il est toujours à cheval entre son statut de médecin et celui de

combattant. Mais c'est en partie grâce à ce statut de médecin que l'énoncé performatif de Fidel Castro trouve sa réalisation. À chaque village qu'ils doivent traverser, il a pour mission de soigner la population. Il découvre l'état de délabrement sanitaire dans lequel elle se trouve. En même temps, les paysans perçoivent la dimension humaine de ces guérilleros qui contraste avec la rudesse, voire la cruauté des soldats de Batista. Rencontres qui provoquent non seulement une meilleure compréhension de part et d'autre, mais une véritable modification de points de vue, à commencer par celui du Che qui l'exprime ainsi :

C'est au contact de ces gens que nous avons commencé à prendre conscience de la nécessité d'un changement radical dans la vie du peuple. L'idée d'une réforme agraire prenait corps dans notre esprit, et la communion avec le peuple cessa d'être une théorie pour devenir partie intégrante de notre être. La guérilla et la paysannerie ne devenaient plus qu'un, sans que nul ne puisse dire exactement quand cette fusion s'était produite, ni à quel moment nous étions devenus intimement convaincus que nous faisions partie de la masse paysanne. Je sais seulement en ce qui me concerne que ces consultations dans la Sierra ont transformé ce désir spontané, quasiment lyrique, en une force d'une valeur définie et plus sereine. Jamais ce pauvre et loyal peuple de la Sierra Maestra n'a soupçonné qu'il avait participé à ce point à forger notre idéologie révolutionnaire... L'esprit nouveau se répandait dans la Maestra. Les paysans venaient à notre rencontre, et nous ne redoutions pas leur présence ¹⁵.

C'est sans doute à ce moment-là que le Che rencontre une part de son rêve plus ou moins conscient, celui qui s'exprimait dans ce désir encore flou de fusion entre un « je » et un « nous » qui le dépasse. Une connexion sensible, physique et intellectuelle comme un poème qui émane de la terre, une *poïesis*, une création reliée à l'acte de faire, de fabriquer. Le voyageur a trouvé enfin ce lien fusionnel à la terre par l'entremise de ceux qui la cultivent. C'est Cuba, mais qui se relie avec toutes les terres et tous les paysans du monde. Sa vision d'une révolution globale mue par l'acte d'une guérilla inscrite dans l'espace des campagnes commence à germer en son esprit.

Et c'est un paysan justement, un jeune garçon de vingt ans, de l'âge de ces deux Américains avec lesquels Bob Taber est en train de redescendre sur Santiago, pour les ramener à leurs parents (le troisième ayant décidé de rester), qui vient rejoindre la rébellion. Originaire de la région de Camagüey, il est arrivé pieds nus. Comme il est de très petite taille, Celia Sánchez lui a offert une de ses paires de bottes mexicaines et un sombrero, ce qui le fait ressembler à un cow-boy mexicain ou, mieux,

à Speedy Gonzales, petite souris mexicaine du célèbre dessin animé, dont il a la rapidité, la fougue et la vivacité en plus d'une élocution leste, d'un esprit rusé, et comme elle, il n'a pas froid aux yeux. Il devient la mascotte du groupe. On l'a surnommé El Vaquerito (petit garçon vacher). Il est à la paysannerie et à ces montagnes ce que sont les elfes à la forêt : une émanation vibronnante qui éveille chez le Che un amour quasi paternel.

Inculte et ignorant de la politique, comme l'est alors la majorité des paysans, il n'en possède pas moins une intelligence et des qualités humaines peu communes. Il vit dans un monde où l'imaginaire et le réel n'ont pas de frontières bien dessinées. Grand mystificateur, il raconte des histoires à dormir debout qui émerveillent la troupe tant il est convaincant puisqu'il finit par y croire lui-même. Le Che a calculé, après analyse de tous ces contes et hauts faits que ce garçon de vingt ans aurait vécus, qu'il lui aurait fallu avoir commencé ses aventures au moins cinq ans avant sa naissance. Mais rien finalement ne paraît impossible à cet être vivant dans un monde surréel. Il part au combat avec un grand sourire, sûr de son immunité, faisant preuve d'une audace saisissante qui donne chaque fois ses fruits, revenant en vainqueur. Il s'engage dans des commandos suicides et en rentre indemne. Jusqu'au jour où...

Le Che a trouvé son Puck d'une tragique nuit d'été. Personnage shakespearien ne pouvant naître que d'un monde baroque comme l'est Cuba si bien chanté par l'écrivain Alejo Carpentier.

Il ne se remettra jamais de sa disparition. Cet esprit de la forêt et de la paysannerie qui a donné son sang pour l'aider à éclore n'a pas vu la fleur de la victoire. Mais il restera dans l'esprit de Che Guevara comme une seconde conscience, un Jiminy Cricket veillant perpétuellement à ce qu'il ne mente pas à son engagement profond. Un modèle de conduite offert par ce tout petit homme, presque un nain, qui a su se donner à bien plus grand que lui. Un esprit de sacrifice qui restera chevillé au corps et à l'âme du Che. Il en parlera souvent avec les larmes aux yeux. El Vaquerito sera encore là, sur ses épaules, pendant son dernier voyage dans les forêts de Bolivie allant au bout de sa *poïesis* et de son chant inachevé.

Le taureau, le commandant et le petit chien

La toute fraîche célébrité de la guérilla n'envoie pas vers elle que des personnages aussi sympathiques qu'El Vaquerito. Elle attire également des gens comme le pigiste Andrew Saint George, furieux d'avoir été si longtemps retenu en bas de la Sierra pendant que CBS lui volait l'exclusivité. Le courant de sympathie n'est pas passé comme avec le précédent. Fidel s'est montré non seulement réticent à lui répondre, ajournant régulièrement ses demandes d'interview, mais il adoptait de plus des attitudes qui, aux yeux mêmes du Che, paraissaient outrecuidantes et blâmables :

Ce matin (13 mai 1957), le journaliste américain m'a demandé si oui ou non Fidel souhaitait réaliser l'interview. J'ai inventé n'importe quoi pour excuser Fidel mais il faut reconnaître que sa manière d'agir a été réellement choquante : au moment de se faire photographier, il n'a pas bougé du hamac et il a arboré un air de majesté offensée en lisant *Bohemia*, pour finalement virer tous les membres de l'état-major [1](#).

Fidel Castro est-il doué d'un sixième sens ? C'est à croire, cet Andrew Saint George était en fait un agent de la CIA sous couverture. Le premier de ceux qui, pendant toute cette guérilla puis celles que le Che mènera plus tard, tenteront de s'infiltrer.

Et puis, il y avait les opportunistes, comme la famille Babún qui voyait dans les rebelles un investissement rentable en cas de victoire. Nécessité sans cesse de trier le bon grain de l'ivraie, de savoir reconnaître les vrais amis, les vrais partisans, les vrais guerriers, les vrais fidèles. Toujours être aux aguets, tant avec les humains qu'avec la nature qui ne cesse de tendre ses pièges, d'égarer, de démanger, d'envoyer ses essaims de taons ou autres bestioles malfaisantes qui ouvrent des plaies purulentes, qui vous couchent dans le hamac des jours entiers, et puis l'asthme, toujours lui, opportuniste, vous sautant à la gorge à la première faiblesse, au premier excès de nourriture ou de boisson. Et le

manque de sommeil, et l'armée qui monte, qui cerne, toujours en embuscade, les fausses alertes et les rumeurs alarmantes, souvent démenties, qui courent la Sierra comme des feux de broussaille. Et puis l'attente, toujours l'attente, pesante, épuisante pour les nerfs, qui met le moral en berne. Des semaines qu'ils attendent cette livraison d'armes qui ne vient pas. Pas assez de moyens contre une attaque massive.

Enfin elles arrivent. Un jour de fête, ce 19 mai 1957. Ils ont englouti une vache pour l'occasion, ne laissant que les os, comme ils l'avaient fait quelques jours plus tôt avec le cheval de ce caporal de l'armée qu'ils avaient capturé. La veille de ce jour, Andrew est retourné à Santiago. Tant mieux. Et pour couronner ça, la radio se focalise sur l'événement : la diffusion américaine du film de Bob Taber bat des records d'audience. Jour de grâce pour tous, et surtout pour le Che, un jour à marquer d'une pierre blanche : Fidel lui remet une arme à longue portée. « Je devenais un combattant direct, bien qu'occasionnel, ma tâche permanente restant celle de médecin. Une nouvelle ère commençait pour moi dans la Sierra. Je me souviendrai toujours de l'instant où on me remit cette mitraillette ². »

Le 23 mai, ils sont cent vingt-sept guérilleros déterminés, après écrémage des neuf irrésolus ou morts de peur, qu'ils ont laissés rentrer chez eux, s'étant assurés qu'ils n'étaient pas des mouchards, et n'allaient pas vendre leur position à l'ennemi. Ils sont prêts à en découdre.

Le 25, ils apprennent à la radio que le débarquement du *Corinthia*, préparé par l'OA (Organisation Authentique), une des factions rivales et antibatistiennes dirigée par Carlos Prío Socarrás, l'ex-président cubain destitué par Batista, est un échec sanglant. Prío, voyant Fidel lui voler la vedette, a voulu tenter un coup d'État. Les membres expéditionnaires ont été assassinés, mais Prío est sain et sauf, car contrairement à Fidel Castro, il a laissé aller ses partisans à la boucherie en attendant confortablement dans son douillet appartement.

Pour Fidel, il est grand temps de passer à l'attaque, de cesser de courir monts et vallées comme des bêtes traquées et de frapper un grand coup. Longue et animée discussion entre le Che et Fidel. Le premier défendant l'idée qu'il faut capturer les cinquante à soixante militaires qui les pistent et sillonnent la vallée en camions, lesquels peuvent leur être utiles avec tout ce qu'ils contiennent d'armes et de provisions, tandis que le second soutient qu'il faut plutôt attaquer une caserne, ce qui aurait un impact moral et médiatique plus fort. Fidel tranche et décide l'attaque de

la caserne d'El Uvero. Le Che a admis plus tard que son impatience d'en découdre l'empêchait d'avoir une vision plus large, plus stratégique. Encore cette fameuse impatience.

Cette bataille sera décisive. Elle ouvrira une nouvelle ère : celle de la domination de la guérilla sur la Sierra Maestra telle que l'a anticipée Castro devant la caméra de Bob Taber. Après cela, toutes les casernes isolées seront perçues par l'état-major comme inappropriées pour une présence permanente de l'armée qui, après la prise d'autres casernes par les rebelles, s'est retirée purement et simplement de la Sierra Maestra devenue alors comme un État dans l'État attaqué parfois par la colonne de l'enragé Ángel Sánchez Mosquera, ce lieutenant qui, lancé à la poursuite des rebelles après l'attaque d'Arroyo del Infierno, avait tiré sur un « pigeon haïtien ».

Mais cette bataille d'El Uvero sera aussi déterminante pour l'avenir du Che qui eut la première véritable occasion de prouver ses qualités guerrières. Il nous fait entrer au cœur même de ce baptême du feu :

En arrivant près de la caserne, les groupes de combattants ont été formés et ont reçu les dernières instructions pour déclencher l'assaut à l'aube. Les ordres étaient de neutraliser les postes de garde et d'avancer sur la caserne pour la cribler de balles... Dès le premier coup de feu Fidel a déclenché l'attaque, les mitrailleuses se sont mises à crépiter. La caserne a répliqué avec assez d'efficacité. Les hommes d'Almeida avançaient à découvert, motivés par l'exemplaire leçon d'audace que leur chef leur donnait. Je voyais Camilo gagner du terrain, portant son béret et son brassard aux couleurs du Mouvement du 26-Juillet. Moi, j'avançais par la gauche avec à mes côtés deux assistants qui portaient les chargeurs ainsi que Beatón avec sa mitrailleuse portable... Nous avons encore rampé un moment et deux soldats ont évité le tir de ma Madsen en détalant. J'ai poursuivi l'affrontement mais le cercle se rétrécissait de plus en plus ³.

Ce combat, d'une grande intensité, dure plus de deux heures. Les actes de bravoure sont très remarquables. Immédiatement après la victoire, le soldat Guevara a repris sa tenue de docteur pour soigner les blessés des deux camps. Une femme, particulièrement courageuse, participait pour la première fois à une bataille : Celia Sánchez. Castro, admiratif de l'Argentin : « Che fut le soldat qui se distingue le plus, réalisant pour la première fois une de ces prouesses singulières qui devaient le caractériser ⁴. » Il l'élève alors au rang de capitaine. Mais c'est pour lui confier aussitôt la responsabilité, en tant que médecin, de garder et soigner les blessés au camp alors que lui-même s'en éloigne avec les

hommes valides, en prévision de représailles.

Pendant toute cette période, laissé seul avec les invalides, Che Guevara se transforme en chirurgien, psychologue, infirmier et arracheur de dents sans anesthésie. Il en profite pour développer sa connaissance des paysans vivant dans les parages, essayant, au milieu de discussions sur la propriété des terres, de leur apporter quelques lumières sur les questions politiques. C'est là qu'il comprend l'esprit « petit-bourgeois » du paysan, en même temps que le sens irréductible de son besoin de propriété de la terre auquel il faudra se soumettre si on veut espérer changer quelque chose de sa condition par une réforme agraire. C'est là également qu'il comprend son intelligence, différente de la sienne certes, mais l'âme du pays même.

Cette âme et son avenir sont, ce 12 juillet, entre les mains de Fidel et de deux autres personnages, douteux et ambitieux : Raúl Chibás et Felipe Pazos, deux représentants de l'oligarchie cubaine, leaders de deux autres factions de lutte contre Batista, mais ayant des vues beaucoup plus conservatrices. Le premier, surtout auréolé du prestige de son frère Eduardo (fondateur du Parti orthodoxe qui s'était suicidé en direct à la radio pour protester contre la tyrannie de Batista), avait repris la direction du Parti. Le second, grand économiste, a été directeur de la banque centrale et a pris ses distances avec le pouvoir après le coup d'État de Batista. Ils signent ce jour-là le Manifeste de la Sierra qui conclut à une alliance entre les différents partis pour un front de libération. En réalité, c'est pour Fidel Castro, habile politicien, l'occasion de faire d'une pierre deux coups. D'une part, s'assurant du soutien, même provisoire, de ces deux personnages pro-américains et d'une droite très libérale qui compte tirer ses marrons du feu, il veut rassurer l'ensemble de la bourgeoisie cubaine autant que le grand frère américain. D'autre part, depuis la Sierra Maestra, il veut souder la plaine à la montagne, coupant par là l'herbe sous le pied à Frank País qui, désireux d'ouvrir un nouveau front en ville, met en danger le leadership de Castro, lequel alors risque de perdre des moyens logistiques.

Castro, face à ces deux personnages, fait mine de ravalier une part de ses ambitions, feignant de raboter son projet politique basé notamment sur la réforme agraire. Réforme dont il n'a gardé dans ce pacte que la partie la moins subversive aux yeux des libéraux. Il leur laisse croire aussi à un gouvernement provisoire qui pourrait être dirigé par eux au lendemain de la victoire, ce qui ferait l'affaire de Prío Socarrás, l'ex-

président toujours en embuscade et en « réserve de la République », prêt à se représenter lors de futures élections libres. Il attend leur premier faux pas pour dénoncer publiquement ce pacte. Ce qui ne se fait pas attendre. En Floride, en novembre 1957, ces deux cosignataires libéraux proclament « le Pacte de Miami », document inspiré de celui de la Sierra Maestra, mais amputé des volontés les plus significatives de Fidel Castro.

Lorsque quatre mois plus tôt, le 17 juillet, Che Guevara avait rejoint Fidel sur le mont Turquino avec sa petite troupe enfin rétablie, il avait croisé ces deux personnages qu'il n'avait guère appréciés, et pris connaissance du pacte initial qu'il avait encore moins apprécié.

Voyant déjà une possible trahison de la révolution, étaient nés en lui un doute et un trouble. Mais Fidel ayant immédiatement dénoncé publiquement ce pacte de Miami qui trahissait ses propositions, le Che avouera plus tard avoir eu honte d'avoir mis en doute la conviction révolutionnaire du *líder*.

Contrariant les desseins ambitieux de l'ex-président Prío Socarrás, il annonça qu'en cas de victoire son soutien irait à la candidature de Manuel Urrutia, ce président intègre du tribunal de La Havane qui venait, contre l'avis de ses collègues procureurs, de défendre la cause des rebelles du *Granma* emprisonnés, affirmant que compte tenu de la situation anormale dans laquelle se trouvait le pays, les rebelles étaient dans leur droit de prendre les armes, que rien dans la Constitution ne les en empêchait, et ce d'autant que celle-ci n'était pas respectée par le pouvoir en place. Une telle posture qui suppose du courage avait soulevé l'admiration de Fidel qui en avait fait part par voie de presse. Mais Urrutia n'était pas un révolutionnaire, simplement un magistrat militant pour une « justice juste », et ayant des idées libérales.

Qu'à cela ne tienne, au contraire. Cela donne des gages à ceux qui craignent qu'il soit un *caudillo*. De toute façon, à la moindre incartade, il n'aurait aucun mal à le destituer, car le véritable pouvoir resterait entre ses mains.

Dès le retour du Che au mont Turquino, Fidel lui confia la direction d'une colonne chargée de traquer Sánchez Mosquera tandis qu'il élevait le capitaine Almeida au rang de commandant en second.

Le 21 juillet, le Che retrouve Fidel Castro en compagnie de Celia Sánchez, rédigeant une lettre de condoléances destinée à Frank País dont le frère vient d'être assassiné. Lui tendant le stylo, Castro lui glisse : « Signe là. Signe simplement “commandant”. » C'est ainsi que Che

Guevara accède au grade de commandant de la révolution.

La dose de vanité que chacun détient au fond de son être me fit, ce jour-là, me sentir le plus heureux des hommes. Une petite étoile, symbole de ma nomination, me fut remise par Celia, accompagnée de l'une des montres-bracelets achetées à Manzanillo ⁵.

La guérilla ayant atteint une taille critique, il devient urgent de mettre en œuvre, comme suivant une loi naturelle de scissiparité, la division du groupe en deux colonnes premières. Castro confie alors la deuxième à celui qu'il voit déjà comme son bras droit, plutôt qu'au commandant en second Almeida. Almeida, qui, malgré ses grandes qualités de combattant et de commandement, n'a pas pour lui l'étoffe intellectuelle d'un interlocuteur en stratégie militaire et politique, ni la dimension déjà charismatique auprès de ses troupes qu'a acquise le docteur Guevara. Loin d'être seulement honorifique, cet adoubement a une visée très pratique. Le Che, dans *La guerre de guérilla*, utilise l'image de la ruche « qui voit naître une nouvelle reine avant qu'elle s'envole, à un moment donné, vers une autre région avec une partie de l'essaim... la ruche-mère, accompagnée de son meilleur chef, restera dans la zone la moins dangereuse ».

Le temps est venu de se diviser pour élargir l'espace d'appropriation de la Sierra Maestra et repousser l'ennemi au-delà de ses contreforts. Ce qui est réalisé en un tournemain après quelques attaques victorieuses de casernes que les soldats n'ont pas encore évacuées.

Les deux colonnes se répartissent alors les territoires occupés. Fidel sur le flanc est et le Che sur le flanc ouest. Ce dernier a toute autonomie pour conduire ses opérations et installer un camp là où il lui semble bon. Le nettoyage de la zone se fait de manière foudroyante, commençant par l'attaque de la ville d'Estrada Palma conduite par Fidel, et la prise des petites casernes environnantes qui n'opposent aucune résistance. Puis Che Guevara attaque la caserne de Bueycito, pas si aisée, celle-ci. Il manque d'y perdre la vie, sa mitraillette s'enrayant subitement face à une sentinelle goguenarde qui le tire comme un lapin.

Je me souviens seulement, sous l'averse de balles tirées par le Garand du soldat, d'avoir pris mes jambes à mon cou à une vitesse que je n'ai jamais pu reproduire, moitié en volant, moitié en courant, pour tomber dans la rue et pouvoir décoincer ma mitraillette ⁶.

De retour au camp, une triste nouvelle l'attend : la mort de Frank País, assassiné dans les rues de Santiago de Cuba. Cet assassinat soulève une telle colère populaire que pendant tout ce mois d'août des grèves spontanées immobilisent Cuba. La rue, soudain, s'enflamme. Note de Guevara :

La mort de Frank País signifia la perte de l'un des plus grands révolutionnaires de son temps, mais la réaction provoquée par son assassinat prouva que des forces nouvelles rejoignaient notre lutte et que l'esprit de révolte était en marche ⁷.

Une ère nouvelle s'ouvre. La plaine en colère s'offre tout entière à la montagne fortifiée, d'où va jaillir la révolution, et son cours inonder tout Cuba. Mais avant cela, il faut consolider les liens, ouvrir des canaux d'irrigation, créer dans la plaine des forces alimentées par la source révolutionnaire de la Sierra Maestra. Un flot de nouveaux bleus afflue dans l'armée de Fidel. Il faut les former. Celia Sánchez est chargée d'une grande partie du travail de liaison qui incombait à Frank. Lettre de Fidel à Celia (Aly) en date du 14 août :

Aly,

J'insiste dans cette lettre comme j'insistais dans ma dernière lettre qui doit servir de directive au Mouvement en ce qui concerne la guerre : « Toutes les armes, toutes les balles, toutes les ressources sont pour la Sierra... »

Enfin, tu sais que maintenant que nous n'avons plus Frank, nous devons nous occuper plus directement des tâches qu'il remplissait si brillamment... C'est pourquoi je te répète que je suis prêt à te donner toutes les lettres, notes ou recommandations dont tu pourrais avoir besoin. Avant, je m'occupais plutôt des affaires de la Sierra, qui suffiraient à épuiser n'importe qui et sont de plus en plus lourdes ; je me rends compte maintenant que je dois vous aider dans la mesure où vous avez besoin de moi pour vous rendre le travail plus facile.

Alejandro.

P.-S. Prends bien garde à toi ! Je ne sais pourquoi, j'ai cependant l'impression que rien ne peut t'arriver, car nous avons fait une si grande perte en la personne de Frank que cela ne peut recommencer ⁸.

Mais Celia, tout à la fois femme à tout faire et souffre-douleur de Fidel, doit souvent supporter sa mauvaise humeur. À propos de ses dents, qui sont en mauvais état et le font souffrir, il lui écrit le 16 août :

Aly,

Quand va-t-on m'envoyer un dentiste ? Si je ne reçois d'armes ni de Santiago, ni de La Havane, ni de Miami, ni de Mexico, envoie-moi au moins un dentiste, car mes dents

ne me laissent pas réfléchir en paix. C'est un comble que je ne puisse rien avaler à l'instant précis où il va y avoir de quoi manger ! Ensuite, quand je n'aurai plus mal aux dents, il n'y aura plus rien à manger. Je ne dis pas que c'est ta faute, tu fais tout ce que tu peux, mais je me sens vraiment malheureux à l'idée que tant de personnes sont arrivées ici et qu'il n'y a pas un seul dentiste parmi elles.

Alejandro 9.

Le Che installe son camp à El Hombrito, lieu d'un dernier combat où, avec Castro venu à la rescousse, ils ont mis l'armée en déroute.

Ce camp devient très vite un vrai petit village avec son hôpital de campagne, son four à pain, tout le nécessaire de fabrication d'ustensiles en tout genre, à commencer par des chaussures, élément de base du guérillero, mais aussi une école. Il s'agit non seulement de soigner, de former à l'action militaire, mais également d'instruire. Le Che dispose pour ce faire d'une bibliothèque bien garnie.

Des cours d'alphabétisation sont dispensés à une majeure partie de ces paysans sinon analphabètes, du moins illettrés. Des cours de mathématiques aussi et de langues étrangères, notamment le français, cours qu'il avait déjà initiés pendant leurs longues marches à travers la Sierra Maestra avec le concours de Raúl Castro, et le soutien de manuels scolaires qu'ils avaient pu glaner. Ils se munissent d'une ronéo qui imprime la première feuille de chou de la révolution : *El Cubano libre*.

Au-dessus de leur camp flotte une immense bannière rouge et noir aux couleurs du M-26 sur laquelle le Che a fait inscrire comme un pied de nez à l'ennemi « Bonne année 1958 ».

Visible de loin, elle nargue et fait enrager l'ex-lieutenant Sánchez Mosquera, devenu capitaine (bientôt colonel dans une fulgurante ascension), véritable bulldog qui ne veut pas lâcher sa proie. Exactement le but recherché par le nouveau *comandante* Guevara qui a imaginé un piège en forme de nasse.

Le camp d'El Hombrito constitue l'appât, et le drapeau rouge et noir fait office de muleta, s'agitant sous les yeux du taureau enragé.

Derrière cette muleta, c'est Camilo Cienfuegos qui l'attend, tandis que le Che le prendra à revers à partir de la côte.

Un petit chien pour son malheur les suit sur le bord de mer pendant la tentative d'encerclement. C'est la mascotte du camp pour lequel il a de l'affection. Il éveille sans doute en lui le souvenir de Come-back laissé en Argentine. Hélas, ce chiot ne comprend pas qu'il faut se taire, que ses jappements peuvent alerter les lignes ennemies.

La mort dans l'âme, le Che s'adresse à un certain Félix : « Félix, je ne veux plus entendre ce chien. Étrangle-le. » Félix, à contrecœur, lui passe une corde au cou tandis qu'il vient vers lui, frétilant de la queue en l'espoir d'une caresse. Il n'oubliera jamais les yeux du chiot qu'il étrangle.

La nuit tombée, ils se réfugient dans une maison abandonnée, où ils trouvent une vieille guitare.

J'ignore si c'était à cause de l'air mélancolique que jouait la guitare, ou de la nuit, ou encore de la fatigue... Mais Félix, qui mangeait assis par terre, déposa un os à côté de lui. Un chien du coin vint tranquillement le ramasser. Félix lui passa une main affectueuse sur le crâne, et le chien le fixa d'un regard doux. Félix posa à son tour ses yeux sur lui ; et nos regards, que l'on sentait lourds de culpabilité, se croisèrent. Le silence se fit. Une émotion perceptible flottait dans l'air. Même s'il nous observait à travers les yeux d'un autre chien, nous couvant d'un regard tendre et espiègle, quoique embrumé d'un léger voile de reproche, au côté de chacun de nous se tenait le petit chiot assassiné [10](#).

Le Che n'était certainement pas rongé par cette mauvaise conscience lorsqu'il dévorait goulûment avec ses guérilleros affamés le cheval confisqué d'un paysan qui regardait avec horreur ces « cannibales » manger le « meilleur ami de l'homme ». Ni même lorsqu'ils avaient fait à son insu une grande soupe du cheval du caporal prisonnier qui avait promis de le rendre à l'ami qui le lui avait prêté. Mais il a un faible pour les chiens. À l'occasion d'un hommage posthume qu'il rendra à Lidia, une des combattantes qui servait d'agent de liaison entre la Sierra et le reste de Cuba, il ne manque pas de le rappeler :

Lidia savait à quel point j'aimais les petits chiens et elle me promettait toujours d'en rapporter un de La Havane... Quand j'arrivai sur les lieux, je trouvai une lettre où elle m'annonçait qu'elle avait trouvé un chiot à m'offrir et qu'elle me le rapporterait lors de son prochain voyage... Voyage qu'elle ne fit jamais [11](#).

L'histoire du petit chien assassiné au cœur du récit d'un combat dont l'extrême violence éclatera dès le lendemain, même si elle est véridique et sincère, n'est-elle pas aussi, au moment où il la raconte, une manière de rappeler son humanité à certains qui commencent à en douter ? Peut-être. Mais ne pas oublier qu'en lui deux hommes se cachent toujours sous l'armure du guerrier. Si Félix tue le chien même à contrecœur, c'est qu'il obéit aux ordres de son supérieur. Le Che, lui, n'obéit qu'à la

raison froide du combattant qui doit tout à la fois préserver ses hommes, sa propre vie, et la cause pour laquelle il se bat. Face à cela, le petit chien, pas plus que les traîtres et les déserteurs, ne fait le poids.

Nos guérilleros chassent les fantômes d'une nuit mélancolique et les renvoici, emplis de haine, menant leur traque aux contreforts de la Sierra. Mais des renforts inattendus de l'armée permettent à Mosquera de sortir de la nasse. Le Che et ses compagnons sont obligés de se replier sur la vallée d'El Hombrito, acculés cette fois-ci par le lieutenant montant sur eux. Ils battent en retraite sur le mont nommé les Altos de Conrado, du nom d'un paysan communiste membre du PSP (Parti socialiste populaire qui restait en ce jour encore à l'écart du mouvement révolutionnaire, mais plus pour très longtemps). Mal leur en a pris. Aidé par l'aviation, Sánchez Mosquera monte par une des voies les moins bien protégées, une faille dans le dispositif mis en place. Fidèle à sa réputation de cruauté, il avance en se protégeant d'un bouclier humain constitué d'une quarantaine de paysans. Sous la mitraille qui s'ensuit, le Che, mal protégé derrière un arbre, est blessé à la jambe.

Ils réussissent, non sans quelques pertes humaines, à se sortir de ce mauvais pas, se laissant glisser en contrebas vers un ruisseau et se positionnant pour faire barrage à l'armée.

Les minutes, les heures et la nuit passent, mais rien ne vient. Les soldats se sont tout simplement volatilisés. Le lendemain, remontant au camp, c'est la consternation : tout a brûlé. Le taureau, fonçant dans la muleta, l'a déchirée, et le torero se trouve nu. Pas pour longtemps, car leur petit centre industriel est de nouveau sur pied, plus loin, dans la région de La Mesa, et ils ont dû travailler ferme pour réparer politiquement et psychologiquement tout le dégât que cet Attila des tropiques a causé auprès des paysans en brûlant leurs maisons, leurs champs et leurs récoltes.

Phénix renaissant de ses cendres, ce nouveau camp est plus outillé. On y voit apparaître une forge, une fabrique de munitions, de bombes et de mines artisanales, et, clou de l'artillerie : cette arme étonnante et baroque née de l'imagination et de l'ingéniosité du Che et d'un de ses camarades, baptisée fièrement le M-26. Elle catapulte des charges explosives contenues dans des boîtes de lait concentré. D'une efficacité douteuse, elle fait plus de bruit que de mal, mais c'est suffisant pour effrayer l'ennemi.

Enfin, l'arme suprême : les médias. *El Cubano libre* prend un nouvel

essor sous la direction de l'écrivain et journaliste Carlos Franqui qui les a rejoints, et a aussi concouru à la naissance de *Radio Rebelde* (« Radio rebelle ») qui, dotée d'un émetteur puissant, pouvait arroser Cuba d'informations et de propagande révolutionnaire.

Pour se nourrir, ils s'associent aux paysans en achetant leurs produits à prix avantageux, ce qui en fait des partenaires intéressés, rassérénés et, peu à peu, complices et partisans. Fidel, prenant exemple sur le Che, fortifie lui aussi son camp, se faisant construire un véritable donjon inexpugnable donnant sur une falaise vertigineuse, poste de commandement doté d'un bureau et d'une chambre qu'il partage avec Celia, chargée du secrétariat et de sa communication. Il ouvre des tranchées tout autour du camp, bâtit des abris antiaériens, pose des mines télécommandées, de telle sorte qu'il peut déclarer : « Dans la Sierra, chaque entrée est comme le défilé des Thermopyles ¹². » C'est exact, et la paix règne enfin sur la Sierra, du moins sur une surface de soixante kilomètres de long sur quarante de large, où les armées de Batista ne s'aventurent plus. Comme si le tyran, ayant formé un « cordon sanitaire » autour de la Maestra, voulait contenir les rebelles dans leur réserve d'Indiens à l'extrémité orientale de l'île.

C'est sans compter sur les nouvelles capacités de communication de ces derniers, et sans comprendre que la graine fidéliste a déjà pris sur le sol cubain, que de La Havane à Santiago en passant par Camagüey la population se lève, notamment sous l'impulsion du M-26 de la plaine dirigé alors par Faustino Pérez, prenant la relève de Frank País. Elle se lève également sous la conduite d'autres factions antibatistiennes, et même d'une petite part de l'armée qui, dirigée en sous-main par la CIA, avait des intentions putschistes, vite écrasées cependant par Batista.

Une conjuration de mouvements parfois contraires se met en marche, et le M-26 trouve même auprès de grands bourgeois comme José Bosch, P-DG des rhums Bacardi, ou Julio Lobo dit « le roi du sucre », des soutiens financiers en grande partie intéressés comme l'ont fait les Babún. Certains petits patrons vont jusqu'à prélever des impôts révolutionnaires sur les salaires. Tout cela au milieu d'une véritable anarchie. Il faut y mettre de l'ordre et désigner un leader incontestable. Ce n'est pas une mince affaire.

Il faut élargir l'assise des troupes de la Sierra, desserrer le nœud qui les encercle et frapper un grand coup médiatique en profitant de la levée de la censure que le pouvoir, sous la pression politique, avait dû

accepter. Pour ce faire, Fidel nomme le 27 janvier 1958 son petit frère Raúl commandant d'une colonne de soixante hommes chargée de créer un second front au nord-est, dans la Sierra del Cristal, sur les hauteurs qui dominent Birán, là où se trouve sa ferme natale. Puis il prépare la deuxième attaque de Pino del Agua, cette scierie qui surplombe la Sierra Maestra, point stratégique que les soldats occupent de nouveau, ce qui limite les capacités de déplacement.

Le capitaine Cienfuegos et sa troupe se lancent à l'assaut, tuent des sentinelles, mais la contre-attaque est foudroyante. Blessé à la jambe, Cienfuegos se retire, perdant son arme et sa casquette. Revenant chercher sa mitrailleuse, il reçoit une balle dans le ventre qui, heureusement, le traverse sans toucher d'organes vitaux. Che Guevara trépigne. Il est resté à l'arrière, obéissant aux ordres de Fidel qui lui a écrit :

16 février 1958. Che : si tout dépend de cette attaque, sans l'appui de Camilo et Guillermo, il ne faut pas pour autant aller au suicide. On court le risque d'alourdir nos pertes et de ne pas atteindre l'objectif.

Je te conseille très sérieusement d'être prudent. Enfin, je t'interdis formellement de te lancer toi-même dans l'attaque. Charge-toi de bien diriger les hommes, c'est cela qui est indispensable en ce moment [13](#).

Il entend avec horreur les soldats qui crient, narguant son capitaine : « Eh ! Camilo ! Merci pour la mitrailleuse ! »

Les rebelles subissent de lourdes pertes. Des avions B-56 font leur apparition. Pris d'une folie guerrière, voyant ses troupes en difficulté, Fidel, contrairement aux ordres qu'il a donnés au Che, entre dans la bataille. Les soldats abandonnent enfin Pino del Agua. Une victoire à la Pyrrhus.

Ce 19 février, Fidel reçoit une lettre signée par le commandant Che Guevara, le commandant adjoint Almeida, Celia Sánchez, Raúl Castro et trente-six autres rebelles :

Monsieur le Commandant, Dr Fidel Castro, Camarade

Étant donné l'urgence de la situation, et pressés par les circonstances, les officiers, comme tout le personnel responsable qui milite à nos côtés, voudraient vous faire part de l'admiration de notre troupe en ce qui concerne votre comportement sur le champ de bataille.

Nous vous prions cependant de modérer la bravoure dont vous avez toujours fait preuve, qui met inconsciemment en danger le succès de notre armée, et de penser avant tout à mener la révolution à la victoire... Vous devez comprendre, sans égotisme

d'aucune sorte, les responsabilités qui reposent sur vos épaules, et les espoirs et illusions que vous incarnez pour les générations d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Conscient de tout cela, vous n'avez d'autre choix que d'exaucer notre requête, quelque peu surprenante et exigeante, sans doute. Mais nous vous demandons, pour Cuba, de faire un nouveau sacrifice.

Vos frères d'idées et de lutte 14.

L'espace maintenant dégagé, Raúl Castro et Juan Almeida partent le 1^{er} mars vers la Sierra del Cristal ouvrir un deuxième et troisième front. Entre-temps, Faustino Pérez et la section du M-26 de La Havane, galvanisés par cette nouvelle victoire et la perspective d'un élargissement du front, montent un coup médiatique : le 23 février, ils enlèvent l'Argentin Manuel Fangio, le célèbre pilote automobile venu participer au Grand Prix de La Havane. Il ne sera relâché que le lendemain de cette course. Vrai coup de pub, puisque toute la presse internationale en parle, et que l'Europe découvre enfin par cette action la réalité de la révolution cubaine. Fort de ce coup d'éclat, Faustino Pérez monte dans la Sierra pour rencontrer Fidel Castro et le convaincre qu'il est grand temps d'organiser une grève générale qui donnera le coup d'estocade à Batista. Fidel n'est pas très favorable à cette proposition. Il a conscience de l'état d'impréparation à la fois idéologique, politique et organisationnel du M-26 de la plaine. Mais il cède tout de même et, le 12 mars, il fait savoir publiquement que : « La lutte contre Batista est entrée dans sa dernière phase. Le coup décisif doit être fondé stratégiquement sur la grève générale révolutionnaire, secondée par l'action armée 15. »

Hélas, lancée le 9 avril 1958, avec le soutien de David Salvador, un leader syndical très populaire, d'origine haïtienne, cette grève est un échec total. Mal organisée, manquant d'union entre les différentes forces sociales, politiques et les syndicats, annoncée à la radio à un moment où, déjà au travail, peu ont pu entendre l'appel, elle est sévèrement réprimée par le pouvoir. Près de deux cents morts gisent dans les rues des grandes villes de Cuba.

Batista exulte, il est en position de force, Fidel est décrédibilisé. Ce dernier enrage, impuissant devant cette catastrophe, il écrit à Celia :

Je fais figure de leader de la révolution. Je dois assumer devant l'histoire la responsabilité des sottises des autres, et je suis une merde qui ne peut rien décider. En évoquant le caudillisme, chacun agit de plus en plus à sa fantaisie... Je ne veux pas créer de schisme dans le Mouvement, cela ne convient pas à la révolution ; mais dorénavant, nous allons résoudre nous-mêmes nos propres problèmes 16.

L'animal politique se ressaisit aussitôt. De Gaulle en lui se redresse. « Nous avons perdu une bataille, mais nous n'avons pas perdu la guerre », dit-il quatre jours plus tard.

Ce n'est pas seulement lui, mais la plaine et ses alliés potentiels qui sont affaiblis : ils sont les artisans de cette grève ratée. Il les convoque car il est temps qu'il s'affirme comme le commandant en chef incontesté de la révolution.

Ce 3 mai 1958, Pérez et les autres responsables de la plaine passent un sale quart d'heure. Réunion à laquelle, à la demande de Pérez notamment, assiste Che Guevara qui ne fait pourtant pas partie de la direction du M-26.

Face à leurs erreurs méthodiquement mises en lumière par Fidel et le Che, ils sont obligés de faire profil bas et acceptent que Castro prenne le leadership de l'ensemble du Mouvement. Pérez est démis de ses fonctions et rejoint les troupes de la Sierra où il est nommé commandant, de même pour le chef des milices de la plaine, René Ramos Latour dont les troupes sont placées directement sous le haut commandement de Fidel.

Quant à David Salvador, il rejoint également la Sierra en tant que délégué ouvrier, mais auparavant il est sommé d'ouvrir un champ de vraie collaboration avec les communistes du PSP qu'il avait jusqu'alors méprisés et laissés en marge du Mouvement. La force organisationnelle du PSP doit venir renforcer le front anti-Batista de manière constructive.

Fidel commence ainsi à petits pas à nouer avec les communistes. Il fait venir auprès de lui de façon permanente deux représentants du PSP : son ami d'université Luis Mas Martín et Carlos Rafael Rodríguez, un brillant politicien qui a été pendant deux ans ministre de Batista dans sa phase ancienne d'ouverture démocratique, avant de démissionner.

Ce dernier, collaborant à l'écriture de la première réforme agraire, lui sera d'une aide précieuse dans la perspective de la prise du pouvoir pour sa mise à niveau concernant la gestion des affaires.

Du côté de La Havane, Batista est encouragé par l'échec de la grève générale. Il table sur la faiblesse de Fidel liée à sa décrédibilisation supposée dans l'opinion publique. Par ailleurs, il cherche à améliorer son image dégradée dans l'opinion internationale. Il décide alors d'en finir une fois pour toutes avec Fidel par une attaque massive qu'il va appeler opération « FF » (Fin de Fidel). C'est son va-tout. Il veut aussi donner des gages à son allié américain qui, à la suite du massacre du 9 avril, commence à se faire prier pour lui livrer de nouvelles armes, notamment

les deux mille fusils Garand qui devaient arriver en mars.

Il mobilise dix mille hommes, des armes lourdes et des avions bombardiers, le tout soutenu par la marine, et prépare une attaque dont il annonce le lancement le 1^{er} juin mais qu'il déclenchera le 25 mai dans le village de Mercedes, poste avancé de la guérilla.

Face à cette armée, Fidel ne dispose que de trois cent cinquante-quatre hommes. Mais au moment même où le gouvernement américain refuse ses fusils à Batista, on entend dans le ciel de la Sierra Maestra le bruit d'un petit avion bimoteur, en provenance du Costa Rica, qui atterrit cahin-caha sur les cailloux d'une piste improbable, chargé de cinq tonnes d'armes et de munitions, piloté par un as, casse-cou et baroudeur, nommé Pedro Díaz Lanz, qui fera plus tard parler de lui. Fidel nommera cet anticommuniste viscéral chef de la force aérienne cubaine et pilote de son hélicoptère personnel. En sort Huber Matos qui offre ce présent de la part de José Figueres Ferrer, président costaricain et sympathisant de la lutte. Véritable coup de théâtre de cet instituteur qu'on avait vu fuir « lâchement », selon Guevara, devant le danger, après avoir prêté son camion aux rebelles. Il sera nommé commandant quelques mois plus tard à la tête de la 9^e colonne qui assiégera Santiago de Cuba.

Pour défendre ses positions, Fidel rappelle auprès de lui Camilo Cienfuegos qui patrouillait dans la plaine au bas de la Sierra et aussi Almeida. Mais il ne rappelle pas Raúl, trop loin, et chargé de fixer une partie de l'armée ennemie en réserve à Santiago. C'est un quitte ou double. Dans ce bras de fer, Batista a lancé toutes ses forces. Si Castro résiste, le premier sera épuisé, et le temps qu'il se relève, le second sera passé à la contre-attaque. C'est exactement ce qui arrive. La bataille est acharnée. Replié sur ses hauteurs, et soutenant les bombardements ennemis, Castro mitraille d'en haut les attaquants. Au bout de soixante-dix jours, c'est l'épuisement des troupes de Batista. Loin de chez eux, démoralisés, affamés, les soldats abdiquent, comptant leurs lourdes pertes : plus de mille hommes. Dans la débandade, ils abandonnent aux rebelles six cents armes dont un tank, douze mortiers, douze mitrailleuses sur tripode, une énorme quantité de munitions et du matériel en tout genre. Une aubaine. Il y a aussi de nombreux prisonniers et blessés dont Castro ne sait que faire. Il fait appel à la Croix-Rouge. Parmi ceux-là, le taureau enragé qui a enfin plié genou : Ángel Sánchez Mosquera.

Ne pas attendre pour la riposte préparée de longue date. Trois points névralgiques d'attaque : Santiago de Cuba, dont se charge Fidel Castro, Santa Clara, au centre, sur lequel le Che va marcher, et au nord-ouest, à l'autre extrémité de l'île, Pinar del Río dont a la charge Camilo Cienfuegos qui sera bientôt promu commandant. Mais la route est longue.

La conquête de l'Ouest

Sur la route de l'Ouest, Camilo Cienfuegos précède de quelques jours Che Guevara qui descend de la Sierra Maestra dans la nuit du 21 août sous une pluie de bombes. L'un doit piquer en direction de Santa Clara et la province de Las Villas via les montagnes de l'Escambray, l'autre doit suivre la côte nord et rallier Pinar del Río.

Fidel, inquiet et de mauvaise humeur ce jour-là, n'ayant pas de nouvelles de Camilo, lui envoie cette missive peu amène :

Comme tous les autres, tu as une fâcheuse tendance à foutre le plus grand bordel possible et à nous laisser nous dépatouiller après. Tu n'as même pas pris la peine de m'envoyer la liste des hommes, des armes et des balles que tu as avec toi. Je ne sais pas non plus si tu as une seule mine... J'aimerais au moins recevoir quelques nouvelles de tout ça... Aie un peu de bon sens et ne perds jamais de vue que la renommée, les positions hiérarchiques et les succès gâtent un peu les gens. Si tu arrives à Pinar del Río, tu passeras un peu pour le cousin du glorieux Maceo, mais n'oublie pas qu'on va essayer de te baiser tout le long du chemin ¹.

Quant au Che, il a pour mission de couper les communications entre l'est et l'ouest de l'île et, chose plus délicate pour lui, d'établir des contacts avec les groupes politiques de l'Escambray afin de les rallier à son action unitaire. Fidel lui a également confié le gouvernement militaire de la région conquise.

Totalement influencé par l'histoire de la guerre de libération nationale contre la colonisation espagnole menée par José Martí en 1895, Fidel Castro a voulu créer une réplique de la grande marche de l'armée de libération partant de Santiago de Cuba jusqu'à La Havane et Pinar del Río. Le Che prenant l'ancienne route du général en chef Máximo Gómez, Camilo celle de l'illustre lieutenant général Antonio Maceo.

Aux yeux de Fidel Castro, le Che et Camilo sont ses deux meilleurs combattants, très différents et complémentaires. Il analyse ainsi ces caractères :

Le Che était très audacieux. Parfois il valorisait trop la force au détriment de la rapidité. Il préférait une troupe chargée de mines et d'armes, tandis que Camilo se débrouillait mieux avec une troupe plus légère. Le Che avait tendance à se surcharger. Parfois il se lançait dans un combat qu'il aurait pu éviter. Contrairement à Camilo. Il était trop intrépide, et il prenait trop de risques, c'est pourquoi je devais souvent lui rappeler : « Les hommes que tu commandes sont sous ta responsabilité. » Le Che ne serait pas sorti vivant de cette guerre si on n'avait pas réfréné son audace et son attitude téméraire 2.

Le Che dispose de cinq jeeps et d'une camionnette. Il en attend deux autres. On lui a promis un émetteur de grande puissance. Il part le chercher mais sa jeep s'embourbe. Obligé de la laisser sur place et de la camoufler. Adieu l'émetteur. Toujours sous les bombardements visant la localité de Jíbaro où ils se trouvent, ils doivent attendre l'arrivée d'un avion qui a mission de leur apporter une cargaison d'armes et deux cent trente mille munitions. Le petit bimoteur n'arrive que dans la nuit du 29. Mais à peine ont-ils chargé la livraison dans les jeeps qu'ils sont mitraillés par l'aviation ennemie.

C'est Faustino Pérez, faisant partie de l'équipée, qui, sous le feu des adversaires, va incendier l'avion pour ne pas le livrer à l'ennemi. Ils prennent enfin la route à l'aube du 30 août.

Manque de chance, les militaires ont intercepté les camionnettes qui devaient leur apporter des marchandises, et surtout l'essence nécessaire aux jeeps. Pas d'autre alternative que de continuer à pied. Ils étaient partis pour quatre jours de route, mais ce sont sept semaines de cauchemar qui les attendent, chargés comme des mulets, certains pieds nus, et le ventre vide. Dieu est peut-être argentin comme le disait Ernesto, mais il n'est certainement pas cubain et ne soutient pas encore la révolution, car le ciel leur envoie le 2 septembre une de ses plus terribles calamités : le cyclone Ella, un monstre de catégorie 3 courant et hurlant à 185 km/h, et dévastant tout sur son passage. Rivières et cours d'eau débordent, coupant les routes, inondant les champs et les bois. Pas question de toute façon de s'aventurer sur la route centrale où les attend l'armée de Batista. Seule solution : couper à travers bois et marécages. Mais les avions patrouillent, larguent des bombes et mitraillent avec précision, comme s'ils étaient bien informés de leur parcours. Les indices sont partout, et de nouveau il s'agit de se méfier des guides qui prennent, dès qu'ils le peuvent, la poudre d'escampette. Il faut traverser des rivières en crue, faire passer des chevaux donnés par Camilo qu'ils ont croisé

entre-temps, lesquels aident à porter le matériel lourd comme le bazooka, mais aussi les hommes qui n'ont pas de chaussures, certains incapables de marcher, les pieds dévorés par le *mazamorra*, terrible maladie des marais qui fait de chaque pas une torture chinoise, et déchiquetés par les herbes coupantes. Mais le pire reste à venir. Le calvaire de la mangrove, lors de leur débarquement à Las Coloradas, n'est qu'un avant-goût de ce qui les attend, une sorte d'apéritif. Ils doivent traverser la Grande Lagune. Les chevaux ne peuvent aller plus loin.

Cette lagune est encore dans mes souvenirs synonyme d'un véritable enfer ; les myriades d'insectes volants qui la peuplaient rendaient tout repos impossible sans moustiquaire, et tout le monde n'avait pas la chance d'en posséder une.

À travers des paysages désolés où l'eau et la boue s'étendaient à perte de vue, ces jours de marche étaient cauchemardesques. Nous mourions de soif et c'est à peine si nous pouvions avancer, tant nos jambes pesaient comme du plomb, et nos corps se voûtaient sous le poids des armes ³.

Passons sur des détails scabreux qui révèlent la condition de véritables damnés de cette « armée d'ombres », dixit le Che, comme le fait d'être obligés, corps plongés dans la vase jusqu'à la ceinture pendant des heures, et bras maintenant hors de l'eau leurs armes, d'assouvir leurs besoins naturels en déféquant dans leurs pantalons.

Ce ne sont que les gueulantes, insultes du Che et menaces au bout du fusil, qui font avancer cette troupe moribonde. Pendant ce temps, celle de Camilo rencontre elle aussi les pires difficultés :

Rapport de Camilo Cienfuegos à Fidel Castro, le 9 octobre 1958 :

[...] Sur les 31 jours qu'a duré le voyage dans la province de Camagüey, nous n'avons mangé que 11 fois, alors que c'est la région d'élevage la plus riche de Cuba ; après 4 jours sans rien sous la dent, nous avons dû manger une jument crue et sans sel, le meilleur élément de notre cavalerie déjà bien pauvre. La quasi-totalité des bêtes étaient restées dans les marais et dans les boursiers de la côte sud.

Nous n'avons plus de nouvelles du Che depuis 22 jours, les dernières datent du 16 du mois dernier, où 9 camarades de sa troupe se sont joints à nous à la suite d'un combat dans un endroit appelé Cuatro Compañeros.

Nous sommes arrivés hier au camp rebelle d'où je t'écris ; on nous a reçus à bras ouverts.

[...] Je suis sûr et certain que nous arriverons à Pinar del Río, les hommes sont résolus, plus grands étaient le besoin de sommeil, la faim et le danger, et plus ils étaient décidés.

C'est une troupe de premier ordre. Elle arrivera au bout ⁴.

Mais à la demande de Fidel Castro, Camilo doit abandonner sa marche sur Pinar del Río pour prêter main-forte au Che. Fidel explique ainsi sa décision : « La situation à Las Villas nécessitait que Camilo renforce la gestion unitaire que le Che devait mener sur ce territoire. Nous nous sommes rendu compte que nous vivions à une autre époque, que les circonstances avaient changé, et que pousser l'invasion jusqu'à Pinar del Río et l'extrême Ouest n'avait aucun sens ⁵. »

Trois jours plus tard, le 14 octobre, Fidel Castro envoie une lettre à Camilo Cienfuegos :

C'est avec une émotion indescriptible que je viens de lire ton rapport du 9 courant.

Il n'y a pas de mots pour exprimer la joie, l'orgueil et l'admiration que j'ai ressentis pour vous. Ce que vous avez fait est déjà suffisant pour vous tailler une place dans l'histoire de Cuba et des grandes prouesses militaires.

Ne poursuis pas ton avancée jusqu'à nouvel ordre. Attends le Che dans la province de Las Villas et fais ta jonction avec lui. La situation politico-révolutionnaire y est compliquée et il devient indispensable que tu restes dans la province le temps nécessaire pour l'aider à s'installer solidement... [...] il est logique que le commandement revienne au commandant le plus ancien, à celui qui a montré les plus grandes capacités militaires et d'organisation, à celui qui suscite le plus d'enthousiasme et de confiance dans le peuple ; et ces qualités que vous réunissez, le Che et toi, personne ne peut vous les contester, surtout après la prouesse unique d'avoir avancé depuis la Sierra Maestra jusqu'à Las Villas à la barbe de milliers de soldats ennemis. Quant à moi, je n'accepte aucun autre chef que le Che, si les forces parviennent à un accord ⁶.

Dans la troupe du Che, le moral est en berne quand tout à coup, le 16 octobre, apparaissent à l'horizon les collines bleutées de Las Villas comme une promesse de rédemption. Deux jours de repos réparateurs. Mais ils sont obligés de repartir sans plus tarder car il est alors question d'aller à vive allure empêcher la tenue d'une élection, véritable mascarade organisée par Batista et prévue pour le 3 novembre, visant à mettre à sa place un homme de paille. Nécessité d'autant plus grande que Fidel, pour imposer les vues politiques à long terme de l'armée rebelle, avait, le 17 octobre, déclaré qu'il promulguerait le 20 sa loi agraire qui « aura un caractère national et sera appliquée dans tous les territoires dominés par nos forces et ceux qui seront peu à peu libérés par la poussée victorieuse de nos colonnes d'invasion ⁷ ».

Dans une lettre datée du 8 octobre, Fidel Castro explique ainsi sa stratégie au commandant Juan Almeida. Lettre ultrasecrète qui montre

par sa forme autant que par son contenu toute la proximité qui existe entre lui et son second, ami de très longue date, et toute la confiance qu'il a en ce Cubain d'origine haïtienne.

Je me suis battu pour avancer le plus possible les préparatifs de l'opération Santiago, afin de la faire coïncider avec la farce électorale et d'obliger les forces ennemies à livrer ces jours-là une bataille de grande envergure ; cela, ainsi que d'autres mesures que nous allons prendre, va rendre impossible de tenir des élections. Je pensais également me rendre moi-même dans la région ce mois-ci avec les plus gros effectifs possibles, mais tout bien considéré, je me suis rendu compte que c'était impossible... Tenace comme tu me connais quand il s'agit de mes projets, tu te doutes ce qu'il a dû m'en coûter de renoncer à l'idée de partir. En même temps, pour employer rapidement toutes les forces en vue de l'élection du 3 novembre, j'ai lancé toute une série de mouvements vers diverses régions de la province, mais m'efforçant que ces mouvements servent de base pour la stratégie à développer dans les semaines qui suivront le 3 novembre, en même temps qu'ils rempliront des objectifs spécifiques par rapport aux élections 8...

Une course contre la montre s'engage alors. La colonne du Che attaque villes, villages et casernes, endiguant le flux des votants, tandis qu'au nord, Camilo Cienfuegos fait de même. Puis, de novembre à décembre, formant une tenaille, ces deux fronts finissent par bloquer toute la circulation entre l'Ouest et l'Est, isolant les militaires de l'*Oriente* qui doivent faire face sans pouvoir recevoir d'aide extérieure sinon par la voie aérienne.

Il faut maintenant unir toutes les forces antibatistiennes de l'Escambray autour d'un commandement unique : celui de Che Guevara. Mission fort épineuse compte tenu de sa très faible propension aux compromis et à la diplomatie. Il doit se faire violence. Quatre factions d'idéologies, d'organisations et de motivations distinctes, guidées par de fortes têtes qui se haïssent cordialement, mais sont unies par une méfiance en Fidel Castro en qui ils voient pointer un futur *caudillo*. Il y a là le Second front national de l'Escambray dirigé par le commandant Eloy Gutiérrez Menoyo, le Directoire révolutionnaire, bras armé de la Fédération des étudiants universitaires en lutte contre Batista et dirigé par les commandants Faure Chomón et Rolando Cubela, l'Organisation Authentique, et le PSP (Parti socialiste populaire) commandé par le communiste Félix Torres.

Che Guevara n'est pas Fidel Castro, c'est là un de ses atouts aux yeux de ce groupe hétéroclite, son marxisme affirmé séduisant par ailleurs le PSP. Après de pénibles négociations et des querelles de

chiffonniers, le Che finit enfin par créer une espèce d'armée mexicaine autour de son leadership, armée dont il va accélérer la formation et l'unité en nommant des instructeurs et en ouvrant une petite école militaire. Il va aussi créer un peloton-suicide avec à sa tête El Vaquerito qui s'est, bien évidemment, porté volontaire.

L'offensive commence le 16 décembre 1958 par l'attaque de la ville de Fomento, des casernes et des villes avoisinant la place forte de Santa Clara, l'isolant complètement. Mission accomplie le 18 décembre.

C'est à Fomento que se trouve Aleida, dépitée d'avoir essuyé le refus du Che auquel elle avait demandé, une fois le paquet de pesos arraché de sa poitrine, d'entrer dans sa troupe comme combattante. Cette demande lui semblait d'autant plus déplacée à ce moment-là qu'il la soupçonnait d'être un sous-marin de la direction du M-26 de Las Villas, très clairement positionné à droite, pour surveiller le communiste. Ce jour-là, assise sur un trottoir de Fomento et tenant son sac de voyage sur les genoux, se produit un événement capital pour elle : le début de leur histoire. Elle voit passer le Che au volant d'une jeep. Contre toute attente, il s'arrête pour lui proposer de faire un tour. « Sans une seule arrière-pensée, dira-t-elle, j'acceptai de monter dans la jeep, et voilà... D'une certaine façon, je ne suis jamais redescendue de cette voiture⁹. »

Dans la nuit du 20 au 21 décembre qui précède l'attaque de Cabaiguán et de ses deux casernes, tous les deux se trouvent dans une fabrique de cigares surplombant cette ville. Le Che lui récite un poème qui lui fait voir, dit-elle, « des étoiles entre eux ». Le lendemain, elle est au milieu de la foule de Cabaiguán en liesse qui accueille le Che triomphant, saluant ses admirateurs debout dans sa jeep. Une photo célèbre a éternisé ce moment de victoire.

Le 23 décembre, c'est la prise de Sancti Spíritus (cent quinze mille habitants) et de Placetas (trente mille habitants), qui tombent tandis que Camilo monte à l'assaut de la place forte de Yaguajay où se trouve une grande caserne, à cent kilomètres de là, qui se défend avec rage. Che Guevara l'y rejoint et ils finissent par en prendre possession.

Santa Clara, avec ses cent cinquante mille habitants, ses trois mille deux cents soldats et ses douze casernes, est maintenant isolée. C'est la porte d'accès à La Havane. La faire sauter, c'est s'ouvrir la route vers la victoire. Comment faire tomber ce colosse ? D'autant qu'un train blindé arrive en renfort. Il faut à tout prix l'arrêter. Le Che appelle Aleida, lui remet un fusil M-1 et l'adoue comme combattante, puis il lui dicte le

matériel qu'elle doit se procurer absolument, dont un Caterpillar pour faire sauter les rails.

Caterpillar ? Elle ne sait pas ce que c'est, n'ose pas le demander, et note en espagnol ce qu'elle a entendu phonétiquement : *catres, palas y pilas* (lits, serviettes et piles). Le Che jette un œil par-dessus son épaule et la regarde, narquois : « Institutrice n'est-ce pas [10](#) ? » Elle meurt de honte. Flambant neuf, ce beau joujou mécanique tout jaune deviendra célèbre, car c'est l'instrument de la victoire.

Le train déraile et c'est une vraie scène de western. Les militaires, surarmés mais coincés dans les wagons, résistent. Bombes, bazookas et cocktails Molotov entrent en action. Le train blindé devient une véritable cocotte-minute. Les militaires cuisent à l'intérieur puis sortent enfin le drapeau blanc.

Après la prise de la centrale électrique et de toute la partie nord-est de la ville, c'est la débandade dans les casernes démoralisées qui déposent les armes. *El comandante* Che Guevara est devenu un héros de la révolution, mais d'abord celui de Santa Clara qui lui érigea un mémorial. Devant l'enthousiasme de la foule, Camilo, toujours le bon mot à la bouche, lui souffle : « Je sais ce que je vais faire après la victoire. Je vais te mettre en cage et parcourir le pays en encaissant cinq pesos par entrée pour qu'on puisse te voir. Je deviendrai riche [11](#). » *El Comandante* rit à peine, lui si prompt à s'esclaffer aux plaisanteries du joyeux drille barbu. Quelques larmes furtives jaillissent. Pas des larmes de joie. Il vient d'apprendre qu'El Vaquerito, son petit Puck, est mort.

Fidel Castro à *Radio Rebelde* ce 1^{er} janvier 1959 :

On vient d'annoncer du camp de Columbia que le tyran Batista a pris la fuite. Le général Cantillo annonce au nom de l'armée qu'il a pris le commandement de la junte militaire. Sa déclaration a le cynisme de parler de patriotisme du tyran qui a accepté de démissionner, et elle mentionne le départ des principaux sbires de la tyrannie et des corps répressifs. J'ordonne aux rebelles d'avancer sur Santiago et La Havane, et je proclame la grève générale... Le peuple et les travailleurs de Cuba doivent immédiatement se préparer à commencer demain 2 janvier la grève générale dans tout le pays pour aider les armées révolutionnaires et assurer ainsi la victoire totale de la révolution... Le commandant Camilo Cienfuegos doit avancer avec sa glorieuse colonne d'invasion n° 2 sur La Havane, pour faire rendre le camp militaire de Columbia et en prendre le commandement. Le commandant Ernesto Guevara a reçu la charge de chef du camp militaire de la Cabaña. Il doit en conséquence avancer avec ses forces sur la ville de La Havane, en faisant se rendre au passage les forteresses de Matanzas [12](#)...

La route vers La Havane est dorénavant ouverte. L'armée jette l'éponge. Camilo Cienfuegos en tête, Che Guevara derrière entrent dans une capitale en liesse, tandis que Fidel Castro ayant pris Santiago la déclare capitale provisoire et fait élire sans tarder Manuel Urrutia à la présidence de Cuba, et devient Premier ministre du gouvernement révolutionnaire.

Le sucre de la victoire

La mort, toujours la mort

El Vaquerito... Le visage d'*El Comandante* s'assombrit à la pensée de son petit Puck et de tous ses compagnons décédés qui ont donné leur vie à une idée. On ne tue pas les idées, disait le lieutenant Pedro Sarriá. Le Che en est convaincu. Mais il faut bien que meurent des hommes pour que leurs idées survivent. Il se souvient encore de sa douleur lorsqu'il annonça au peuple cubain la mort glorieuse du capitaine Roberto Rodríguez dit El Vaquerito, « l'esprit d'un adolescent et la taille d'un enfant ».

Il est des fois où croire au ciel lui manque. Il aimerait imaginer son petit Puck et tous ses compagnons morts au combat assis sur les épaules du Christ de La Havane, et regardant avec lui cette ville Arlequin et ses couleurs qui s'éveillent au soleil, écoutant le rire des enfants en chemin vers l'école, l'esprit confiant en l'avenir. Il voudrait qu'ils sachent qu'ils ne sont pas morts en vain.

Il sent un poids terrible peser sur ses épaules, une lourde responsabilité, non pas seulement vis-à-vis de ceux qui vivent, mais aussi à l'égard de ceux qui sont morts pour leur liberté. Il aurait bien aimé, une fois sa tâche accomplie et Cuba libérée, courir vers d'autres horizons. Mais il faut construire. Fidel a encore besoin du Che. Sans doute a-t-il senti en lui ce besoin viscéral, irrésistible de bouger. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles il a confié au Che ce petit tour du monde des pays non alignés. Fidel, en bon cavalier et meneur d'hommes, a bien compris qui était ce cheval fougueux. Lui lâcher la bride, le laisser galoper pour mieux le reprendre quand il faudra. *El Comandante* va enfin pouvoir accomplir un des rêves les plus anciens d'Ernesto : trotter autour du globe, et aussi voir Paris.

C'est Ernesto, plus que le commandant Che Guevara, qui descend la colline de la Cabaña au volant de sa Studebaker en compagnie d'El Patojo pour prendre l'avion en direction du Caire via Madrid. Il écrit à sa mère :

Ma chère vieille,

Mon vieux rêve de visiter ces contrées se réalise d'une manière qui dépasse toutes mes espérances. Parlant de problèmes politiques et économiques, participant à des soirées où la seule chose qui me dérange est d'avoir à mettre un smoking et de ne pas pouvoir jouir de mon grand plaisir qui serait d'aller rêver dans l'ombre d'une pyramide ou sur le sarcophage de Toutankhamon 1...

Si ce n'était pas El Patojo, cela aurait pu être Alberto ou Calica. Certainement pas Aleida. C'est en célibataire, en solitaire accompagné, qu'il conçoit le voyage. Partir, partir, abandonner ce qu'on a de plus cher, emporter l'essentiel.

Quelque chose s'est vraiment développé en moi dans le sens du collectif en opposition à l'individuel ; je suis toujours le même solitaire qu'autrefois, cherchant mon chemin sans aucune aide, mais maintenant j'ai la conscience de mon devoir historique. Je n'ai pas de maison, pas de femme, pas d'enfant, ni même de parents, de frères ou de sœurs, mes amis sont mes amis aussi longtemps que je les sens proches de moi politiquement, et je suis heureux, je ressens quelque chose dans ma vie, pas seulement cette puissance intérieure que j'ai toujours ressentie, mais aussi le pouvoir d'avoir une influence sur les autres, et un extraordinaire sens de ma mission qui m'enlève toute peur 2.

Leurs deux silhouettes à contre-jour se découpent sur le pastel joyeux de la ville polychrome. Son mètre soixante-treize lui donne l'allure d'un géant à côté d'El Patojo à peine plus grand que le lutin El Vaquerito. S'il admire les géants (Fidel, ancien basketteur à l'université, mesure un mètre quatre-vingt-douze), il a une affection toute particulière pour les petites gens, les petites choses, les petits chiens. Don Quichotte, ambassadeur très spécial de Cuba, s'en va avec son Sancho Pança.

Il s'en va vers le tiers-monde, ce tiers état du monde, ce tout qui n'est rien, « cet homme fort et robuste dont un bras est enchaîné... ce rien qui voudrait être quelque chose », comme disait l'abbé Sieyès. Et tel ce tribun de la Révolution française, il pense qu'il est grand temps que la noblesse du monde laisse sa part à tous ceux qui ne sont rien. Mais cela ne se fera pas sans combat. « Le tiers, disait Sieyès, redeviendra noble en devenant conquérant à son tour. » Et pour cela il faut s'unir, et pour s'unir se connaître, se faire connaître. Plus que jamais, le Che se sent, avant l'heure, un citoyen du monde. L'information, c'est ça la clef. « Un homme informé est un citoyen, mal informé, c'est un sujet », disait Alfred Sauvy qui venait tout juste d'inventer, en 1952, ce concept de tiers-monde.

Ce premier tour du monde est bien ce dont rêvait Ernesto et que le Che réalise, un acte de connaissance et d'approfondissement de soi. Mais connaissance partagée : se faire connaître pour connaître, connaître pour reconnaître. Faire connaître la révolution cubaine pour la faire reconnaître aux yeux du monde et ce faisant entrer dans cette famille qui doit se reconnaître comme un géant unique.

Pour représenter Cuba et sa révolution, choisir un Argentin, mais *Cubano más* (« un Cubain de plus ») comme on dit ici, peut paraître étrange à première vue : c'est en fait un formidable coup de communication. Par cette double nationalité, continentale et caribéenne, le Che représente l'Amérique latine dans sa diversité. L'allure martiale de ce séduisant jeune homme au regard perçant, habillé en battle-dress, montre avec évidence « qu'il en a » comme il se dit dans la langue des machos. Il est la force d'une jeune nation au sourire narquois levant ses yeux pétillants sur les gendarmes du monde. De plus il sait parler, ne se laisse pas impressionner, moderne et polyglotte. Non, décidément, il n'y a pas meilleur ambassadeur de la révolution.

Ironie du sort, Ernesto, ce médecin argentin, et El Patojo, cet ingénieur guatémaltèque, qui, à l'embarquement du *Granma*, s'étaient vu rejeter par les Cubains comme étrangers (Ernesto, sans l'intervention de Fidel, aurait comme El Patojo regardé partir le yacht), se retrouvent représentants du Cuba libéré. L'ingénieur va aider le Che à comprendre avec précision les technologies utilisées dans les industries des pays visités. Il est aussi accompagné de tout un aréopage de spécialistes, car il s'agit de revenir avec des informations et des analyses pour remettre sur pied et réorganiser l'industrie et l'agriculture de Cuba. Mais aussi, nerf de la guerre, ouvrir des marchés, vendre le sucre, acheter des armes, trouver des soutiens diplomatiques en cas de conflit avec les Yankees...

Au Caire, le Che est accueilli à bras ouverts par Nasser, son héros, celui qui a fait la nique à l'impérialisme franco-anglais en nationalisant le canal de Suez en 1956. L'admiration est, semble-t-il, réciproque.

En Inde, assis entre Nehru et sa fille Indira Gandhi, il posera de but en blanc cette question au Premier ministre :

— Monsieur le Premier ministre, quelle est votre opinion sur la Chine communiste ?

— Monsieur le Commandant, avez-vous goûté à ces délicieuses pommes ?

— Monsieur le Premier ministre, avez-vous lu Mao Tsé-toung ?

— Ah, Monsieur le Commandant, comme je suis heureux que vous ayez apprécié

Si « Monsieur le Commandant » n'est pas très à l'aise avec le concept de non-violence prôné par Gandhi et Nehru, il faut bien reconnaître une fois encore qu'il ne l'est pas plus avec celui de diplomatie.

À Djakarta, il apprend par son compatriote, l'ambassadeur d'Argentine, les dessous de la vie sexuelle plutôt débridée du président indonésien Sukarno, qui possède un véritable harem composé de femmes de toutes les nationalités, dont une magnifique Russe qui en est le fleuron. Lorsque celui-ci lui fait visiter son palais en lui montrant fièrement sa collection privée d'œuvres d'art, le Che lui dit : « Bien, monsieur Sukarno, dans toute cette visite, nous n'avons pas encore vu la jolie Russe qui est, paraît-il, le clou de votre collection 4. » L'interprète s'étrangle. Heureusement, Sukarno ne connaissait pas un traître mot d'espagnol.

Au Japon, où il s'émerveille devant les technologies utilisées dans les usines comme celles de Mitsubishi ou Toshiba, on lui propose d'aller se recueillir sur la tombe du soldat inconnu mort pendant la Seconde Guerre mondiale. Proposition qui l'offusque et à laquelle il répond violemment : « Pas question d'aller rendre hommage à une armée impérialiste qui a tué des millions d'Asiatiques. J'irai plutôt me recueillir à Hiroshima où les Américains ont tué 100 000 Japonais 5. » Hiroshima n'était pas du tout au programme de sa visite. Peu importe : il s'échappe de son hôtel et part visiter la ville martyre d'où il envoie cette carte postale à Aleida :

Ma chérie,

Aujourd'hui je t'écris d'Hiroshima, où la bombe a été lancée. Sur le catafalque que tu peux voir sont les noms de plus de 78 000 personnes qui sont mortes, le nombre total est estimé à 180 000.

Il est bon de visiter cet endroit qui vous donne encore plus d'énergie pour vous battre pour la paix.

Je t'embrasse,

Che 6

Il finit son tour du monde en allant en Palestine où il reçoit une véritable ovation. En retournant au Maroc pour réaffirmer son soutien à la guerre de décolonisation menée par l'Algérie, et après avoir rencontré

Tito en Yougoslavie, « cette chose entourée par sept pays, avec six républiques, cinq nationalités, quatre langues, trois religions, deux types d'écriture, et qui constitue une nation⁷ », il dit toute son admiration pour celui qui a su tenir tête à Staline. Il revient à La Havane le 8 septembre 1959, où il s'est passé entre-temps beaucoup d'événements.

Les deux cents guérilleros dominicains qui voulaient envahir Saint-Domingue ont été abattus par l'armée de Trujillo informée par la CIA.

Mais le Che retrouve heureusement son ami René Depestre à qui Fidel a demandé *in extremis* d'annuler sa mission commando sur Port-au-Prince, car après l'échec des Dominicains il allait droit au suicide.

Ce fut l'occasion pour Trujillo d'opérer une contre-attaque contre son vieil ennemi Castro. Il organisa une armée de mercenaires composée de cent cinquante Espagnols, de cent Cubains, d'Allemands, de Croates et de Grecs. À la tête des Cubains anticastristes se trouve l'ennemi juré du Che : Ángel Sánchez Mosquera. Cette légion va d'abord poursuivre les survivants de l'invasion ratée de Saint-Domingue, puis se préparer à attaquer Cuba avec l'aide des Américains informés par Pedro Luis Díaz Lanz de l'infiltration des communistes dans l'armée cubaine. Pedro Luis Díaz Lanz, ce pilote émérite que Castro avait nommé chef de l'aviation cubaine et qui, après ses multiples déclarations anticomunistes mettant ce dernier en difficulté avec son allié le PSP, avait été licencié et remplacé par Almeida.

Le président Urrutia fit alors une déclaration à la télévision dans laquelle il s'opposait aux allégations de Pedro Luis Díaz Lanz et affirmait son anticomunisme.

Fidel, qui à ce moment-là ne pouvait pas se passer du soutien du PSP et encore moins du possible ralliement du bloc communiste contre la menace yankee, trouva alors l'occasion idéale pour destituer celui qu'il avait mis en place et qui désormais devenait inutile, voire gênant dans sa stratégie politique. D'autant qu'Urrutia commençait sérieusement à l'agacer et l'encombrer en raison de sa rigidité et de son intransigeance morale. Fidel en avait assez de voir les milliers de prostituées cubaines frapper à sa porte pour se plaindre qu'Urrutia voulait interdire la prostitution et fermer les bordels. Assez de voir défiler tous ces employés des casinos parce qu'il avait fermé les maisons de jeu. Pas envie d'avoir sur les bras tous ces chômeurs qui allaient agrandir encore le nombre des demandeurs d'emploi. Fidel va créer la loterie nationale et les recycler comme employés d'État, quant aux filles de joie, qu'elles retournent dans

la rue ou dans leurs bordels. Il ferme les yeux.

Il prit alors Urrutia à contre-pied en dénonçant son attitude propre à briser « l'unité révolutionnaire » et en l'accusant d'être en cheville avec le traître Díaz Lanz. Ce dernier donna sa démission de manière théâtrale. On le rappela, bien sûr, et il « consentit » à revenir tandis qu'Urrutia démissionnait. Se sentant en danger, celui-ci demanda asile à l'ambassade du Venezuela, déguisé en laitier.

À Saint-Domingue se préparait activement l'attaque de la « légion anticomuniste », nom donné au bataillon de mercenaires. Mais ils allaient tomber les yeux fermés dans le piège tendu par Fidel : un Américain fidéliste, William Morgan, et l'ancien commandant du Second front, Eloy Gutiérrez Menoyo, se présentèrent à Trujillo comme des traîtres en puissance, prêts à l'aider à renverser Castro. Puis ils le rappelèrent pour lui dire qu'ils étaient prêts à accueillir la légion anticomuniste à Cuba sur leur base de Trinidad. À leur atterrissage, les hommes de Trujillo tombèrent sur un comité d'accueil musclé et goguenard avec Fidel à sa tête, amusé de ce retour à l'envoyeur. Trujillo qui avait piégé les guérilleros envoyés à Saint-Domingue, arroseur arrosé, se retrouvait piégé à son tour.

C'est donc dans une atmosphère de contre-révolution que le Che est revenu à Cuba, et Fidel n'est pas mécontent de le retrouver d'autant qu'il doit mettre en place la réforme promise aux paysans. Pour ce faire, il le nomme directeur de l'INRA, Institut national de la réforme agraire, le 7 octobre 1959. Réforme contre laquelle Huber Matos, devenu commandant de Camagüey, s'élève.

Cet enseignant, qui appartient à une grande famille de propriétaires fonciers, ne peut admettre la tournure anticapitaliste que prend la révolution, surtout qu'il se voit spolié par cette réforme qui redistribue la terre en la cédant gratuitement à ceux qui la travaillent. Lorsque, le 17 octobre, Fidel nomme Raúl, vingt-huit ans, ministre des Forces armées, c'est l'occasion que choisit Matos pour dénoncer l'emprise des communistes auprès de Fidel Castro, et il démissionne le 20 octobre avec vingt officiers en écrivant à Fidel :

Je ne veux pas devenir un obstacle à la révolution. Ayant à choisir entre m'adapter et démissionner pour éviter le mal, je crois honnête, et même révolutionnaire, de partir... Je ne peux concevoir le triomphe de la révolution que dans une nation unie. Vous souhaitant plein de succès dans vos efforts... Je reste votre camarade 8.

Une catastrophe pour Fidel. Car non seulement cela fait désordre dans l'armée qu'un commandant et vingt officiers démissionnent en bloc, mais c'est une occasion pour les Américains d'agir, même en sous-main. Cette réforme agraire pensée par Fidel Castro en collaboration avec Guevara, loi centrale et fondamentale qu'il appelle « la fiancée de la révolution », est plus radicale que le Che ne l'aurait imaginé, il en est même étonné. Le Che, lui, avait fait preuve de plus de prudence, ayant vécu au cœur même de l'expérience guatémaltèque quand les Américains étaient venus défendre les propriétés de United Fruit. Comme l'a dit Castro, « certaines exploitations cubaines aux mains des étrangers s'étendaient sur pas moins de 200 000 hectares. Des sociétés américaines possédaient de grandes centrales sucrières et de gigantesques extensions de terre... l'idée même de réforme agraire, radicale ou pas, était inacceptable pour un pays, les États-Unis, dont les entreprises possédaient les meilleures terres sucrières de Cuba 9 ».

Fou de rage, Fidel, qui avait traité Pedro Luis Díaz Lanz de « fils de pute » lors de sa démission, marche lui-même sur Huber Matos, suivi de Camilo Cienfuegos, et le met aux arrêts. Il écope de vingt ans de prison ferme. Retournant à La Havane, il charge Camilo de s'occuper un moment de la garnison de Matos.

Le 26 octobre, Camilo veut rentrer à La Havane. Il est pressé. Le temps est épouvantable mais il demande à son pilote de décoller malgré tout. L'avion disparaît dans la tempête. Plus de traces du Cessna, de son pilote et de Camilo. Après vingt jours de recherches intensives menées par l'armée qui ratisse mer et campagne, on est obligé de conclure au décès de Camilo Cienfuegos. Le Che est effondré. Il perd un ami très cher.

Des rumeurs vont bon train. On cherche des coupables : réaction habituelle face à l'inacceptable. Mais réaction également de l'opposition qui murmure que c'est Castro le responsable, et que « si ce n'est lui, c'est donc son frère », Raúl. On évoque le mobile d'une supposée alliance entre Camilo et Matos qui l'aurait rendu dangereux, on évoque la jalousie des deux frères devant l'immense popularité du jovial Cienfuegos. À l'analyse, de telles supputations ne tiennent pas longtemps. Il n'y a aucune raison pour que ce fils du petit peuple de Cuba qui pensait à gauche, qui s'était rapproché des communistes du PSP, qui luttait avec acharnement contre les opposants à la révolution, ami intime du Che dont le communisme était de notoriété publique, se

soit soudain rallié à un anticommuniste viscéral, fils de grands propriétaires pour qui il n'avait aucune amitié. Par ailleurs, Raúl venait d'être nommé ministre des Armées, poste auquel Camilo aurait pu légitimement prétendre. Aurait-il alors, par dépit, pris le parti des contre-révolutionnaires ? Cela n'est pas crédible. La fidélité de Camilo aux Castro et à la révolution était sans faille, et bien que grand guerrier, doué d'une intelligence au-dessus de la moyenne, lucide et modeste, il savait qu'il n'avait pas l'éducation ni la culture politique pour prétendre à un tel poste. Enfin, quant aux risques de son immense popularité, si Camilo était réellement adulé à Cuba, le Che et Fidel ne l'étaient pas moins, et nulle personne sensée n'aurait pu penser un instant qu'il avait la capacité politique de prendre la place de ces deux géants.

Mais devant la montée de ces rumeurs, Fidel et le Che devaient répondre. Voici l'hommage du Che à Camilo dans *La guerre de guérilla*, que ce dernier devait relire et corriger, et qu'il lui dédie :

Camilo fut le compagnon de cent batailles, l'homme de confiance de Fidel... Camilo pratiquait la loyauté comme une religion : loyauté envers Fidel qui incarne comme nul autre la volonté du peuple, et loyauté envers le peuple lui-même. L'estime que ce guérillero invincible éprouvait pour l'un comme pour l'autre était aussi forte que le lien qui unissait Fidel à son peuple.

Qui l'a tué ? Il vaudrait mieux nous demander « qui a liquidé son être physique », car des hommes comme Camilo survivent après leur mort dans le peuple. Leur vie ne finit pas tant que le peuple ne l'autorise pas.

L'ennemi l'a tué, il l'a tué parce qu'il voulait sa mort. Il n'y a pas d'avions complètement sûrs, parce que les pilotes ne sont pas infaillibles, et ici manquent parfois d'entraînement. Épuisé, il voulait passer quelques heures à La Havane... Son caractère l'a tué. Camilo ne mesurait pas le danger : il l'utilisait comme un jeu, il jouait avec, il l'excitait, le courtisait et le toréait ; avec sa mentalité de guerrier, un pauvre nuage ne pouvait pas le dévier de la ligne qu'il suivait... Dans son immuable et éternel renouveau, Camilo est l'image du peuple [10](#).

L'artiste et le paysan

Pour mener à bien sa nouvelle fonction de directeur de l'INRA, le Che travaille à nouveau avec El Patojo hébergé chez le couple Guevara-March. Trio de travail intensif, presque jour et nuit, puisque Aleida est devenue sa secrétaire. Sartre, après une visite, écrira :

Je ne sais quand Guevara se repose ; quand se reposent ses camarades. C'est variable, je suppose ; le rendement décide ; s'il baisse, ils s'arrêtent. Mais de toute manière, puisqu'ils cherchent dans leur vie des heures en friche, il est normal qu'ils les arrachent d'abord aux *latifundia* du sommeil. Imaginez un travail continu, les trois-huit, mais qui serait exécuté depuis quatorze mois par une seule équipe ; voilà l'idéal de ces jeunes gens, il est presque atteint ; en 1960 les nuits sont blanches à Cuba. On les distingue encore des journées mais c'est par politesse et pour ménager le visiteur étranger ¹.

C'est une mission centrale, au cœur de ses préoccupations, mais aussi au cœur du nouveau dynamisme économique. Elle touche toutes les dimensions économiques, sociales, industrielles et constitue une pierre d'angle de la balance commerciale. La réforme agraire multiplie les exploitations et génère une nouvelle demande en matériels agricoles. L'augmentation du pouvoir d'achat des Cubains, du fait de la diminution des loyers et de l'augmentation des salaires, suscite l'achat de produits de toutes sortes et développe l'importation, laquelle doit être soutenue par un accroissement de la production et de l'exportation, notamment des produits agricoles et du sucre, le *zafra* qui est à Cuba « le nerf de la guerre ». La nomination du Che à la tête de l'INRA est beaucoup plus importante qu'il ne paraît à première vue, car elle en fait quasiment un ministre de l'Économie. Cette économie, restructurée par la réforme agraire, l'amène à mettre en acte sa philosophie du développement à partir des campagnes.

Il a beaucoup réfléchi, au contact des paysans de la Sierra, sur les moyens de leur rendre justice, de mettre leur savoir-faire et leur énergie au service de la révolution et du développement de Cuba, dont

l'agriculture est la première richesse. Ces moyens doivent s'accorder au caractère, à la culture, au désir, aux compétences et à l'intelligence particulière du paysan qu'il a fini par comprendre et respecter, voire admirer :

Les soldats qui constituèrent notre première armée de guérilla de paysans venaient de la portion de cette classe sociale qui montre presque agressivement son désir de possession de la terre, qui exprime le mieux l'esprit catalogué comme « petit-bourgeois » ; le paysan se bat parce qu'il veut la terre, pour lui-même, pour ses enfants ; il veut la diriger, la vendre, et devenir riche par son travail.

Malgré son « esprit petit-bourgeois », le paysan apprend rapidement qu'il ne peut pas satisfaire son désir de posséder de la terre sans briser le système de propriété des *latifundia*. Une réforme agraire radicale qui seule peut donner la terre aux *campesinos* heurte directement les intérêts des impérialistes, les gros propriétaires terriens et les magnats du sucre et de l'élevage 2...

Une réflexion qui s'inscrit au centre de sa pensée politique, sociale, économique et militaire. Le changement social suppose, mais pas seulement, une refondation des données économiques. Celles-ci ne peuvent être mises en œuvre que par une politique ambitieuse et radicale menée jusqu'à ses conséquences les plus ultimes, à savoir une guerre possible avec les grandes puissances économiques qui ne resteront pas sans réagir devant la mise en cause de leurs biens, pouvoirs et propriétés.

Le Che affirme alors qu'en Amérique latine, tout autant que dans les pays qu'on dit du tiers-monde, et globalement dans les pays peu industrialisés, le fer de lance d'une révolution n'est pas, comme l'entend le marxisme dogmatique, le prolétariat, mais la paysannerie. Elle est celle qui détient la force de production et désire en posséder les moyens. Elle est aussi le bras armé de la guérilla qui sans elle ne pourrait pas exister car elle s'implante nécessairement dans le terrain dont elle connaît les données par un savoir acquis et transmis de génération en génération, par le travail quotidien qu'elle mène au sein de cette nature, et dont elle possède des moyens de subsistance nécessaires au guérillero pour vivre. Ainsi, le guérillero doit développer un rapport de sympathie et de soutien mutuel avec le paysan pour se fondre peu à peu en lui, le paysan devenant lui-même un possible guérillero. Celui-là le fait car il comprend que celui-ci œuvre pour son intérêt. Le paysan est mobilisé et motivé dans le but essentiel de la propriété de la terre. C'est pour cela que la première action que le Che pense nécessaire, outre la visée globale de restructuration de l'économie, est de satisfaire son désir : « Les

grandes revendications des paysans doivent être satisfaites dans la mesure du possible³ », dit-il. Une fois la révolution accomplie, il retourne à sa terre jouir pour lui-même du produit qu'il a fait naître en lâchant sa bêche pour prendre un fusil. « Le paysan qui était le centre, la moelle de l'armée rebelle, est le même qui retourne dans la Sierra Maestra, propriétaire orgueilleux de son lopin et intensément individualiste⁴ », dit-il encore. Tous les paysans de son « Amérique majuscule » sont fondamentalement, malgré leurs différences culturelles, reliés par un même sentiment : « le désir de la terre ». Aussi, le guérillero « se servira-t-il de la réforme de la propriété agraire comme de la base des revendications sociales... le guérillero est avant tout un révolutionnaire agraire⁵ ».

Au-delà de la satisfaction du paysan, la réforme agraire a pour but de lutter contre le sous-développement qui est selon son expression « un nain avec une énorme tête et une poitrine puissante (mais des membres courts), produit monstrueux d'une malformation qui a faussé son développement⁶ ». Ainsi, on ne devrait pas dire sous-développé, mais plus exactement mal développé. Pour certains, par une spécialisation dans les matières premières qui déséquilibre l'économie et peut mener les peuples à la famine, pour d'autres comme Cuba en particulier dans la monoculture, toutes choses qui rendent ces États dépendants et à la merci des marchés et des grands trusts internationaux. Car ils sont également des pays de mono-marchés divisés par le seul responsable à ses yeux : l'impérialisme.

Il nous a divisés en producteurs de café, de cuivre, de pétrole, d'étain, de sucre, et il nous a aussi divisés en pays qui luttent pour un marché dans un seul pays en baissant constamment les prix pour pouvoir plus facilement défaire un à un ces pays⁷.

Ainsi le sucre comme monoculture quasi exclusivement lié au marché américain est en même temps la force et le talon d'Achille de Cuba. Développer l'économie suppose de développer l'industrie du sucre et de le vendre, en priorité à ceux qui, avant la réforme agraire, en maîtrisaient la production et la vente et qui s'en voient dépossédés.

Conscient du danger que cela représente, le Che, lors de son voyage dans les pays non alignés, avait cherché à ouvrir de nouveaux marchés. « Le peuple qui veut mourir vend à un seul peuple, et celui qui veut se sauver vend à plusieurs⁸ », dira-t-il en paraphrasant Martí. Cuba va

également commencer des tractations commerciales avec l'URSS. Le 13 février, ils rendent publics les termes de leurs contrats : cinq cents tonnes de sucre en 1960, un million de tonnes les quatre années suivantes. Ce contrat s'accompagne d'une ouverture touristique des Cubains chez les Soviétiques. En trois semaines, plus de cent mille Cubains vont pouvoir visiter l'URSS et s'émerveiller devant leurs usines, leurs équipements industriels, sportifs, culturels, et une réplique du Spoutnik. Pendant ce temps, des avions en provenance des États-Unis bombardent des champs de canne à sucre et y mettent le feu. Un de ces avions se crashe et on découvre sur les cadavres les papiers de citoyens américains. Aucun doute possible. C'est Dulles, le chef de la CIA, celui qui a organisé l'attaque de Guatemala City, qui est derrière ces attaques de champs de canne, mais selon le Che ce n'est qu'un objectif terroriste visant à déstabiliser le régime, et qui reste circonscrit à de petites zones. Il pense qu'ils ne cherchent pas à mettre à bas toute la production sucrière car ils en ont besoin. Il se trompe. Les événements qui vont suivre vont le démentir.

Un autre souci plus personnel menace la tranquillité du Che déjà fort occupé, puisqu'on vient de lui confier la présidence de la Banque nationale de Cuba : le conflit grandissant entre Aleida et Hilda.

Hilda travaille dans les bureaux de l'INRA, à l'étage au-dessous, s'occupant des paysans dont champs et maisons ont été incendiés pendant la guérilla. La petite Hildita est donc souvent là, passe d'un étage à l'autre pour voir ses parents, et croise régulièrement Aleida. Le Che, qui a mauvaise conscience, fait tout son possible pour s'occuper d'elle. Mais Aleida, poussée par sa jalousie légendaire, soupçonne Hilda de vouloir renouer avec son mari en utilisant sa fille. De son côté, Hilda, prenant à témoin une autre secrétaire, lui dit pis que pendre de celle qui lui a « volé » son mari, et Aleida reproche constamment à la même secrétaire de prêter l'oreille aux médisances de la Péruvienne. La pauvre, coincée entre ces deux harpies, donne sa démission. Le Che, exaspéré, sort un jour de son bureau en hurlant : « J'aurais mieux fait de ne pas divorcer 9 ! » C'est un véritable vaudeville qui se joue à l'INRA duquel il prend volontiers ses distances, en travaillant désormais au sein de la Banque nationale, rue Obispo, à neuf kilomètres.

Le Che, président de la Banque nationale ; surprenant de la part d'un homme qui voue l'argent aux gémonies, et méprise les questions

financières – un trait de famille. Il avait d'ailleurs refusé les mille dollars de salaire mensuel qu'on lui proposait au titre de président de la banque pour garder les deux cent cinquante dollars de sa solde de commandant. Une blague devenue célèbre raconte comment il aurait été nommé par erreur à ce poste : lors d'une réunion du comité de direction de la révolution, Fidel demande : « Y a-t-il un économiste dans la salle ? » Le Che lève la main parce qu'il a entendu : « Y a-t-il un communiste dans la salle ? »

Il ne connaît rien au monde de la finance. Qu'importe, il apprendra. Fidel a besoin à ce poste d'un homme de confiance d'une grande intégrité, capable à la fois d'apprendre et d'imposer ses vues sociales et politiques sur ces questions financières.

Le Che s'entoure d'un petit groupe d'économistes venant du Chili et de l'Équateur. Il étudie d'arrache-pied l'économie avec un Mexicain, Juan Noyola, et les mathématiques avec le docteur Vilaseca à qui il demande d'être l'administrateur de la banque. Il se replonge assidûment dans la lecture de Marx, notamment du *Capital*, qu'il n'avait jamais terminé, car « si l'on ne connaît pas *Le Capital*, on ne peut se prétendre économiste au sens plein et honorable du mot¹⁰ ». Mais au-delà de sa pensée, il veut connaître l'homme Marx, sa vie, son compagnonnage avec Friedrich Engels, dimension qui lui importe au plus haut point, et sa relation aux femmes. Peut-être se cherche-t-il un peu en ce penseur qu'il admire. Il s'intéresse particulièrement à son épouse, Jenny de Westphalie :

Même si elle n'occupe pas la place d'Engels, il est impossible d'occulter, si l'on veut relater la vie de Marx, fût-ce de façon succincte, la femme extraordinaire qu'elle fut, la compagne de toute son existence adulte et à laquelle il ne survécut qu'un an... On peut dire [de cette femme issue de la petite noblesse allemande] qu'elle a tout perdu d'un seul coup en se liant indissolublement au révolutionnaire, intransigeant et sans concessions, qu'était Marx¹¹.

Et il se projette littéralement dans le personnage du philosophe allemand lorsqu'il écrit :

Marx fut toujours, nous ne devons pas l'oublier, un individu humain, jusqu'à la sublimation. Il aima sa femme et ses enfants avec une tendresse unique, mais il dut faire passer avant eux l'œuvre de sa vie. Ce père et ce mari exemplaires vécut douloureusement le fait que ses deux amours, sa famille et son engagement au service du prolétariat, fussent aussi inconciliables... Cet homme si humain, dont la capacité de

tendresse s'était étendue à tous ceux qui souffrent de par le monde, mais en leur apportant un message de combat, d'optimisme inébranlable, a été défiguré par l'Histoire jusqu'à se convertir en idole de pierre [12](#).

Précisément, cette dimension vitale, sensible, qu'il cherche en Marx, derrière l'idole de pierre, lui permet de retrouver le sens d'une pensée en mouvement avant qu'elle ne soit figée par les interprètes sculpteurs du dogme. Il cherche le chercheur et l'inventeur, celui qui s'est risqué au-delà du domaine connu, ce conquistador qui, en s'avançant, a défriché par le concept la jungle d'une vieille philosophie qui étouffe la pensée elle-même dans les entrelacs de liens de causalité et les épaisseurs sédimentées d'antiques certitudes.

Faisant appel aux analyses du philosophe Louis Althusser, qu'il lit abondamment, il opère pour son compte une relecture de Marx. Celle-ci lui permet de trouver la lumière éclairant son propre chemin. Chemin qui n'est pas indissociable en ce moment même de celui de Cuba, mais qui allant au-delà se projette sur l'Amérique latine et ouvre sur une utopie du monde à transformer. Mais changer le monde, c'est aussi changer l'homme, ce que n'a pas su faire Staline qu'il critique violemment : « Le terrible crime de Staline : avoir méprisé l'éducation et instauré le culte sans limites de l'autorité [13](#). »

Il se plonge dans les ouvrages dogmatiques qui leur viennent d'URSS, les décortique et les critique point par point. C'est d'ailleurs l'objet de ses « notes d'économie politique » qu'il publiera après les avoir travaillées et mises en ordre à Prague, au Congo et en Tanzanie, pendant de longs jours d'attente et de désœuvrement.

Pour exemple, en réaction au chapitre XVI du manuel d'économie politique de l'Académie des sciences de l'Union soviétique où il lit : « Dans la lutte de libération des peuples du monde colonial, le prolétariat joue un rôle de plus en plus grand en tant que dirigeant reconnu des larges masses de la paysannerie et de tous les travailleurs. Les intérêts du mouvement prolétarien dans les pays développés au point de vue capitaliste et du mouvement de libération nationale dans les colonies imposent l'union de ces deux formes de mouvement révolutionnaire en un front unique de lutte contre l'ennemi commun, contre l'impérialisme », il explose :

Faux, archifaux ! Il n'existe pas de point de contact entre les masses prolétaires des pays impérialistes et celles des pays dépendants ; tout contribue à les séparer et à créer

des antagonismes entre elles. [...]

L'échelle est la suivante : les prolétaires des pays impérialistes reçoivent les miettes de l'exploitation coloniale et deviennent complices des monopolistes ; les ouvriers des pays dépendants reçoivent un salaire plusieurs fois inférieur, mais un salaire quand même avec une certaine sécurité d'emploi, alors même que s'exerce la pression sur le marché du travail de nombreux paysans sans terre et déclassés ; les paysans de ces pays sont dépossédés de leurs terres pour créer la propriété latifundiste qui les envoie sur le marché de la main-d'œuvre ; leur économie naturelle disparaît et rien ne la remplace, ce sont eux les vrais pauvres en ce moment dans la grande majorité des pays. La force révolutionnaire, ce sont eux [14](#).

Ces pensées, qu'il ordonnera plus tard en les écrivant, sont en germe et déjà à l'œuvre dans sa double tâche de président de la Banque nationale et de directeur de l'INRA, une nouvelle voie de développement économique qui s'écarte de la ligne du marxisme orthodoxe. Mais s'il garde encore ses illusions sur l'URSS, il cherche à éviter pour Cuba ce qu'il conçoit comme un échec du socialisme : la sous-estimation du rôle déterminant de l'individu, sa mise au pas par le pouvoir d'État et le rôle de l'éducation et de la culture comme moyens d'émancipation, c'est-à-dire de ce qui est coextensif à sa liberté : le déploiement de la capacité critique de l'individu. Tout changement fondamental de la structure sociale et économique doit passer par la prise en compte de l'élément individuel.

Il faut donc se pencher sur l'individu, ses motivations, sa sensibilité, son imagination, sa capacité au « vivre ensemble », à s'inscrire dans le tout que constitue une société en marche. Il faut pour cela créer les conditions de l'émergence d'un homme nouveau qui comprend et adhère au fait qu'il est la partie d'un tout, un homme qui prend sa part de manière volontaire, créative et singulière dans ce tout dont la marche dépend en partie de lui. Un individu qui ait le sens politique de sa responsabilité et de son engagement. Ici, il rejoint parfaitement Sartre.

« Il faut consacrer une grande partie du revenu national aux investissements dits improductifs de l'instruction [15](#). » Développer l'art, la culture, la poésie et l'éducation, et jeter aux orties ces vieux manuels du marxisme orthodoxe qui commencent à polluer les esprits. Il fait pour cela appel à son ami René Depestre venu justement le voir car, nommé depuis deux mois au ministère des Affaires étrangères, il n'en peut plus. On l'a mis au placard. On ne lui donne la responsabilité d'aucun dossier, on ne le convoque pas aux réunions importantes, on l'ignore. Quand on le voit au ministère, composé uniquement de blancs,

on le prend pour le garçon d'ascenseur. On ne comprend pas ce qu'un noir fait là. Le racisme, quasi congénital à Cuba du fait de son histoire, perdure malgré la révolution. Fidel et le Che en sont très conscients. Lors de son discours à l'Université centrale de Las Villas, le 28 décembre 1959, le Che affirme haut et fort cette absolue nécessité de combattre le racisme, d'abord par l'éducation :

Que dirai-je tout d'abord à l'Université en ce qui concerne sa fonction essentielle dans cette nouvelle Cuba ? Je lui dirai qu'elle se teinte de noir, de mulâtre, non seulement en ce qui concerne les élèves, mais aussi les professeurs, qu'elle se teinte d'ouvriers, de paysans, du peuple, parce que l'Université n'est le patrimoine de personne, elle appartient au peuple de Cuba [16](#).

Mais ce combat sera long ; Fidel Castro admet cependant de nombreuses avancées :

La science démontre sans conteste l'égalité intellectuelle réelle entre tous les êtres humains, mais dans le même temps, la discrimination perdure.

Pour nous, révolutionnaires, lutter contre la discrimination raciale est un principe sacré... Nous étions assez naïfs pour croire qu'il suffisait de décréter l'égalité totale et absolue au regard de la loi pour mettre fin à la discrimination. Car il y a deux discriminations : l'une subjective et l'autre objective... Nous serions un exemple de vanité, de chauvinisme et d'autosatisfaction si nous prétendions que nous sommes satisfaits à cet égard. Même dans une société comme la société cubaine, issue d'une révolution sociale radicale où le peuple a atteint une égalité totale, où le niveau d'éducation politique a vaincu la composante subjective de la discrimination, celle-ci persiste sous une forme différente. C'est ce que j'appelle la discrimination objective, liée à la pauvreté et au monopole historique des connaissances [17](#)...

La culture et l'éducation sont les deux instruments déterminants pour lutter contre les inégalités sociales et le racisme. Ce n'est donc pas un hasard si le Che confie alors à un noir, un Haïtien, fin lettré, un projet pour les développer en vue de l'émancipation de l'individu. Mais quelle culture et quelle éducation ? « Nous allons nationaliser le principal journal, *El Diario de la Marina*, pour en faire une maison d'édition. Tu vas te mettre en treillis pour prendre possession de ce journal au nom de la révolution, et tu seras le principal conseiller de cette future maison d'édition auprès du directeur qui sera un Cubain. Le premier titre que tu vas éditer, ce sera *Don Quichotte*, tu en écriras la préface et tu vas le publier à cent mille exemplaires. Ce sera un acte culturel important pour marquer notre territoire [18](#). »

Ce *Don Quichotte*, vendu à prix symbolique, connaît un immense succès. Il s'agit maintenant de développer une ligne éditoriale axée sur les grands auteurs de la littérature mondiale. Avec l'aide de son ami l'écrivain cubain Alejo Carpentier, il dresse une liste de titres qu'il présente au directeur de la maison d'édition. Mais entre-temps les communistes du PSP ont placé des staliniens à tous les étages, dont le directeur lui-même qui s'offusque d'une telle liste d'auteurs « bourgeois », tels Mann, Hemingway, Faulkner, London, Whitman, Sagan, Sartre, Camus, Baldwin..., en bref, tous les grands auteurs passés et présents de la littérature mondiale. Pour le directeur et son entourage, l'éducation du peuple doit passer par la traduction en espagnol des livres pédagogiques russes et des romans du réalisme socialiste. Apprenant cela, le Che entre dans une colère noire et somme le directeur d'écouter René Depestre. Le Che, s'opposant totalement aux vues utilitaristes des communistes staliniens, affirme l'autonomie de l'art et sa nécessité comme élément fondamental de l'émancipation :

Depuis longtemps, l'homme essaie de se libérer de l'aliénation par la culture et l'art. Il meurt journalièrement au cours des huit heures pendant lesquelles il remplit son rôle de marchandise, pour ressusciter ensuite dans la création artistique... Il défend son individualité opprimée par le milieu et réagit devant les idées esthétiques comme un être unique, dont l'aspiration est de rester immaculé ¹⁹.

L'art du réalisme socialiste le hérissé, car il ferme le champ des possibles, pose des règles du jeu qui, si on les respecte, permettent d'obtenir des honneurs comme, dit-il, celui d'un « singe inventant des pirouettes, la seule condition est de ne pas essayer de s'échapper de la cage invisible ²⁰ ».

Il y a donc une dimension totalitaire dans cette vision stalinienne qui pose comme fini le processus historique de la création artistique et clôt l'art sur lui-même comme elle clôt la société sur elle-même dans une fin supposée de l'histoire. L'art est mouvement, questionnement permanent de la société. Le Che note le conflit nécessairement sans fin entre la forme et le contenu. Le réalisme socialiste voudrait que la forme définisse, finisse et clôtüre le fond (il a lu attentivement le philosophe stalinien Lukács et sa pensée esthétique).

La culture générale se transforme presque en un tabou et on proclame comme le summum de l'aspiration culturelle une représentation formellement exacte de la

nature, celle-ci se transformant ensuite en une représentation mécanique de la réalité sociale que l'on voulait faire voir, la société idéale presque sans conflits ni contradictions que l'on cherche à créer [21](#).

Il faut tout au contraire, dans une volonté de changement réel de la société, mettre à contribution les artistes qui, créateurs donc subversifs, travaillent sur la forme. Une forme qui questionne le fond d'une société forcément conflictuelle, car l'idéal ne se réalise pas par décret esthétique pas plus que politique. Le dogmatisme esthétique et politique, ne résolvant pas les problèmes, contribue à les masquer.

Mais comme il n'y a pas « de grands artistes qui aient en même temps une grande autorité révolutionnaire [ce sont les hommes politiques qui] doivent prendre cette tâche en main et chercher à atteindre l'objectif principal : éduquer le peuple [22](#) ».

Et là réside le problème, car il y a un fossé culturel entre les artistes véritablement créateurs et ceux qui ont la charge de diffuser la culture au plus grand nombre. « On cherche alors la simplification, à se mettre au niveau du plus grand nombre, c'est-à-dire de ce que comprennent les fonctionnaires. On annihile l'authentique recherche artistique et le problème de la culture générale se réduit à une appropriation du présent socialiste et du passé mort (par conséquent inoffensif). C'est ainsi que naît le réalisme socialiste, sur les bases de l'art du siècle passé [23](#). »

Or, l'art est en soi révolutionnaire. Pour lui permettre de l'être vraiment, il faut lui offrir les conditions de possibilité de son émergence. Par conséquent, « plus nous élargirons le champ de la culture et les possibilités d'expression, plus nous aurons des chances de voir surgir des artistes exceptionnels [24](#) ».

On comprend mieux alors la colère du Che lorsqu'il apprend l'obstruction qui est faite à René Depestre et à son projet éditorial. Colère qui s'amplifie quand le même directeur de l'imprimerie nationale veut licencier les quelques écrivains homosexuels dont le poète haïtien s'est, entre autres, entouré : « Tu n'as pas à t'occuper de la braguette des collaborateurs de René [25](#). »

Lourdes tâches de remaniement intérieur et de développement culturel, économique et social auxquelles le Che s'attelle jour et nuit, tout en restant le militaire qu'on connaît. Il ne peut à aucun moment lâcher ses armes du fait de la contre-révolution en marche.

Le dollar au bout du fusil

Le 4 mars 1960, le navire français *La Coubre*, qui contenait des armes et des munitions en provenance de la Belgique, explose dans le port de La Havane lors de son déchargement, faisant plus de cent morts et deux cents blessés. Une formidable explosion qui retentit dans toute la capitale. Fidel, qui était en réunion avec le chef de l'INRA à Camagüey, Enrique Mendoza, et les chefs des autres provinces, se précipite vers le port et voit le Che le dépasser et se ruer vers le bateau en feu. Les balles traçantes sifflent autour d'eux. Au moment où le Che s'approche du navire a lieu une deuxième explosion. Raúl, présent auprès de Fidel, et quelques autres font barrage de leurs corps pour protéger son frère. Fidel, très en colère, les repousse violemment : « Putain ! Vous m'étouffez, lâchez-moi, écarterez-vous [1](#) ! » Raúl doit maîtriser son frère pour l'éloigner du quai. De son côté, le Che enjambe un parapet pour entrer dans le navire. Quelqu'un tente de l'arrêter. « Merde ! Fais pas chier ! Il y a eu deux explosions. Tout ce qui devait exploser a déjà explosé. Laisse-moi entrer [2](#). » Et il force le passage pour pénétrer dans le navire en feu. L'évidence est là : il s'agit bien d'un attentat, signé par la CIA.

Le lendemain, une foule en noir et silencieuse défile le long du Malecón. Seules les vagues rythment une marche funèbre. Le Che a le visage sombre. Le photographe Alberto Korda immortalise son expression dans un cliché qui fera le tour du monde et deviendra l'image iconique du *comandante* Che Guevara. Deux grandes personnalités du monde intellectuel sont derrière lui : Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir qui ont été invités par Carlos Franqui. Ils étaient encore tout imprégnés par l'optimisme si communicatif des dirigeants de la révolution dont la moyenne d'âge est de vingt-sept ans. Bonheur des bains de foule avec Castro, plaisir de le voir parler avec les enfants des écoles, les paysans, les ouvriers. Tous, l'appétit aiguisé par le vaste horizon que Fidel venait d'ouvrir sous leurs yeux, lui réclamaient leur

dû. Ne sachant pas refuser ce qu'il considérait comme l'expression légitime et humaine de besoins, celui-ci promettait de les satisfaire tout en se demandant comment il allait pouvoir s'y prendre. Tout manquait ici, mais pas cet optimisme ni cette énergie folle que nos deux intellectuels découvraient à la fois dans les hommes et la nature surabondante, luxuriante, qui contrastait avec la pauvreté. Ils avaient tout pour eux, mais rien n'était à eux. Ni l'incroyable scintillement de lumières et de néons de La Havane qui appartenaient aux Américains et à leurs compagnies électriques, ni ces rutilantes voitures que beaucoup achetaient à crédit, à un taux exorbitant qui les surendettait, ni ces gratte-ciel obscènes et présomptueux, forêts dans la forêt de Vedado autrefois vierge, aujourd'hui violée par les dollars américains, ni même cette nature confisquée par les latifundiaires, pas même les plages, privatisées pour les ventres blancs et repus des touristes yankees insoucieux de la misère aux larmes sèches qui les observait derrière les grilles des clubs de vacances.

Tout manquait, mais tout risquait de manquer plus encore avec cette explosion qui semblait un signe annonciateur du pire et qui tout à coup rendait cette foule d'habitude joyeuse bien sombre, à l'exemple de Che Guevara, soucieux, le regard pensif, plongé dans le vide d'un avenir menaçant.

Le Che, Sartre et Beauvoir l'avaient rencontré, et il les avait impressionnés. Au sortir de ce rendez-vous obtenu à deux heures du matin dans son bureau, Sartre avait écrit : « Che Guevara est l'homme le plus complet que ce siècle ait produit. » Il rapporte cette rencontre :

Une porte s'ouvrit, nous entrâmes : l'impression disparut. Un officier rebelle, portant calot, le teint mat, m'attendait ; il portait un collier de barbe et de longs cheveux comme les soldats du vestibule, mais son visage lisse et dispos, rasé de près, me semblait matinal. C'était Guevara. [...] J'entendis la porte se refermer dans mon dos et je perdis à la fois le souvenir de mes vieilles fatigues et la notion de l'heure. La nuit n'entre pas dans ce bureau ; chez ces hommes en pleine veille, au meilleur d'eux-mêmes, dormir ne semblait pas un besoin naturel, tout juste une routine dont ils s'étaient plus ou moins délivrés. [...] Guevara [...] passe pour un homme de grande culture. Et cela se voit [...]. Mais ce large savoir, les connaissances générales d'un jeune médecin qui s'est voué par inclination, par passion, à l'étude des sciences sociales, un abîme le sépare des connaissances précises et techniques qui sont indispensables à un banquier d'État ³.

Et s'ils avaient surpris ce que l'appareil photo de Korda a saisi, ce

regard farouche, cette froide détermination du félin, ils auraient été encore plus impressionnés, voire effrayés. Car lui plus que tout autre voit clairement le danger qui avance. Ses oreilles vibrent sans doute en ce moment du vrombissement des bombardiers américains sur Guatemala City, des rafales de mitrailleuses, des cris, des hurlements de sirènes et des explosions éclatant les tympans. En lui cette fureur de vivre, de nouveau, de se lancer dans la mêlée, de faire payer ces assassins de la CIA. Et ces yeux-là regardent déjà loin, bien plus loin que les digues du Malecón. Bien au-delà.

Mais peut-être les philosophes parisiens auraient-ils été plus effrayés encore s'ils avaient pu lire dans ses pensées ce que le Che confiera plus tard à son vénéré poète Pablo Neruda venu le rencontrer à Cuba : « La guerre... la guerre... Nous sommes toujours contre la guerre, mais quand nous l'avons faite, nous ne pouvons vivre sans elle. À tout instant nous voulons y retourner ⁴. »

Sartre se trompe en pensant qu'en tant que banquier d'État, le Che n'est pas à sa place. Le banquier et le guérillero se confondent en une seule et même personne, et la banque est pour lui une arme de guerre. Sur les billets qu'il a fait éditer, il a signé simplement « Che », comme certains gravent leurs noms ou leurs initiales sur leurs balles de fusil. Il est prêt à une guerre totale qui commencera, il le sait, par une guerre économique.

Armé de la même détermination et de la même inquiétude, Fidel Castro avait confié quelques jours plus tôt à Sartre :

Le blocus, c'est l'arme la plus ignoble ; on profite de la misère d'un peuple pour le soumettre en l'affamant. Nous n'accepterons pas cela. Nous refusons de crever sur cette île sans lever un doigt pour nous défendre ou pour rendre les coups...

— Que ferez-vous ? lui dis-je.

Il sourit tranquillement.

— S'ils veulent commencer par le blocus, dit-il, nous ne pouvons pas les en empêcher. Mais nous pouvons faire qu'ils l'abandonnent pour la vraie guerre, pour l'agression à main armée. Et cela, nous le ferons, je vous en réponds. Il vaut mieux mourir par le feu au combat que chez soi par la faim ⁵.

Un mois plus tard, en avril 1960, Che Guevara publie *La guerre de guérilla*, éditée par le département militaire de l'INRA, qui impose par les armes la restructuration du monde agricole, fer de lance de l'économie et de la politique cubaine. Ce recueil, largement diffusé, deviendra le bréviaire des apprentis guérilleros du monde entier, à l'égale

de ce que sont les manuels de Clausewitz (que Guevara a étudiés attentivement) pour les militaires. Mais il sera également plein d'enseignements pour la CIA qui, justement, vient d'ouvrir un camp d'entraînement pour guérilleros anticastristes dans les montagnes guatémaltèques.

Fin mai 1960, Che Guevara informe Texaco, Standard Oil et la Shell qu'ils devront désormais raffiner sur le sol cubain du pétrole brut soviétique, et que l'État cubain n'est pas en mesure d'honorer sa dette de cinquante millions de dollars.

Le 15 juin, le Hilton nationalisé devient le Habana Libre, pied de nez aux Yankees, et le 29 juin, devant le refus des trois compagnies pétrolières d'accéder à sa demande, Fidel Castro les fait saisir au moment même où débarquent les tankers pétroliers russes, le 4 juillet, jour de l'*Independence Day*, nouveau pied de nez aux États-Unis : soixante-dix mille barils de pétrole brut, qui marquent l'indépendance énergétique de Cuba vis-à-vis des États-Unis.

La réponse est immédiate et brutale. Le 6 juillet, Eisenhower annonce aux Cubains que les États-Unis mettent fin à leur importation de sucre pour l'année en cours.

Mais les tractations ont déjà commencé avec le géant de l'Est. Si les États-Unis voulaient faire basculer Cuba dans le camp communiste, ils n'auraient pas pu mieux faire. Maladresse ou stratégie cynique ? Comment imaginer qu'en privant cette petite île de 80 % de ses revenus d'exportation, elle se serait laissée affamer sans rien faire ? Dans cette partie de poker, Eisenhower a fait entrer à la table de jeu de La Havane un joueur redoutable : Nikita Khrouchtchev. L'ours russe pose lourdement son pied sur le sol cubain et nargue frontalement l'aigle américain en achetant le 9 juillet la totalité du sucre cubain. La Chine, la Pologne et la RDA se portent aussi acquéreurs. Fidel abat ses cartes et exulte : « *Cuba sí, Yankee no !* Le rôle des États-Unis dans l'histoire de l'Amérique latine est terminé⁶. » Dire que quelques mois plus tôt il avait demandé à Sartre, sachant qu'il allait faire publier son grand reportage « Ouragan sur le sucre » dans *France-Soir* de ne pas écrire que Cuba était socialiste !

Ce jour-là, il a clairement choisi son camp, poussé par l'aveuglement yankee. Ceux-ci veulent traduire Cuba devant l'Organisation des États américains (OEA), l'accusant d'être « un instrument du plan mondial communiste ». Ils convoquent l'État cubain à San José (Costa Rica)

devant les vingt et un États de l'OEA. Ils y dénoncent « la menace d'ingérence de puissances extracontinentales dans les affaires des républiques américaines »⁷. Mais, dans la résolution signée par dix-huit des vingt et un États, Cuba n'est pas nommément mentionné.

Le 8 août 1960, le *Times* publie en couverture la photo de Che Guevara avec comme titre : « Le cerveau de Castro ». Extrait de l'article : « Fidel Castro est le cœur et l'âme de l'actuelle Cuba, Raúl en est le poing fermé sur la dague et Che Guevara en est le cerveau. »

Le 2 septembre, dénonçant l'OEA « où cohabitent toujours un requin et vingt sardines », Castro convoque son peuple « constitué en assemblée générale » place José-Martí pour acter, dans une de ces manifestations que Sartre a appelées « démocratie directe », les résolutions qui vont constituer la Première Déclaration de La Havane. Face à Fidel, sous la statue de Martí, qui l'invective et la questionne, une foule de plus de cinq cent mille Cubains, selon *Le Monde*, un million selon Cuba, lui répond « oui ! » en chœur, notamment à cette question sensible : « Dans le cas où notre île serait envahie par des forces impérialistes, accepteriez-vous l'aide soviétique ? »

La déclaration de La Havane est rédigée comme suit :

L'Assemblée nationale du peuple de Cuba proclame à la face de l'Amérique :

le droit du paysan à la terre, le droit de l'ouvrier au fruit de son travail ;

le droit des enfants à l'éducation, le droit des jeunes au travail ;

le droit des étudiants à un enseignement libre, expérimental et scientifique ;

le droit des noirs et des indiens à la pleine dignité de l'homme ;

le droit de la femme à l'égalité civile, sociale et politique ;

le droit des vieillards à une fin de vie assurée ;

le droit des intellectuels, artistes et savants à lutter par leurs œuvres pour un monde meilleur ;

le droit des États à nationaliser les monopoles impérialistes pour récupérer les richesses et les ressources nationales ;

le droit des pays au libre commerce avec tous les peuples du monde ;

le droit des nations à leur propre souveraineté ;

le droit des peuples à transformer les casernes en écoles et armer les ouvriers, paysans, intellectuels, étudiants, noirs, indiens, femmes, jeunes, vieillards, tous les opprimés et exploités, afin qu'ils puissent eux-mêmes défendre leur droit et leur avenir.

L'Assemblée nationale du peuple de Cuba reconnaît le devoir pour les ouvriers, paysans, intellectuels, noirs, indiens, jeunes, femmes, vieillards de lutter pour leurs revendications économiques, politiques et sociales ; le devoir pour les nations opprimées et exploitées de lutter pour leur libération ; le devoir pour chaque peuple d'être solidaire de tous les peuples opprimés, colonisés, exploités ou victimes d'une agression, quel que soit le continent où ils se trouvent et la distance qui les sépare.

Cette déclaration de La Havane marque la volonté déterminée d'indépendance réelle vis-à-vis des États-Unis, et c'est la première expression publique d'une volonté d'inscrire le combat de Cuba dans la dimension de tout le continent américain. La menace d'un blocus total de Cuba et de son isolement au sein des Amériques contraint Fidel Castro à rallier tous les peuples colonisés ou sous contrôle impérialiste à un front commun.

Il vient à New York avec Almeida, devenu son chef d'état-major, et quatre-vingts autres *barbudos* en treillis pour défendre sa cause à l'ONU.

Ils sont quatre-vingt-deux, chiffre symbolique. Autre débarquement, et pas n'importe où : au cœur sensible de Harlem, au milieu des noirs victimes du racisme et de la ségrégation, pour signifier clairement que quel que soit le pays où ils vivent, ils partagent la même cause : celle des dominés contre la domination *wasp* (*White Anglo-Saxon and Protestant*). Harlem est la Sierra Maestra de New York en quelque sorte, là où se trouvent les laissés-pour-compte du développement.

Installés au neuvième étage du palace le Teresa, le noir Almeida en tête, ils reçoivent les leaders de la communauté noire, notamment le sulfureux Malcolm X. Mais, plus sulfureux encore, vient un visiteur du soir, le diable en personne aux yeux de l'oncle Sam : Nikita Khrouchtchev, et ils s'embrassent sous les flashes des caméras du monde entier. Le pacte est désormais conclu. À l'ONU, Fidel Castro prononce un discours de quatre heures et vingt-neuf minutes, le plus long jamais prononcé en cette enceinte, ce qui lui vaut d'être inscrit au *Guinness des records*. Véritable réquisitoire contre la politique impérialiste des États-Unis. Eisenhower fulmine et, le 19 octobre 1960, après avoir fait acheter en grande quantité ses cigares cubains préférés, et pendant que Nixon et Kennedy se battent pour sa succession, il fait décréter l'embargo sur toutes les exportations en direction de Cuba, excepté la nourriture et les médicaments. Réplique immédiate de Fidel qui nationalise Coca-Cola, Westinghouse, Remington Rand, les grands magasins Woolworth, les mines de nickel de Nicaro en plus des cent soixante et une sociétés américaines restant encore à Cuba.

Au même moment commence la campagne contre ceux que Cuba appelle les *bandidos* dans les montagnes de l'Escambray. Un groupe

armé de contre-révolutionnaires cubains et d'Américains ayant été capturé, on découvre une cache d'armes et de munitions parachutées par des avions de la CIA. Cuba crée alors une phalange spécialisée dans la lutte contre ces *bandidos* nommée LCB (Lutte contre les Bandits).

Par ailleurs, le soutien du bloc communiste renforce l'influence des staliniens cubains au sein du pouvoir, influence qu'on perçoit à tous les niveaux de la société. Sartre et Beauvoir, invités de nouveau par Fidel, notent le changement. Beauvoir écrit : « La Havane a changé ; plus de night-clubs, plus de jeux, et plus de touristes américains. Partout des militaires patrouillent⁹. » Dans le domaine culturel et artistique ils observent l'arrivée en force du réalisme socialiste, et le poète cubain Nicolás Guillén affirme que « toute recherche dans la technique et la forme est antirévolutionnaire ». Ce qui n'est certainement pas du goût de son ami René Depestre, encore moins de celui de Che Guevara.

Mais, pour l'heure, il n'est pas temps d'irriter l'encombrant ami soviétique. D'autres chats à fouetter. L'Église, qui après avoir soutenu le régime de Batista a finalement salué l'humanisme de cette révolution, commence à prendre ombrage de la présence marxiste-léniniste. Il faut composer avec elle, domaine trop sensible : le Cubain est très religieux. La mère de Fidel est une dévote, les paysans, grands soutiens de la révolution, ne le sont pas moins. Tout mécréant qu'il soit, Che Guevara est un esprit laïc. Pour lui la foi est une affaire privée. Pas question d'entrer en guerre contre ce qui appartient à l'intimité, il s'agit de travailler à remplacer cette foi par la foi révolutionnaire, celle de l'humanité « en marche vers des jours meilleurs ». D'où sa conception de la dimension morale du révolutionnaire participant de manière désintéressée par son travail à l'édification d'une société nouvelle. Ce désintéressement de l'individu au profit de la collectivité suppose la mise en œuvre des conditions d'émergence de « l'homme nouveau ». Pas par la force, par l'incitation morale et par l'exemple. Respecter l'Église tant qu'elle reste à sa place, mais pas question de lui laisser l'éducation des enfants. Le gouvernement nationalise les écoles privées et religieuses, mais respecte le droit de culte, de tous les cultes, y compris les animistes très présents dans l'*Oriente*. Il distingue croyants et institutions religieuses. Les religieux qui sont pris et arrêtés ne le sont pas pour leur foi, mais pour leur activité contre-révolutionnaire. Certains ont pris le maquis dans l'Escambray.

Fidel Castro et Che Guevara entendent ouvrir une autre voie au

communisme cubain et par extension latino-américain et caribéen, différente de celle de l'Est. Une voie qu'on retrouvera chez les catholiques marxistes d'Amérique du Sud et les théologies de la libération qui apparaissent en germe précisément en ce début de l'année 1960. Oui, d'autres chats à fouetter vraiment. L'embargo du 19 octobre sonne un sérieux coup de semonce. Plus question de finasser. Le 22 octobre, le Che s'envole pour Moscou. Il arrive en pleine commémoration du quarante-troisième anniversaire de la révolution d'Octobre, et le voici dans la tribune dominant la place Rouge, sans titre officiel, debout à la droite du bon Dieu des puissances orientales, Nikita Khrouchtchev, transi de froid, mais heureux et fier. Il n'est pas là pour le plaisir et les honneurs, même si, au passage, il visite le musée Lénine. Il en profite d'ailleurs pour faire une remontrance indirecte à ses accompagnateurs cubains indisciplinés qui s'égaillent dans la ville rouge, attirés par les beautés slaves, et en oublient d'être à ses côtés aux réunions importantes, cuvant leurs nuits de folie tard dans leur chambre d'hôtel. Il demande à la guide d'expliquer comment Lénine traitait, avec sévérité, l'indiscipline de ses collaborateurs. Et devant les visages qui s'allongent et blêmissent, un sourire narquois s'échappe de celui d'*El Comandante*.

Il négocie sans relâche avec Khrouchtchev. Il obtient beaucoup : achat de sucre, vente d'armes et d'objets manufacturés, et tout un ensemble de contrats commerciaux, mais pas la gigantesque usine de fabrication d'acier dont il rêvait. Son panier rempli, il s'envole vers la Corée du Nord et les pays communistes du Sud-Est asiatique où l'aspect autoritaire et totalitaire ne lui plaît guère. Puis la Chine où il est reçu à bras ouverts par Mao son idole, et Chou En-lai. Moment de vrai bonheur, auquel se surajoute l'image d'un bébé. Pas Hildita sa « petite Mao », mais il vient d'apprendre, le 4 novembre, qu'il est à nouveau papa. Le bébé ne s'appellera pas Camilo comme il l'espérait, en souvenir de son ami défunt, car c'est une fille. Elle portera le nom de sa mère : Aleida.

Emporté par l'enthousiasme de cette rencontre, il commet un impair diplomatique qui aura des retentissements internationaux et qui sera immédiatement exploité par la presse américaine. Il déclare que la Chine est un exemple pour Cuba et qu'il n'y a pas, entre lui et Mao, l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette. Nikita Khrouchtchev en avale sa vodka de travers. Conscient de sa bétise, et sans doute sous l'effet d'un

coup de fil cinglant de Castro, le Che va rectifier le tir lors de son retour à Pyongyang, en déclarant que les différences entre Moscou et Pékin peuvent être réduites par la médiation de Cuba.

Au jour de l'An 1961, pour la fête nationale cubaine, les chars soviétiques paradent le long du Malecón. Le VRP Che Guevara a bien rempli sa mission. Mais c'est un *casus belli* pour Eisenhower qui, à l'avant-veille de laisser le pouvoir à Kennedy, rompt les relations diplomatiques avec Cuba.

Le cauchemar de Kennedy

En février 1961, le Che est nommé ministre de l'Industrie. C'est l'occasion de mettre en œuvre sa philosophie du travail et sa conception du développement industriel. « Sans travail, dit-il, il n'y a rien qui vaille ¹. » Le travail est l'arme même de la liberté. Une liberté conditionnée par l'accroissement de la richesse nationale, non pas d'abord individuelle, mais collective. Paraphrasant le mot célèbre de Toussaint Louverture, le libérateur d'Haïti, « Nous serons libres tant que nous serons les plus forts », le Che affirme : « Nous sommes plus libres parce que nous sommes plus riches ². »

Mais « sans organisation, les idées perdent de leur efficacité après le premier moment d'élan ». Restructurer le travail, c'est aussi changer les mentalités qui freinent le développement. Mettre en œuvre toutes les énergies au service de la révolution, à commencer par celles des femmes. La culture machiste de Cuba y empêche leur émancipation et leur concours efficace à la construction de temps nouveaux. Et là-dessus, il s'indigne :

Il y a quelques mois, au ministère de l'Industrie, nous avons dû remplacer une fonctionnaire tout à fait capable. Pourquoi ? Parce que son travail l'obligeait à voyager en province avec des inspecteurs ou avec le directeur général. Le mari de cette camarade – un membre de l'Armée Rebelle, je crois – ne permettait pas à sa femme de voyager seule. Si bien que tous ses voyages étaient subordonnés à la possibilité pour le mari de quitter son travail pour l'accompagner partout où elle devait aller.

C'est là une manifestation de discrimination. La femme accompagne-t-elle le mari pour le surveiller chaque fois qu'il doit voyager en province ? Pour qu'il ne succombe pas à des tentations, ou que sais-je encore ?... Le prolétariat n'a pas de sexe ; c'est l'ensemble de tous les hommes et de toutes les femmes qui, à tous les postes de travail du pays, luttent dans un but commun ³.

Les femmes, bien sûr, mais la jeunesse aussi dont la créativité doit être au service de la révolution. « Une jeunesse qui ne crée pas est une anomalie », dit le Che lors d'une réunion de jeunes communistes. Mais cette créativité suppose par nature une liberté de conscience capable de

remettre en cause les habitudes culturelles héritées des anciens. « Nous devons faire du travail quelque chose de créateur, quelque chose de nouveau⁴. »

Ce caractère rebelle de la jeunesse peut être mis au service du développement. Il en appelle aux volontés individuelles, se mettant au service de tous dans un acte désintéressé au sens kantien du terme, c'est-à-dire dont l'intérêt n'est pas déterminé par l'appât du gain, ni par un quelconque bénéfice personnel, et encore moins par la contrainte.

Il faut créer l'émulation. Mais « le problème est que l'émulation ne peut être régie par des textes qui la réglementent, l'ordonnent et la moulent », continue-t-il. Et après avoir martelé qu'il faut « contaminer par le bon exemple, agir sur la conscience des gens, frapper leur conscience »⁵, il va instituer un travail volontaire dont lui-même donne l'exemple en travaillant un jour par semaine dans une usine ou un champ de canne comme simple ouvrier.

Hélas, tout le monde n'est pas Che Guevara, et cette vision kantienne aux « mains propres », comme disait Péguy, a le plus grand mal à s'inscrire dans une pensée marxiste orthodoxe. L'ennemi de son communisme, il le voit dans la faillite du socialisme russe qui échoue « parce que les stimulants moraux ont échoué ». Ils ont échoué parce qu'on ne les a pas pris en compte. Il fustige, dans une note sur le chapitre XXVII d'un bréviaire d'économie politique soviétique intitulé *Le caractère du travail en régime socialiste*, cette vision selon laquelle « grâce au socialisme, il est pour la première fois possible de travailler pour soi ».

« Faux ! glapit-il, l'homme ne travaille pas pour lui-même, il travaille pour la société dont il fait partie, il remplit son devoir social. »

Dans un autre chapitre de ce même ouvrage, il critique l'expression toute soviétique d'« État du peuple tout entier » : « L'État du peuple tout entier, écrit-il, n'a pas de sens, puisque l'État est l'instrument de domination d'une classe sur une autre », et la notion de centralisme démocratique : « Le centralisme démocratique est un mythe largement répandu. Un terme ronflant qui cache des structures politiques totalement dissemblables, et qui, pour moi, au bout du compte, est dénué de véritable contenu. »⁶

Toute cette pensée qu'il n'a pas encore mise en forme, exposée, publiée, il la met en œuvre dans son ministère.

Mais si tout le monde n'est pas le Che, il est aussi très clair que le

Che n'est pas cubain. Une différence mentale et culturelle qui se fait sentir très sérieusement à La Havane. Une différence flagrante qu'avait remarquée à Cuba son interprète russe Nikolaï Leonov : « Il était hautement organisé. En ce sens, il n'était pas du tout latin, plutôt comme un Allemand. Ponctuel, précis, c'était pour nous une stupéfaction, pour tous ceux d'entre nous qui connaissions l'Amérique latine ⁷. »

Cet Argentin qui ne sait même pas danser le tango se retrouve au milieu d'un peuple de danseurs. Il ne comprend pas, ne veut pas comprendre le *Choteo*, cette idiosyncrasie propre à la culture cubaine qui fait qu'on danse avec les événements et la réalité, qu'on en joue avec un humour gai et distancié. Même avec un revolver sur la tempe, un Cubain rit encore, dit-on. Cette manière de s'accommoder du monde, de le prendre avec grâce et légèreté, est loin de la culture des danseurs de tango qui improvisent sur une structure déterminée alors que les danseurs de salsa structurent leurs danses a posteriori, à partir de ce que leur apportent la terre, l'atmosphère, leurs partenaires et le rythme, dont les énergies sont captées dans l'instant, remontent au bassin, ressaisies par cette partie sensuelle du corps pour induire le mouvement du torse, des bras et de la tête. Bref, quasiment l'inverse du tango. Chose incompréhensible pour un non-danseur. C'est là que se fait la scission. La tête dure de Che Guevara se heurte au matelas moelleux mais incompressible du *Choteo*. C'est ce que commence à comprendre son ami René Depestre quand un jour il reçoit la visite dans son bureau de deux militaires : Efigenio Ameijeiras et René Rodríguez, commandants de la Sierra, proches de Castro et de Celia Sánchez. Apercevant sur un mur le portrait de Che Guevara, ils lui demandent : « Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? » René est stupéfait. Et devant l'extrême surprise du poète, René Rodríguez ajoute : « *Es un pesado* » (« C'est un lourd, un emmerdeur »). Alarmé, René Depestre court au-devant de son ami poète Nicolás Guillén pour lui raconter ce qu'il vient d'entendre. Et Guillén le regarde droit dans les yeux en lui disant : « *Chico, tu amigo es un pesado* ⁸. » Non, l'esprit de sacrifice, la rigueur morale, le transcendantal kantien, l'impératif catégorique, ça ne colle pas avec le *Choteo*.

Cependant, ni Fidel ni Raúl ne lui en veulent. « Le Che est comme il est », entend-on partout. Il ne s'habille pas correctement, ne respecte pas les codes ni militaires, ni politiques, ni sociaux. C'est ainsi. « Le Che est le Che », voilà tout. Pour l'heure, rien n'indique que sa grande popularité ait diminué d'une once. Le *pesado* l'est d'abord auprès de

certain apparatchiks, car il les empêche de danser en rond sur les acquis de la révolution.

D'ailleurs, on a fort besoin de lui par ces mauvais temps qui s'annoncent. Voilà que les États-Unis concoctent un projet d'invasion de Cuba.

Mais avant, il est question d'attenter à la vie des leaders de la révolution, à commencer par Fidel et le Che. Ces attentats ont lieu, à chaque fois ratés. Fidel Castro avoue en avoir déjoué des dizaines contre lui. Le 17 janvier, pourtant, un attentat a bien touché son objectif : celui de Lumumba au Congo, coup de semonce pour les leaders cubains.

Le 14 avril, le Che est réveillé par le bruit de bombardiers larguant au-dessus de La Havane leurs engins de mort à des endroits visiblement bien choisis, notamment l'aérodrome militaire, détruisant la plus grande partie de leur minuscule force aérienne. Branle-bas de combat. Le Che sort à moitié nu dans la rue : « Les chiens ! Ils ont enfin décidé de nous attaquer 9. »

Les morts se comptent par dizaines, et le lendemain, lors de leurs funérailles, Fidel en colère fait enfin son *coming out* politique : « Ils nous ont attaqués parce qu'ils ne peuvent pas supporter le fait que nous ayons apporté une révolution socialiste sous leur nez 10. » *Revolución so-cia-lis-ta* ! Plus besoin de se mettre l'index sur les lèvres en murmurant. Les États-Uniens ont choisi l'affrontement direct. Le temps de l'hypocrisie est terminé.

Depuis le 7 avril, l'île tout entière était déjà sur le qui-vive et mobilisée. Des fuites dans la presse américaine les avaient alertés sur l'imminence d'une invasion qui, en réalité, se préparait depuis janvier à la Maison-Blanche. Filant avec ses cigares cubains, Eisenhower avait laissé sur son bureau ce cadeau empoisonné à son successeur qui en prit possession à son arrivée le 20 janvier : le projet d'invasion de Cuba par la baie des Cochons.

« Une sale année », se rappellera Robert Kennedy. Elle commençait en effet très mal. « J'ai assisté à un exposé du général Lemnitzer au département d'État, en présence de Dean Rusk, suivi d'une discussion portant sur les secteurs d'une éventuelle vulnérabilité de Cuba. J'ai souvenir qu'il a été question de l'île des Pins, de la possibilité d'y effectuer un débarquement ou d'y fomenter une révolution 11. » C'est bien sur l'île des Pins que les exilés anticastristes ont débarqué le 15 avril 1961. Mais, en janvier, rien n'était encore joué. JFK n'avait encore rien

décidé. Il avait dépêché un expert pour apprécier la capacité de ces forces à remplir leur mission après le débarquement, un colonel très décoré et très bien noté qui avait combattu à Tarawa pendant la Seconde Guerre mondiale. Robert Kennedy se souviendra : « Il a déclaré n'avoir jamais vu une unité aussi efficace, par la puissance de feu, par la technique et la compétence, et recommandait vigoureusement le débarquement. Allen Dulles, qui avait naturellement participé à l'opération au Guatemala, estimait pour sa part que les chances de succès étaient cette fois-ci bien plus grandes [...] La seule personne qui était fortement hostile à l'opération était Arthur Schlesinger [...] Je lui ai expliqué que tout le monde avait pris parti en faveur du projet et que ce serait un mauvais service à rendre que de le remettre en question devant le Président [...] Mon frère m'a appelé le samedi de sa maison de campagne de Virginie, pour me dire qu'il avait l'intention de donner le feu vert. [...] Ce devait être le samedi soir ou peut-être le dimanche soir. Le lundi matin, nouvel appel du Président, m'annonçant que le débarquement avait eu lieu et ne se passait pas très bien, et me demandant de rentrer immédiatement à Washington [12](#). »

Enfermés dans le bureau ovale, ils suivent avec angoisse le cours des événements, et le chapelet de mauvaises nouvelles s'allonge devant leurs yeux jusqu'au fiasco final sans qu'ils puissent lever le petit doigt. Pas question en effet d'envoyer des renforts. JFK, ayant publiquement annoncé que « nul appel ne serait fait à l'armée américaine », ne peut pas revenir sur sa parole. Par ailleurs, que ferait Khrouchtchev s'ils intervenaient malgré tout ? Certes, le Russe n'a aucun moyen d'agir à Cuba même. Mais il y a le Laos, mais il y a le Viêt Nam, mais il y a Berlin. Une telle perspective a vraiment de quoi les intimider. Qui sait ce que peut faire en une telle circonstance le colérique de la place Rouge ?

Rongé par l'angoisse et le manque d'informations directes, JFK décide d'envoyer en catimini une force aérienne en appui de l'aviation anticastriste sur la baie des Cochons. Trop tard ! Les avions de ces derniers ont été abattus. Et la litanie de mauvaises nouvelles continue. Le premier détachement a été liquidé, puis le second. Les survivants sont à court de munitions... Robert Kennedy regarde JFK, blême, bouleversé. « Jamais, dit-il, je n'ai vu mon frère aussi désespéré... Castro survolait en personne les parages dans son hélicoptère, ramassait les hommes qui se trouvaient là et les abattait de ses propres mains. [...] Nos bateaux se sont avancés courageusement jusqu'au bord de la baie, sans pouvoir

répondre à l'artillerie renforcée dont disposaient désormais les troupes castristes. Force nous a donc été d'envoyer des embarcations de nuit et nous avons été en mesure de secourir un certain nombre de membres de l'expédition. Mais nous recevions sans cesse le récit navrant de la fuite de leurs camarades pourchassés par les hélicoptères de Castro et fusillés sur la plage [...] Certains ont prétendu après coup que le Président avait fait preuve d'amateurisme en donnant son feu vert. Dans le cas contraire, on aurait dit qu'il manquait de courage : renoncer à un plan conçu par Eisenhower et dont tout le monde assurait qu'il avait les meilleures chances de succès [13](#)... ! »

La version de Fidel Castro est quelque peu différente : « Cette bataille s'est livrée sous les yeux de la flotte américaine... Je suis monté dans le premier blindé que j'avais sous la main, et qui était, en fait, un canon motorisé de cent millimètres, un SAU-100 [...] J'ai participé à la capture d'innombrables prisonniers. J'ai même sauvé la vie de l'un d'eux, qui portait une barbe de plusieurs jours et criait : “Tuez-moi !” Il avait un ulcère hémorragique. Je lui ai répondu : “Nous ne tuons pas les prisonniers.” Nous l'avons envoyé à l'hôpital dans une jeep, à toute vitesse. Il a eu ainsi la vie sauve. Pas un coup ne leur a été porté. Pas un seul coup de crosse, vous dis-je. C'était depuis toujours notre principe, et tout le monde le savait.

[...] Les prisonniers ont donc passé un certain temps en cellule, et nous avons négocié avec Washington. Ce qui paraît incroyable, c'est que leur avocat, celui qui a négocié avec moi, a été utilisé par la CIA. Il m'a offert une combinaison de plongée imprégnée de microscopiques champignons vénéneux et de bactéries en quantité suffisante pour me tuer [14](#). »

Quelque temps plus tard, JFK écrit cette comptine en quatre vers qu'il colle sur le dossier top secret de cette affaire :

*Sur les gradins, les aficionados
Emplissaient l'immense plaza de toros.
Seul un homme savait l'enjeu de la fête :
C'était celui qui affrontait la bête [15](#).*

Puis il limoge Allen Dulles. Hugh Sidney du *Times* rapportera que depuis l'affaire de la baie des Cochons, JFK ne faisait plus confiance à personne, sauf à son frère, et que le métier de Président avait cessé de lui plaire. Plus qu'une défaite militaire, c'est bien d'une défaite morale dont

il s'agit. La plus grande puissance mondiale ridiculisée par une petite île à ses pieds, JFK bafoué, et Che Guevara de triompher : « Nous devons être fiers que cette révolution soit un terrible furoncle qui empêche M. Kennedy de dormir [16](#). » Si ce n'est que ça, le but est atteint.

K contre K

Un jeune artiste argentin, *Ciro Roberto Bustos*, participe à cette bataille de la baie des Cochons. Il vient de rejoindre Cuba, et sera présenté au Che par Alberto. Le Che verra en lui un relais possible pour une action dont il rêve déjà : créer un foyer de révolution en Argentine. Mais l'aventure se finira en Bolivie où le nom de *Ciro Bustos* sera associé à celui du philosophe français *Régis Debray*.

René Depestre raconte comment s'est faite par son intermédiaire la rencontre entre *Régis Debray*, *Fidel Castro* et le Che : « J'étais de passage à Paris pour une mission, lorsqu'à l'Odéon je rencontre *Régis Debray*, jeune professeur de philosophie, qui me dit : “J'aimerais que tu donnes ce texte à lire à *Fidel Castro*.” Il s'agissait du manuscrit de son essai intitulé *Révolution dans la révolution ?* Je prends ce texte et je le lis dans l'avion. Il me fascine. C'était une analyse que personne n'avait faite des conséquences idéologiques de la révolution cubaine en Amérique latine et des perspectives que cela ouvrait. Un esprit français, un homme de méthode, un normalien ramasse tout ça et rend intelligibles les réalités latino-américaines. C'est ça que *Régis* a fait. Avec son talent de normalien, il a rendu intelligible aux Latino-Américains eux-mêmes leur processus de libération. C'est un texte remarquable. J'étais excité comme tout. Je débarque, je le fais traduire. Et je dis qu'il faut le donner à lire à *Fidel* toute affaire cessante. *Fidel Castro* lit le texte, il demande le numéro de téléphone de *Régis* qui était professeur dans un lycée français à Nancy et lui dit “Laisse tout tomber, je viens te chercher personnellement à l'aéroport de La Havane en hélicoptère. Ton texte est un chef-d'œuvre”. Et *Debray* est devenu un proche, un alter ego de *Fidel Castro* ¹. »

On peut en effet comprendre l'enthousiasme de *Fidel Castro* lisant cet essai. On peut comprendre sa jubilation quand il lit par exemple ceci :

Nous ne sommes jamais tout à fait contemporains de notre présent. L'histoire s'avance masquée : elle rentre en scène avec le masque de la scène précédente, et nous ne reconnaissons plus rien à la pièce. À chaque lever de rideau, il faut renouer les fils. La faute bien sûr n'en est pas à l'histoire, mais à notre regard chargé de mémoire et d'images apprises... C'est une chance, est-on tenté de dire, que Fidel n'ait pas lu les écrits militaires de Mao Tsé-toung avant de débarquer sur les plages d'*Oriente* : il a pu ainsi inventer, sur le terrain même, à partir de sa propre expérience, les règles d'une doctrine militaire conforme au terrain [2](#).

Cette révolution qui ne peut être perçue comme un acte isolé, il faut absolument l'enfermer sur son île, l'étouffer dans son propre sang en attendant de pouvoir l'abattre directement si on ne veut pas qu'elle contamine l'ensemble de l'Amérique latine. Comme dit Régis Debray en citant Robert Kennedy : « L'Amérique latine pour nous, c'est plus important que le Viêt Nam [3](#). »

C'est l'objectif de la réunion de Punta del Este, en Uruguay, qui se prépare très vite après la défaite de la baie des Cochons et juste après l'assassinat, le 30 mai 1961, du dictateur de Saint-Domingue, Trujillo. L'ennemi juré de Castro et, autrefois, un des meilleurs soutiens des États-Unis en Amérique latine, est assassiné dans sa voiture. Une bonne nouvelle pour Fidel qui soutient que ce sont les Américains eux-mêmes qui l'ont abattu parce qu'il devenait gênant. Lyndon Johnson le croit aussi puisqu'il affirmera, après l'assassinat de JFK, que c'était sans doute là une punition de Dieu pour avoir commandité le meurtre de Trujillo. Robert Kennedy dément. Mais il affirme cependant : « Si Castro avait contrôlé la république Dominicaine, nous aurions eu le plus grand mal à tenir l'ensemble des Caraïbes. Voilà quelle était la grande préoccupation. Nous étions heureux de nous être débarrassés des Trujillo, tout autant que nous le serions de nous débarrasser de Duvalier en Haïti [4](#). »

La conférence de Punta del Este a lieu en août 1961. Entre-temps, JFK rencontre Khrouchtchev à Vienne en juin. Les relations se tendent. Ils ne parviennent pas à un accord sur le désarmement nucléaire, et Khrouchtchev demande à JFK de retirer les troupes américaines de Berlin. Kennedy les renforce. Et, au moment même où se déroule la conférence, Khrouchtchev, dans la nuit du 12 au 13 août 1961, commence à ériger le mur de Berlin.

C'est le Che qui est chargé de se rendre à Punta del Este. La partie va être rude, car il faut absolument se battre contre ce mur diplomatique, économique et politique que Kennedy veut ériger autour de Cuba. Le

ciment de ce mur est le paquet de vingt milliards de dollars qu'il promet sur dix ans pour le développement de cette région. Dans son intervention du 8 août, le Che dénonce le caractère purement technique que les Américains prétendent donner à cette conférence :

Je dois dire, monsieur le Président, que je suis en désaccord, au nom de Cuba, avec toutes les déclarations qui ont été faites... Pour Cuba, cette conférence est une conférence politique. Cuba n'admet pas que l'on sépare l'économie de la politique, et est d'avis que les deux marchent toujours ensemble. C'est pourquoi il ne saurait y avoir de techniciens parlant technique quand il s'agit du destin des peuples ⁵.

Après avoir amplement développé ce que la révolution cubaine a apporté à son peuple, il critique point par point le programme d'aide proposé par les experts américains non sans humour :

Il me semble qu'il y a dans tout cela un certain parfum colonial. J'ai l'impression que l'on considère que l'installation de latrines est une chose fondamentale. Cela améliore les conditions de vie du pauvre Indien, du pauvre noir, du pauvre individu vivant dans des conditions infrahumaines. « On va lui construire des latrines et après, quand on lui aura appris à les tenir propres, alors il pourra toucher les bénéfices de la production. » Il faut bien remarquer, messieurs les délégués, que l'industrialisation ne figure pas dans l'analyse de messieurs les experts. Pour messieurs les experts, planifier, c'est planifier les latrines. Pour le reste, qui sait quand cela se réalisera !... Cuba serait en deux ans le paradis des latrines, quand bien même nous n'aurions pas encore une seule des deux cent cinquante usines que nous avons commencé à construire, quand bien même nous n'aurions pas fait la Réforme agraire... On pourrait parler de latrinocratie à propos de ces techniciens... des politiques déguisés en techniciens ⁶.

Plus globalement, il s'attaque à cette prétention des États-Unis de vouloir unifier économiquement l'Amérique latine à partir de ses propres principes économiques qui sont en fait une construction politique qui ne dit pas son nom. Il fera alors une comparaison avec le marché commun européen qui résonne aujourd'hui de manière prémonitoire :

Nous dénonçons les dangers de l'intégration économique de l'Amérique latine, parce que nous connaissons les exemples européens... Nous avons dénoncé le danger de laisser aux monopoles internationaux les processus commerciaux dans le cadre des accords de libre-échange ⁷.

Question d'autant plus contemporaine qu'elle s'inscrit également dans la dimension culturelle. Car faire de la culture un simple élément d'un ensemble inscrit dans le libre-échange, c'est l'enterrer dans les sous-

sols d'une industrie américaine qui dicte sa manière d'être et de penser au monde. La culture, voici le lien fondamental, celui qui structure une unité, une union, ici l'union latino-américaine :

Nous ne nous opposons pas à être écartés de la répartition des crédits, mais nous nous opposons à être écartés de la vie culturelle et spirituelle de nos peuples d'Amérique latine dont nous faisons partie [8](#).

À ce moment, Ernesto et Che ne font vraiment qu'un. Le dédain de l'argent chez Ernesto au profit de l'esprit et de la poésie s'allie au Che politique et guerrier. Sa stratégie : prendre à contre-pied la politique yankee d'encerclement économique de Cuba par ce qui est précisément dans son angle mort : la culture. On ne parle pas ici d'exception culturelle, mais l'idée est là.

Ernesto Che Guevara, tel Icare, trouve le salut de sa révolution en s'élevant du dédale monétaire par les ailes de la culture. Il pose Cuba comme l'esprit d'une Amérique, « leur Amérique » s'opposant à l'industrie culturelle du Yankee « qui vend sa culture sous forme de films, de romans ou de contes pour enfants dans l'intention de créer chez nous une mentalité différente [9](#) ».

Ce discours sur la culture est un véritable uppercut à la face de l'oncle Sam : le point V de la charte de Punta del Este, où il est question du « marché commun de la culture », est purement et simplement abandonné.

En obtenant notamment le soutien du poids lourd latino-américain qu'est le Brésil, Che Guevara a marqué des points. À ce combat de Punta del Este, il a gagné une bataille, même si les États-Unis n'ont pas perdu la guerre. En tout cas, pas encore selon lui : « C'est au temps, en définitive, que reviendra de dire le résultat réel de la Conférence ; si c'est une bataille qui constitue le début d'une série de batailles perdues par l'impérialisme ou si, peut-être, elle n'a pas cette importance [10](#). »

Pendant ce temps, Kennedy passe son été à lire les écrits de Mao Tsé-toung et *La guerre de guérilla* de Che Guevara. Il imagine alors la formation d'un corps d'élite antiguérilla et, en septembre, il crée les « Bérêts Verts ».

De l'autre côté du monde, dans sa datcha d'été, Khrouchtchev médite un projet autrement plus décoiffant. Quelque chose de terrifiant qui mettra le monde en surchauffe dans le face-à-face de ces deux K.

En ce mois d'août 1961, Che Guevara ignore ce qui se trame, mais il a le bonheur de retrouver Buenos Aires, invité officieusement le 18 de ce mois par le président Frondizi dont Guevara père et mère avaient pris le parti au grand dam de leur fils. Mais Frondizi avait joué les médiateurs entre Cuba et les États-Unis en 1960 lors de la crise du sucre, et il s'était battu pour que Cuba ne soit pas exclu de l'Union des États latino-américains. Relativement fréquentable donc pour le Che. Par ailleurs, Fidel Castro, en 1959, l'avait déjà, officiellement cette fois-ci, rencontré à Buenos Aires : un radical intransigeant, moraliste et foncièrement anticomuniste, un « suppôt du capitalisme » et un allié des États-Unis. N'empêche, c'était bon de retrouver sa terre natale et de rendre visite incognito à sa tante paternelle María Luisa.

En novembre 1961, Kennedy fait installer des missiles américains en Turquie. La tension monte. En décembre 1961, c'est El Patojo qui a le mal du pays et quitte incognito Cuba pour le Guatemala. Lui aussi a son idée en tête. Il veut y créer une guérilla. Mais trois mois plus tard, une dépêche parvient à Che Guevara. La guérilla a échoué. Son grand ami a trouvé la mort. Un de plus.

Un jour il m'annonça qu'il partait, que l'heure de son départ avait sonné et qu'il devait accomplir son devoir.

Nous eûmes l'une des rares longues conversations de cette période cubaine. Je me contentai de lui rappeler chaleureusement trois points : mobilité constante, méfiance constante, vigilance constante. Mobilité, cela signifiait ne jamais séjourner au même endroit, ne jamais passer deux nuits dans le même lit, se déplacer sans arrêt d'un lieu vers un autre. Méfiance : se méfier même de son ombre, des paysans amis, des informateurs, des guides, des contacts ; se méfier de tout, jusqu'à ce que toute la zone soit libérée. Vigilance : des points de guet permanents, des explorations répétées du terrain, l'établissement du campement en lieu sûr et, avant toute chose, ne jamais dormir sous un toit, ne jamais dormir dans une maison où on pouvait se réveiller en étant encerclé. Toutes ces recommandations constituaient la stricte synthèse de nos expériences de guérilla ; accompagnées d'une poignée de main, elles représentaient le meilleur trésor qu'un ami pouvait offrir. Lui conseiller de ne pas partir ? De quel droit, alors que, malgré tous nos doutes, nous avions tenté l'aventure, et que lui, dorénavant, savait que c'était possible [11](#) ?

Mais le Che n'a guère le temps de s'apitoyer sur la mort de son ami. Nous sommes en avril 1962 et Nikita Khrouchtchev rappelle à Moscou Alexander Alexeiev, journaliste de l'agence TASS, qui avait été envoyé à Cuba pour couvrir les débuts de la révolution que les Russes voyaient au départ comme un simple trouble de la turbulente Amérique latine.

Petit à petit, Alexeiev s'est rapproché du Che et de Fidel de manière assez intime pour confirmer à Khrouchtchev la nature réellement socialiste de cette révolution. Information décisive pour l'ours soviétique qui va pouvoir à l'occasion de la baie des Cochons engager le processus de basculement de cette jeune république socialiste dans le giron du bloc de l'Est. Chose à laquelle les dirigeants de Cuba semblent plutôt rétifs. « Je vous avouerai, dira plus tard Castro à Ignacio Ramonet, directeur du *Monde diplomatique*, que je n'aimais pas beaucoup l'idée de la présence de ces armes à Cuba 12. »

Si Khrouchtchev arrive à convaincre Fidel en invoquant la nécessité d'éloigner une fois pour toutes la menace d'invasion yankee, il pourra mettre en œuvre ce projet qu'il méditait dans sa datcha d'été : pointer sous le nez de l'oncle Sam, depuis le sol cubain, des missiles à ogive nucléaire. Il était déjà convaincu d'une menace réelle sur Cuba après sa rencontre à Vienne avec Kennedy.

« — Camarade, dit-il de but en blanc à Alexeiev, pour sauver la révolution cubaine, nous avons décidé de placer des missiles nucléaires à Cuba. Qu'en penses-tu ? Comment penses-tu que Castro réagirait ? Accepterait-il ?

Alexeiev est littéralement soufflé. Il répond que non, Fidel n'accepterait pas.

— Bon, répondit alors Khrouchtchev, je te nomme ambassadeur, et tu vas tenter de le convaincre.

— Mais je n'ai aucune compétence à ça, camarade premier secrétaire, aucune formation économique. Ce qu'il leur faut, ce sont des économistes.

— On leur enverra tous les économistes qu'il faut. Tu as la compétence qui compte avant toutes les autres : tu as leur confiance 13. »

Peut-on résister à un ours qui vous fixe droit dans les yeux en montrant les dents, même en souriant, surtout quand il sourit ? Alexeiev retourne à Cuba et, par l'intermédiaire de Raúl, il fait la proposition à Fidel qui ne réagit pas tout de suite. Il veut consulter d'abord le Che qui tranche : « Tout ce qui peut arrêter les Américains est bon 14. » Mais si le principe est acté, la mise en œuvre d'un accord entre Cuba et l'URSS est une tout autre affaire. Il faut d'abord s'assurer des moyens, et surtout que l'opération reste ultrasecrète. Et si les services secrets l'apprenaient ? Le Che se déplace en personne pour rencontrer Khrouchtchev. « Soyez tranquille, lui répond celui-ci, nous enverrons notre flotte de la Baltique

pour vous protéger ¹⁵. » La rédaction du pacte se révèle compliquée, plusieurs allers-retours entre La Havane et Moscou sont nécessaires pour le signer car Fidel tient absolument à ce qu'il soit notifié dans le préambule : « Dans le but d'assurer sa souveraineté et de maintenir sa liberté, Cuba demande à l'Union soviétique de considérer et d'accepter la possibilité d'installer des missiles sur son territoire ¹⁶. » Car au moment où ils devront déclarer publiquement l'existence de ces missiles, il faudra que cela apparaisse non comme une intrusion de l'URSS sur son territoire qui en ferait de fait un vassal, mais comme un appel de Cuba pour le faire.

Mais les services secrets américains qui surveillent étroitement les déplacements du Che, notamment en Russie, flairent l'anguille sous roche. Alertés par un membre des services de renseignement russes, le colonel Oleg Penkovsky, les Américains envoient, les 14 et 15 octobre, un avion U-2 de reconnaissance qui détecte la construction d'édifices suspects sur le sol cubain. Ils découvrent alors de nouveaux missiles SAM-2 et des rampes de lancement sur la côte. Les services secrets repèrent également un nombre croissant de personnels militaires soviétiques à Cuba. Lorsqu'une oreille indiscrete à l'ambassade du Brésil à La Havane entend le Che parler « d'un événement historique » qui va changer le monde, c'est le branle-bas de combat à Washington. Le Che, quelque peu euphorique ce jour-là, parlait peut-être seulement de cet événement : son fils, oui, un fils, enfin ! Camilo Guevara venait de naître.

Fidel en culottes courtes

Le 20 octobre, conseillé par Robert McNamara, secrétaire à la Défense, Kennedy mobilise cent vingt-trois navires de guerre dont huit porte-avions et quarante mille marines pour faire un blocus naval de Cuba. Le 22, la mine des mauvais jours, JFK fait une allocution télévisée informant l'Amérique et le monde entier de la menace nucléaire qui pèse sur la planète :

Je fais appel à M. Khrouchtchev afin qu'il mette fin à cette menace clandestine, irresponsable et provocatrice à la paix du monde et au maintien de relations stables entre nos deux nations. Je lui demande d'abandonner cette politique de domination mondiale et de participer à un effort historique en vue de mettre fin à une périlleuse course aux armements et de transformer l'histoire de l'homme. [...] Le prix de la liberté est toujours élevé, mais l'Amérique a toujours payé ce prix. Et il est un seul chemin que nous ne suivrons jamais : celui de la capitulation et de la soumission ¹.

Le lendemain, Fidel annonce à la télévision que les États-Unis se préparent à envahir l'île et lance un ordre de mobilisation populaire.

Le 25 octobre, débat brûlant à l'ONU où l'Union soviétique nie l'authenticité des preuves d'installation de missiles. Fidel fulmine car à aucun moment il n'est question du droit de Cuba de défendre son intégrité territoriale. Pourtant, c'était clairement notifié dans le pacte avec Khrouchtchev.

Le 27 octobre, l'avion espion U-2 survole de nouveau Cuba. C'en est trop. Fidel fait sortir sa batterie de missiles SAM et l'abat, tuant son pilote, Rudolf Anderson. De part et d'autre du tapis vert de l'Atlantique, les doigts tremblent au-dessus du fameux bouton rouge. Tension extrême. Khrouchtchev avait pris Kennedy pour un gamin inexpérimenté qui se coucherait dès qu'il avancerait ses pions sur le tapis. Mais il a affaire à un très bon joueur de poker. Entre ces deux géants, Fidel et son petit peuple, prêts au pire, attendent les bras croisés.

Khrouchtchev mesure aussi la détermination de son adversaire. Aller plus loin serait courir à la catastrophe nucléaire mondiale. Il lève la main

et propose une négociation entre les deux puissances. Cuba est exclue de la table de jeu.

Contre le retrait des missiles, Khrouchtchev exige et obtient que Kennedy retire de la Turquie ses rampes et sa fusée Jupiter. Concernant sa petite sœur Cuba, il exige et obtient un accord définitif de non-agression. Mais Fidel se sent humilié. On l'a mis en culottes courtes. Il vitupère contre Khrouchtchev : « S'il vient ici en personne, je le reçois à coups de poing dans la figure, cette espèce de *maricón* (pédale) qui manque de *cojones* ² ! » Et la rue qui a entendu ce gros juron chante en chœur *Nikita marikita, Nikita marikita* !

De l'autre côté du monde, Mao ne le chante pas sur cet air ni avec ces paroles mais, en mandarin, il dit à peu près la même chose.

Les relations entre Cuba et l'URSS sont au plus bas, et ce n'est pas le Che qui va contribuer à les améliorer. Par contre Fidel conçoit une estime grandissante pour Kennedy : « Un type plein de talent, dit-il, qui, par malheur, a hérité de l'expédition de la baie des Cochons contre nous ; il l'a assumée jusqu'au bout. Courageux dans la défaite, assumant sa responsabilité du désastre, il a alors prononcé ces mots : “La victoire a cent pères, la défaite est orpheline” ³. » Castro pensera d'ailleurs que ce sont les militaires va-t-en-guerre qui voulaient anéantir Cuba, les vrais auteurs de l'assassinat de JFK perpétré, un an plus tard, le 22 novembre 1963, à Dallas :

Il n'a pas profité de la crise d'octobre pour intervenir contre nous comme beaucoup de généraux et beaucoup de nos ennemis le lui conseillaient. Ils pourraient bien être derrière la conspiration qui a conduit à son assassinat... Il est heureux que Lee Harvey Oswald n'ait jamais obtenu d'autorisation pour visiter Cuba. Cela aurait pu constituer une manipulation et une provocation d'envergure. Ils auraient pu rendre Cuba responsable du meurtre. [...] Je trouve très bizarre la version officielle de l'assassinat. Je me suis spécialisé dans les tirs de précision, et je ne conçois pas qu'on puisse, avec un fusil à lunette, tirer trois fois sur la même cible en l'espace de quelques secondes. Lorsqu'on tire avec un fusil à visée télescopique, l'arme se déplace de quelques millimètres et la cible n'est plus dans le viseur. On vise une cible qui se trouve à cinq cents ou six cents mètres, et avec le recul du tir, il faut la chercher de nouveau et refaire la mise au point... Trois tirs successifs aussi précis, de la part de quelqu'un sans trop d'expérience, c'est pour ainsi dire impossible ⁴.

Lorsque JFK a été assassiné, Che Guevara tenait dans ses bras son quatrième enfant, le troisième avec Aleida. Une petite fille de quatre mois, née le 14 juin 1963 et prénommée Celia.

Il continue à travailler au développement industriel, fait des

conférences pour communiquer sa vision du travail volontaire et cette notion de sacrifice si peu comprise par les adeptes du *Choteo*. Par là même, il ne cesse de se faire des ennemis au sein des apparatchiks et de l'intelligentsia cubaine. Cependant, main dans la main avec Fidel Castro, il œuvre au développement des relations internationales, bouée de sauvetage et oxygène nécessaire pour Cuba étouffée par l'activisme américain visant à supprimer un à un ses soutiens dans la zone caraïbe et latino-américaine.

Le Che revient dans les pays de l'Est, notamment en Russie, avec beaucoup moins d'enthousiasme qu'en 1961, fulmine contre Khrouchtchev qui est plus rétif à soutenir Cuba et refuse toujours de l'aider dans la construction de la grande usine métallurgique de ses rêves. Il visite les coopératives yougoslaves malgré les réticences de Fidel qui n'apprécie pas du tout ces méthodes de développement. Puis il retrouvera en 1964 Chou En-lai en Chine, Nehru en Inde, Nasser en Égypte et Sukarno en Indonésie. Mais auparavant, inlassable combattant internationaliste, il se rend entre le 20 mars et le 13 avril 1964 à la tête de la délégation de Cuba à la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement, il y dénonce le blocus américain qui affame son île, réaffirme le droit de Cuba de se défendre contre toute intrusion étrangère, en appelle à l'unité des pays non alignés pour le combat anti-impérialiste. Toujours en battle-dress, mais les cheveux courts, il parle en représentant d'un pays vainqueur, héros du tiers-monde. Discours concis, bref, mais dont chaque mot pèse. Il descend de la tribune sous une véritable ovation.

Dans une interview menée par la télévision suisse, il explique dans un français parfait les conséquences du blocus américain sur Cuba, sur les habitudes de vie et de consommation. Les articles de luxe ont presque disparu. Pas de pièces de rechange pour l'industrie depuis longtemps. Mais l'embargo a renforcé leur industrialisation dans la mécanique, et Cuba peut désormais fournir presque tous les ravitaillements essentiels en ce domaine. Autrefois, tout dépendait des États-Unis. Changer tout ça est chose difficile, mais ils y parviennent. En ce sens, le blocus est un échec pour les Américains. À la question « Pensez-vous qu'il y ait en Amérique latine des pays mûrs pour une révolution de type cubain ? », le Che répond, cigare au bec, avec un demi-sourire : « Ici on ne parle pas de ça, mais la lutte existe au Venezuela, au Guatemala, peut-être y a-t-il d'autres pays où le peuple lutte avec les armes... nous les aidons

seulement moralement, car on considère que leur lutte est juste. Mais jusqu'à ce point seulement ⁵. »

Il ne fait évidemment pas allusion à la Bolivie, ni à l'Argentine ou au Congo. Mais il a déjà cette idée en tête. Il veut y aller. Il en a déjà parlé à Fidel. Bien sûr, il pense au Congo, à l'assassinat de Lumumba mais pas seulement : le combat qu'il mène doit aller au-delà des frontières du continent américain pour lutter contre l'hydre impérialiste mondiale. Une action solidaire menée sur le continent africain peut mettre à mal les États-Unis et leurs alliés européens, et démontrer la force d'une union internationale des pays sous-développés contre la domination capitaliste. Unir l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine, voici le but.

L'Afrique, il la rencontre déjà à Paris. Oui, Paris, la ville de ses rêves. De retour vers Cuba, il s'y arrête deux jours, du 14 au 16 avril. À Mexico, il avait écrit à sa mère son « besoin de cette ville comme une nécessité biologique ». Au Quartier latin, *Les damnés de la terre* en tête, il entre dans la librairie Présence africaine, et feuillette les ouvrages d'auteurs africains et antillais, notamment Césaire et Senghor, le poète devenu le premier Président de la toute fraîche République sénégalaise indépendante en 1960, et qu'il rencontrera avec Sékou Touré lors de son voyage suivant au Mali, le 26 décembre 1964.

Il ironisera en douce sur cette négritude dont parle la pièce de Senghor jouée en leur présence. L'Afrique, oui, mais pas la négritude. Il ne la comprend pas, un concept fumeux et dangereux selon lui. Ce que dit Fanon est autrement plus universel, autrement plus constructif et utile pour une action révolutionnaire.

Juste avant ce premier voyage en Afrique noire, il est passé à New York, lors de l'Assemblée générale des Nations unies, le 11 décembre 1964, pour mettre en garde les États-Unis contre la violation à Cuba du droit universel des peuples à faire respecter leur identité et leur intégrité territoriale, et il a mis en évidence la solidarité de son pays avec l'ensemble des non-alignés. Discours qu'il clôt par le cri de ralliement cubain : « *Patria o muerte !* »

À Paris, il fait part à François Maspero de son projet d'éditer l'ouvrage de Fanon à Cuba, puis déjeune avec l'économiste Charles Bettelheim. Le soir, il assiste au théâtre du Châtelet à un spectacle du ballet national cubain. Le lendemain, c'est du Louvre qu'il envoie cette carte postale à Aleida, le portrait de Lucrezia Crivelli par Léonard de Vinci :

Ma chérie,

Je rêvais de tenir ta main dans les galeries du Louvre, et tu es là, un peu joufflue et sérieuse, avec une sorte de sourire triste (peut-être parce que personne ne t'aime), attendant ton amoureux qui est très loin. (Est-ce celui auquel je pense ou un autre ?) Je me recule pour mieux voir ce qui est caché derrière ce sein généreux. Un garçon ? C'est bien ça ?

Baisers à tous, et un spécial pour toi.

Marshal Thu Che 6

Mais il est hanté par un autre rêve, de même nature que celui d'El Patojo : porter le fer dans sa patrie, l'Argentine. Comment Fidel, mis au courant, pourrait-il l'en empêcher ?

Comment ne reprendrait-il pas les mêmes mots qu'il a adressés au Patojo dans son hommage posthume : « De quel droit, alors que, malgré tous nos doutes, nous avons tenté l'aventure, et que lui, dorénavant, savait que c'était possible ? » Bien sûr, Fidel ne l'en empêche pas pour plusieurs raisons. D'une part, il y a urgence à desserrer l'étau états-unien sur Cuba en créant d'autres foyers de révolution, des *focos*, et en trouvant de nouveaux alliés. De l'autre, son départ s'inscrit dans la logique du combat révolutionnaire tel qu'il l'a théorisé dans son livre *La guerre de guérilla*. Le Che projette à la dimension mondiale cette ruche mère « qui voit naître une nouvelle reine avant qu'elle s'envole vers une autre région avec une partie de l'essaim... ». Cette vision-là, il l'a complètement intégrée dans sa personne même. Une éthologie fait corps avec son éthique. Cet « homme nouveau » qu'il cherche à créer, c'est lui-même. Il en est en fait le modèle.

Difficile d'appréhender sa psychologie et de bien comprendre sa morale si on ne prend pas en compte le fait qu'il s'est formé et totalement conformé à son éthique, qu'il s'est formaté par sa propre volonté. Il n'est pas absurde de parler ici de mutation. En lui, se fondent les dimensions humaines fondamentales, totalement inscrites par l'histoire millénaire dans le génome de l'humanité : le chasseur-cueilleur s'intègre à l'agriculteur. Le voyageur fusionne avec le sédentaire. Il a fait son nid, le consolide, le sécurise, puis il s'envole pour en créer d'autres. Cela ne va pas sans souffrance, mais c'est ainsi qu'il perçoit son destin, le sens même de sa vie. Partir, partir sans mot dire, abandonner ce qu'on a de plus cher, emporter l'essentiel. Fidel ne saurait empêcher l'envol de l'oiseau migrateur de sa révolution.

Ce 21 février 1965, le Che arrive en Afrique. Trois jours plus tard

naît Ernesto Guevara March, son deuxième fils, son quatrième enfant avec Aleida. Cette fois-ci, il a vu juste. C'est bien un garçon qu'il voyait au Louvre sous ce sein généreux.

C'est à Alger, chez Houari Boumediene, qu'il va prononcer son dernier discours public. Discours puissant où il martèle sa vision de l'action internationale contre l'impérialisme, le colonialisme et le néocolonialisme. Ouvrant son cœur, il dit sa rancœur contre l'Union soviétique qui se comporte avec les pays frères comme une puissance coloniale, faisant payer son aide au prix fort, alors qu'elle devrait au contraire soutenir de manière désintéressée la lutte universelle contre l'ennemi commun. Nouvel uppercut au menton de Khrouchtchev qui ne passera pas inaperçu.

Gêne de Fidel ? Oui, en façade. Mais le Che n'aurait pas prononcé un tel discours, avec une telle virulence, si la décision de son départ, préparé de longue date, n'avait pas été prise d'un commun accord avec Fidel.

« Sting like a bee », disait à ce moment-là Cassius Clay alias Mohamed Ali à propos de ses combats sur un ring. « Mordre et fuir », disait le Che. Il a piqué l'ours et il fuit. Fuite en avant car dès ce moment il n'a aucune intention de rester à Cuba. L'Argentine, voilà le but. Il avait déjà, depuis 1963, préparé des guérilleros pour cette mission dont faisait partie l'artiste argentin Ciro Bustos. Celui-ci se souvient des premiers mots du Che à ce groupe de guérilleros : « Bien, vous y voilà ! Vous nous avez rejoints, et maintenant nous devons préparer les choses. Mais à partir de ce moment, considérez-vous comme morts. La mort est la seule chose certaine dans cette affaire ; quelques-uns d'entre vous pourront survivre, mais vous devrez tous considérer que ce qui reste de votre vie est du temps à crédit ⁷. »

En son absence, et en attendant son arrivée sur le terrain des opérations, le Che confie le commandement à Jorge Ricardo Masetti, un jeune journaliste argentin, auteur du livre *Ceux qui luttent et ceux qui pleurent. Le Fidel Castro que j'ai rencontré*, et qui a épousé la cause cubaine. Il a fondé, avec le soutien du Che, l'agence de presse Prensa latina pour contrer les agences internationales et défendre les vues cubaines, et collaboré avec Gabriel García Márquez. C'est lui aussi qui, par sa connaissance du FLN, a rapproché l'Algérie de Cuba qui lui a fourni, par l'intermédiaire de Masetti, mille cinq cents fusils, trente mitrailleuses et une cargaison de mortiers gagnés à l'ennemi lors de la

bataille de la baie des Cochons.

Les fréquentes visites du Che en Algérie s'inscrivent bien dans cette complicité-là, et avec l'idée d'un soutien en retour à la guérilla qu'il compte mener en Argentine. Les guérilleros de Masetti sont d'ailleurs allés en Algérie en 1963, après un passage en Tchécoslovaquie, où ils ont continué leur entraînement.

La présence du Che en 1963 et en 1965 en Algérie n'a donc rien de fortuit. Non, rien d'improvisé, rien qui ne soit planifié dans ce départ du Che à partir d'Alger.

L'objectif final est bien l'Argentine, et si le point de jonction entre le groupe de Masetti (dit *Comandante Segundo*, en attente du *Comandante Primero* : Che Guevara) et Tamara Bunke (dite Tania), qui jouera bientôt un rôle important à ses côtés, se trouvait en Bolivie, tout près de la frontière argentine, ce n'est vraiment pas un hasard.

Hélas, alors qu'ils ont pénétré en Argentine dans les montagnes de la province de Salta, les guérilleros de Masetti sont infiltrés par deux policiers et traqués par la gendarmerie. Masetti trouve la mort au combat le 21 avril 1964.

Si le Che souriait lors de son interview à la télévision suisse, c'est qu'il pensait sans aucun doute à ces combattants qui venaient de lancer la guérilla en terre argentine le 18 mars. Il n'apprendra leur échec qu'à son retour à Cuba.

L'opération argentine est donc ajournée, pas annulée. Il faudra plus de temps, une préparation plus longue, plus minutieuse. Mais il ne veut pas trop tarder, ne pas s'endormir et s'encroûter. Il sent l'âge venir (à trente-six ans, il se sent déjà vieux). Il commence aussi à sentir le poids trop pesant du *Choteo* et de sa force d'inertie. Mais surtout les temps qu'ils sont en train de vivre appellent l'action et la réaction : les États-Unis viennent, le 5 octobre, de bombarder le Viêt Nam pour la première fois. La guerre va absorber l'énergie des Américains, leurs moyens financiers, mobiliser leurs forces militaires, et les occuper politiquement à l'intérieur même de leur pays. Les noirs se sont soulevés pour leurs droits civiques, et ils ne vont pas tarder, Martin Luther King en tête avec l'ensemble de la jeunesse américaine, à se soulever contre cette guerre coloniale. Il faut créer, dira bientôt le Che, « deux, trois, quatre, une multitude de Vietnam ».

Six mois après cet échec de la guérilla en Argentine, il est grand temps qu'il entre dans la bagarre. Alors, ce même mois d'octobre 1964,

il fait appel à Tamara Bunke, une Allemande de l'Est d'origine argentine qui avait été son interprète lors de sa visite en RDA, et qui a épousé la cause cubaine. Il l'envoie en Europe pour établir une fausse identité avant de s'infiltrer en Bolivie sous le nom de Laura Gutiérrez Bauer. Sa couverture : elle se présente comme une folkloriste d'extrême droite allemande, faisant des recherches sur la culture bolivienne. Elle infiltre ainsi les cercles académiques et officiels, se fait hautement apprécier par le président bolivien lui-même, René Barrientos, et va jusqu'à partir en vacances avec lui au Pérou.

Valorisant sa couverture de folkloriste, elle produit une étude des plus intéressantes sur la musique bolivienne et fait un mariage arrangé avec un jeune Bolivien pour obtenir sa nationalité. Ainsi, elle a pu transmettre à Cuba des renseignements précieux sur les forces boliviennes et sur l'état de l'élite politique. Long, dangereux et minutieux travail qui va préparer l'arrivée du Che en Bolivie en novembre 1966.

Mais avant cela, il faut s'occuper de l'Afrique. C'est lui, le Che, qui par son combat veut créer un pont révolutionnaire entre les continents africain, asiatique et américain, suivant son précepte : « La meilleure façon de dire, c'est de faire ⁸. »

Non, ce n'est pas, comme le disent certains, la teneur de ce discours d'Alger qui aurait été la raison de la séparation entre Fidel et le Che. Au contraire, c'est dans un accord total avec lui que le Che balance ce direct vers l'est qui, depuis longtemps, démangeait la main droite de Fidel lorsqu'il pensait à Nikita. Il pourra tout à loisir s'excuser de la sortie intempestive et déplacée de son impétueux ami, et laisser croire qu'il s'est fâché avec lui, d'où sa disparition de la circulation. Extrait de ce discours coup de poing :

Chers frères,

Cuba participe à cette conférence, d'abord pour faire entendre à elle seule la voix des peuples d'Amérique, mais aussi en sa qualité de pays sous-développé qui, en même temps, construit le socialisme. Ce n'est pas un hasard s'il est permis à notre représentation d'émettre son opinion parmi les peuples d'Asie et d'Afrique. Une aspiration commune nous unit dans notre marche vers l'avenir : la défaite de l'impérialisme.

Un passé commun de lutte contre le même ennemi nous a unis tout au long du chemin...

Chaque fois qu'un pays se détache de l'arbre impérialiste, ce n'est pas seulement une bataille partielle gagnée contre l'ennemi principal, c'est aussi une contribution à

son affaiblissement réel et un pas de plus vers la victoire finale...

Nous devons tirer une conclusion de tout cela : le développement des pays qui s'engagent sur la voie de la libération doit être payé par les pays socialistes... Il ne doit plus être question de développer un commerce pour le bénéfice mutuel sur la base de prix truqués aux dépens des pays sous-développés par la loi de la valeur et les rapports internationaux d'échange inégal qu'entraîne cette loi...

Comment peut-on appeler « bénéfice mutuel » la vente à des prix de marché mondial de produits bruts qui coûtent aux pays sous-développés des efforts et des souffrances sans limites et l'achat à des prix de marché mondial de machines produites dans les grandes usines automatisées qui existent aujourd'hui ? [...]

Les pays socialistes ont le devoir moral de liquider leur complicité tacite avec les pays exploités de l'Ouest. Le fait que le commerce est actuellement réduit ne signifie rien. En 1959 Cuba vendait du sucre occasionnellement à un pays du bloc socialiste par l'intermédiaire de courtiers anglais ou d'autres nationalités. [...]

Il est entendu que les pays socialistes doivent payer le développement des pays sous-développés.

Mais il faut aussi que les forces des pays sous-développés se tendent et prennent fermement la voie de la construction d'une société nouvelle – quels que soient les obstacles – où la machine, instrument de travail, ne soit pas un instrument d'exploitation pour l'homme.

On ne peut pas non plus prétendre à la confiance des pays socialistes si l'on joue à garder l'équilibre entre capitalisme et socialisme en essayant d'utiliser les deux forces en compétition pour en tirer des avantages précis : une nouvelle politique de sérieux absolu doit gouverner les rapports entre les deux groupes de sociétés...

Le néocolonialisme a montré ses griffes au Congo. Ce n'est pas un signe de puissance mais bien de faiblesse ; il a dû recourir à la force, son arme extrême, comme argument économique, ce qui engendre des réactions d'opposition d'une grande intensité...

Dans nos mondes, les armes ne sauraient être marchandises, elles doivent être livrées absolument gratuitement dans les quantités nécessaires – et possibles – aux peuples qui les demandent pour les utiliser contre l'ennemi commun.

C'est dans cet esprit que l'Union soviétique et la République populaire de Chine nous ont accordé leur aide militaire. Nous sommes socialistes, nous constituons une garantie d'utilisation de ces armes, mais nous ne sommes pas les seuls et nous devons tous être traités de la même manière. [...]

Nous saluons les peuples héroïques du Vietnam, du Laos, de la Guinée dite portugaise, de l'Afrique du Sud et de la Palestine ; à tous les pays exploités qui luttent pour leur émancipation nous devons faire entendre notre voix amie, nous devons tendre la main et offrir nos encouragements aux peuples frères du Venezuela, du Guatemala et de Colombie qui aujourd'hui, les armes à la main, disent définitivement « non » à l'ennemi impérialiste 9.

Une fois ce discours prononcé, Che Guevara rentre à Cuba, va embrasser son nouveau-né, et s'enferme pendant quarante-huit heures avec Fidel Castro.

Le dernier voyage

L'adieu à l'île

Que se sont-ils dit pendant ces quarante-huit heures ? Cela restera un mystère. D'aucuns prétendent que la conversation fut orageuse et qu'ils se sont violemment disputés à cause de la déclaration d'Alger qui aurait mis Castro en difficulté avec l'URSS. Mais est-ce vraiment possible de s'engueuler pendant deux jours d'affilée ? Qui aurait cette énergie ? Personne, pas même ces deux titans.

Il est plus raisonnable d'y voir une sorte de séminaire préparant le départ du Che et un débriefing sur les raisons de l'échec en Argentine. On peut imaginer que Fidel ait pu élever la voix et tancer le Che, une fois de plus, sur son caractère trop impulsif. Sa hâte d'en découdre avec le pouvoir argentin a pu causer la perte de ces guérilleros. Ciro Bustos, rescapé de l'aventure et rappelé à Cuba, avait fait le récit détaillé de la débâcle de la troupe menée par Masetti, la manière dont ils sont quasiment morts de faim avant d'avoir été exterminés par les gendarmes argentins, leur errance dans une jungle hostile, sans appui paysan, et surtout le manque de discipline, le non-respect des règles de base d'une guérilla. Bref, un naufrage en pleine montagne. Mais puisque le Che reste déterminé, il faut mettre au point une stratégie, confronter leurs expériences de la guérilla, analyser la question bolivienne, le contexte historique et politique, et la pertinence de ce choix. Selon certains témoignages postérieurs, le Che aurait initialement choisi le Pérou. C'est ce que dira Harry Villegas, alias Pombo, un officier noir qui l'accompagnera dans l'aventure bolivienne.

Fidel n'est pas de cet avis. Stratégiquement, la Bolivie lui paraît plus appropriée. À la frontière du Brésil, du Paraguay, du Chili, du Pérou et de l'Argentine, elle constitue une plaque tournante idéale pour former une base arrière puissante et enflammer l'ensemble de l'Amérique latine avec le tison guérillero. Il faut donc relativiser l'échec de Masetti. L'erreur n'était pas le choix de ce pays mais le manque d'appui paysan et politique. Or Cuba a d'excellents contacts avec les communistes

boliviens. Il s'agit de les approcher avec prudence et tact, ce qui prendra du temps. Le Che a bataillé ferme sur cette question, et au sortir de cette réunion marathon, il n'est toujours pas convaincu.

Mais ils décident de renvoyer Ciro Bustos en Argentine afin de consolider les appuis locaux, de contacter des alliés potentiels chez les communistes et certains péronistes.

Autre sujet de discussion, la destination de Che Guevara après son départ de Cuba. Ce sera le Congo via Prague. Fallait-il absolument que ce soit lui qui y aille ? Cette question cruciale soulève d'évidentes difficultés notées par le Che lui-même. La principale étant sa couleur de peau.

Mohamed Hassanein Heikal, journaliste, écrivain, conseiller et confident de Nasser, rapporte, dans ses *Documents du Caire*, la mise en garde du Raïs lorsque le Che lui a confié son projet congolais : « Vous m'étonnez beaucoup. Voulez-vous devenir un nouveau Tarzan, un blanc venu parmi les noirs pour les guider et les protéger?... C'est impossible... Cela ne réussira pas. En tant que blanc, vous serez aisément repéré et si nous trouvons d'autres blancs pour vous accompagner, vous fournirez aux impérialistes l'occasion de dire qu'il n'y a pas de différence entre vous et les mercenaires... Si vous allez au Congo avec deux bataillons cubains et si j'envoie avec vous un bataillon égyptien, on appellera cela ingérence et cela fera plus de mal que de bien ¹. »

Mais le Che lui-même, dans son *Journal du Congo*, rapporte une autre mise en garde faite à Dar es Salam, en Tanzanie, en décembre 1964, lorsqu'il rencontra Laurent-Désiré Kabila et des *Freedom Fighters* des pays africains qui « vivent commodément installés dans des hôtels et ont fait de leur situation une véritable profession, une occupation parfois lucrative et presque toujours aisée ». C'est Gaston Soumialot, à ce moment ministre du gouvernement rebelle nommé République populaire du Congo, qui demanda de n'envoyer que des instructeurs cubains noirs de peau. Même si Soumialot ne lui fait pas aussi bonne impression que Kabila, « c'était un autre type d'homme, écrit le Che, beaucoup moins avancé politiquement, beaucoup plus âgé, tout juste doté d'un instinct primaire qui le fait rester silencieux ou s'exprimer rarement et par phrases vagues, ce qui lui permet de se faire passer pour un penseur subtil ² », il prend très au sérieux cette recommandation. Et on pourrait lire dans le « deuxième acte » de ce *Journal du Congo*, sinon l'ombre

d'une amertume, du moins de sérieux questionnements concernant sa présence dans ce pays :

Ce deuxième acte débute à Cuba et comprend certains épisodes dont pour le moment il n'est pas possible d'éclaircir le sens, comme ma désignation à la tête des volontaires cubains, malgré ma peau blanche, la sélection des futurs combattants, la préparation de mon départ clandestin, les rares adieux que je pus effectuer, les lettres d'explication ; toute une série de manœuvres souterraines qu'aujourd'hui encore il est dangereux de coucher sur le papier et qui, de toute façon, pourront trouver une explication ultérieurement... Je laissais derrière moi presque onze ans de travail pour la Révolution cubaine aux côtés de Fidel, un foyer heureux, si du moins on peut appeler foyer le logis d'un révolutionnaire dévoué à sa tâche, et un tas d'enfants qui profitent à peine de ma tendresse. Un nouveau cycle commençait ³.

Réticent, le Che l'a certainement été, mais les arguments de Fidel furent décisifs, entre autres le fait qu'il était le seul à parler français, ainsi que ses compétences médicales.

Désormais dégagé de ses obligations ministérielles, il va s'aguerrir physiquement pour ce nouveau combat. Le Congo ne sera qu'une étape.

Il n'est pas non plus indifférent, pour des raisons de politique intérieure, que le Che s'éloigne un certain temps de Cuba à cause du mécontentement grandissant des cadres politiques de la révolution, face à son intransigeance, à son incompréhension du *Choteo*, à son insistance à professer l'idée de sacrifice. Il faut bien, pour calmer certains esprits, l'éloigner un peu, d'autant que les staliniens purs et durs n'ont pas bien digéré sa sortie algérienne. Raúl Castro lui-même, de plus en plus prosoviétique, n'apprécie pas beaucoup les positions prochinoises du Che et commence à le trouver sérieusement *pesado*. D'ailleurs, les seuls Chinois qui travaillent à Cuba sont sous la coupe de Guevara au ministère de l'Industrie, et celui-ci ne rate pas une occasion de rappeler que ces cadres travaillent gratuitement alors que les Soviétiques demandent un salaire conséquent. Les Chinois sont les seuls, dit-il, qui ont réellement adopté une morale communiste. À ses yeux, le grand coupable est Lénine. Sa faute, le péché originel qui a été l'adoption de la NEP (Nouvelle Politique économique), lorsque, voulant sauver la révolution, il a cru bon d'intéresser les travailleurs matériellement, et non plus seulement moralement, à la production, créant ainsi une concurrence de type libéral entre les entreprises. Propos qui, bien sûr, arrivaient aux oreilles de Khrouchtchev qu'on informait aussi du fait que les hôtels où résidait le Che à l'étranger étaient bourrés de Chinois. Fidel

lui-même appréciait moyennement de voir au sein même du parti cubain cette scission grandissante entre prochinois et procubains.

Ainsi, cette disparition rapide du Che de la scène politique cubaine est-elle également un moyen de calmer l'Union soviétique et son clan cubain. C'était même le moment ou jamais. Il fallait justifier l'éclipse du Che sans éveiller les soupçons de Khrouchtchev qui ne devait en aucun cas savoir qu'une guérilla se préparait. C'est là un des points de désaccord entre Cuba et l'URSS qui s'opposait fermement à l'idée de guérilla, en vertu de l'accord de coexistence pacifique entre l'Est et l'Ouest et du dogme marxiste selon lequel il faut attendre « les conditions objectives » d'une révolution. Khrouchtchev ferait tout pour empêcher ça. Tout, même le pire : prévenir l'ennemi américain s'il le fallait.

Ce n'est pas son discours d'Alger qui a éloigné le Che de Cuba. Mais plutôt l'inverse : son éloignement prévu de Cuba l'a même rendu utile. Et s'il était vraiment question d'une rupture violente, le Che aurait-il écrit cette lettre à Fidel qui ne fut lue que longtemps après son départ, pour en expliquer les raisons au peuple cubain comme au monde entier d'où s'élevaient toutes sortes de rumeurs, accusant entre autres Fidel de l'avoir éliminé ? L'heure est venue de clore le contrat à durée déterminée qu'il a avec Fidel, contrat moral signé dès l'embarquement du *Granma*. Il a fait son œuvre, livré bataille avec le brio qu'on sait, mis en place la réforme agraire, développé les relations internationales, trouvé des soutiens financiers, et créé une politique industrielle et agricole, même si elle suscite des critiques de la part de spécialistes comme René Dumont, l'agronome français auquel il a fait appel, et qui a violemment critiqué « l'amateurisme et le manque de sens pratique du Che ».

Et puis, décidément, le Che se sent de plus en plus argentin en voyant se creuser l'écart culturel entre les Cubains et lui-même. Après tout, c'est leur pays. À eux d'en assumer le développement comme ils l'entendent. Il demeure résolument internationaliste. La révolution doit développer un front international auquel, guerrier sans frontière, il est prêt à participer et allumer des foyers d'insurrection. Il est argentin, et c'est là avant tout qu'il souhaite souffler sur la braise. Il cessera alors d'être Sancho Pança pour devenir pleinement Don Quichotte.

Il écrit donc une lettre d'adieu à Cuba et à Fidel, un témoignage de toute son affection, faisant une synthèse de son action.

Elle ne sera lue par Fidel Castro que le 3 octobre 1965, le jour où le

Parti unifié de la révolution socialiste, tenant son Comité central, annonçait sa transformation en Parti communiste cubain.

Fidel,

Je me souviens en ce moment de tant de choses : du jour où j'ai fait ta connaissance chez Maria Antonia, où tu m'as proposé de venir et de toute la tension qui entourait les préparatifs. Un jour, on nous demanda qui devait être prévenu en cas de décès, et la possibilité réelle de la mort nous frappa tous profondément. Par la suite, nous avons appris que cela était vrai et que dans une révolution il faut vaincre ou mourir (si elle est véritable). De nombreux camarades sont tombés sur le chemin de la victoire.

Aujourd'hui, tout a un ton moins dramatique, parce que nous sommes plus mûrs ; mais les faits se répètent. J'ai l'impression d'avoir accompli la part de mon devoir qui me liait à la révolution cubaine sur son territoire, et je prends congé de toi, des compagnons, de ton peuple qui est maintenant aussi le mien.

Je démissionne formellement de mes fonctions à la direction du Parti, de mon poste de ministre, je renonce à mon grade de commandant et à ma nationalité cubaine. Rien de légal ne me lie plus aujourd'hui à Cuba en dehors de liens d'une autre nature qu'on n'annule pas comme des titres ou des grades.

En passant ma vie en revue, je crois avoir travaillé avec suffisamment d'honnêteté et de dévouement à la consolidation du triomphe révolutionnaire. Si j'ai commis une faute de quelque gravité, c'est de ne pas avoir eu plus confiance en toi dès les premiers moments dans la Sierra Maestra et de ne pas avoir su discerner plus rapidement tes qualités de dirigeant d'hommes et de révolutionnaire.

J'ai vécu des jours magnifiques et j'ai éprouvé à tes côtés la fierté d'appartenir à notre peuple en ces journées lumineuses et tristes de la Crise des Caraïbes. Rarement, un chef d'État fut aussi brillant dans de telles circonstances, et je me félicite aussi de t'avoir suivi sans hésiter, d'avoir partagé ta façon de penser, de voir et d'apprécier les dangers et les principes.

D'autres terres du monde réclament le concours de mes modestes efforts. Je peux faire ce qui t'est refusé, en raison de tes responsabilités à la tête de Cuba, et l'heure est venue de nous séparer.

Je veux que tu saches que je le fais avec un mélange de joie et de douleur ; je laisse ici les plus pures de mes espérances de constructeur et les plus chers de tous les êtres que j'aime... et je laisse un peuple qui m'a adopté comme un fils. J'en éprouve un déchirement. Sur les nouveaux champs de bataille je porterai en moi la foi que tu m'as inculquée, l'esprit révolutionnaire de mon peuple, le sentiment d'accomplir le plus sacré des devoirs : lutter contre l'impérialisme où qu'il soit ; ceci me reconforte et guérit les plus profondes blessures.

Je répète une fois encore que je délivre Cuba de toute responsabilité, sauf de celle qui émane de son exemple. Si un jour, sous d'autres cieux, survient pour moi l'heure décisive, ma dernière pensée sera pour ce peuple et plus particulièrement pour toi. Je te remercie pour tes enseignements et ton exemple ; j'essaierai d'y rester fidèle jusqu'au bout de mes actes. J'ai toujours été en accord total avec la politique extérieure de notre révolution et je le reste encore. Partout où je me trouverai, je sentirai toujours peser sur moi la responsabilité d'être un révolutionnaire cubain, et je me comporterai comme tel. Je ne laisse aucun bien matériel à mes enfants et à ma femme, et je ne le regrette pas ; au contraire, je suis heureux qu'il en soit ainsi. Je ne demande rien pour

eux, car je sais que l'État leur donnera ce qu'il faut pour vivre et s'instruire.

J'aurais encore beaucoup à te dire, à toi et à notre peuple, mais je sens que c'est inutile, car les mots ne peuvent exprimer ce que je voudrais, et ce n'est pas la peine de noircir du papier en vain.

Jusqu'à la victoire, toujours. La Patrie ou la Mort !

Je t'embrasse avec toute ma ferveur révolutionnaire

ERNESTO CHE GUEVARA 4

Mais il lui reste à annoncer son départ à Aleida. Il fait alors ce qu'il n'avait jamais fait auparavant : il prend quelques jours de vacances avec sa famille et loue une maison sur la plage de Boca Ciega. Une fois les enfants couchés, il confie à sa femme sa décision et l'imminence de son départ définitif.

Il lui fera remettre par Vilma Espín des lettres à ses enfants, à ses parents, et un paquet sur lequel il a écrit : « Seulement pour toi. »

Dans ce pli, elle y trouve des bandes magnétiques sur lesquelles il a enregistré des poèmes qu'il avait l'habitude de lui lire, « leurs poèmes » disait-il, celui de Pablo Neruda : *Adieu : vingt poèmes d'amour* ; de Nicolás Guillén : *Le sang abondant, le grand-père* ; de Rubén Martínez Villena : *La pupille insomniaque*, entre autres.

Peut-être alors s'est-elle souvenue de cette phrase de son mari dans *La guerre de guérilla* :

Celui qui abandonne son foyer, ses enfants et son univers a bien mesuré ses responsabilités, agit en connaissance de cause et en sachant qu'il ne reviendra guère sur ses pas 5.

Assise sur cette plage, devant elle un abîme. Elle n'a que la mer et sa rumeur pour toute confidente. Elle tient dans ses mains une lettre pour leurs enfants à ne leur lire qu'après sa mort. Elle l'ouvre quand même :

Si un jour vous devez lire cette lettre, ce sera parce que je ne suis plus parmi vous. [...] Votre père a été un homme agissant en accord avec ses croyances et ses convictions.

Grandissez comme de bons révolutionnaires. Étudiez avec sérieux et ténacité pour être capables de dominer les techniques qui ont permis la domination de la nature. Souvenez-vous que la révolution est la chose la plus importante, et sa valeur au-dessus de la vôtre, pris chacun individuellement.

Par-dessus tout, essayez d'être capables de ressentir profondément chaque injustice commise contre une personne en n'importe quel lieu du monde. C'est la plus belle qualité d'un révolutionnaire.

Je vous dis à jamais, mes chers enfants. Mais j'espère quand même vous revoir

encore.

Je vous embrasse très fort.

Papa 6

Et voici la lettre d'adieu à ses parents, écrite le 1^{er} avril 1965 :

Chers vieux,

J'ai de nouveau sous les talons les côtes de Rossinante, et me voici encore sur les grands chemins avec mon bouclier au bras.

[...] Rien n'a changé en essence, si ce n'est que je suis beaucoup plus conscient et que mon marxisme s'est enraciné et enrichi en moi. Je suis aujourd'hui convaincu que la lutte armée représente la seule solution pour les peuples qui luttent afin de se libérer, et je suis conséquent avec mes idées. Beaucoup me traiteront d'aventurier, et je ne le nierai pas, mais je suis de ceux qui mettent en jeu leur peau pour démontrer leurs vérités.

[...] Je vous ai beaucoup aimés ; seulement, je n'ai pas su exprimer ma tendresse. Je suis par trop rigide dans ma manière d'agir et je crois que parfois vous ne m'avez pas compris. C'est qu'il n'était pas facile de me comprendre, mais aujourd'hui je vous demande de me croire. À cette heure, une volonté que j'ai polie avec une délectation d'artiste soutiendra mes jambes molles et mes poumons fatigués. Je le ferai.

Rappelez-vous de temps en temps le petit condottiere du ^{xx}e siècle. Embrassez pour moi Celia, Roberto, Juan, Martín et Patotin, Beatriz, tous. À vous, un grand baiser de fils prodigue et récalcitrant.

Ernesto 7

Ce même jour, grimpé avec art, il quitte Cuba avec ses livres et ses poèmes. Cheveux courts et blanchis, barbe rasée, calvitie frontale, lunettes d'écaille, costume-cravate, chapeau cubain et joues artificiellement épaissies, vieilli et méconnaissable, il ressemble à la statue de Jules Supervielle posée non loin de l'immeuble luxueux de Bacardi. Après tout, les poètes comme les révolutionnaires peuvent avoir l'apparence de petits-bourgeois bonhommes et replets.

Fiasco au Congo

C'est dans cet accoutrement, après être passé par Prague, qu'il débarque incognito le 19 avril 1965 à Dar es Salam au milieu de ses « semblables » néocoloniaux et chargés d'affaires. Il a un nouveau nom de guerre : Tatu, qui signifie « trois » en swahili. Est-ce trois comme troisième acte de sa vie, celui de l'homme mûr qui commence maintenant au Congo et qui finira, il l'espère, en Argentine, bouclant la boucle ? Ou est-ce ce trois des femmes aimées qui marquent ces étapes, ces trois dulcinées aux multiples figures : Chichina, Hilda et Aleida ? En réalité, ce nom renvoie au nombre de commandants de la guérilla : le premier des trois chefs cubains était Moja (Victor Dreke, deuxième chef de colonne de la révolution cubaine), le deuxième était Mbili, qui en swahili signifie deux ou deux fois (José María Martínez Tamayo) et le troisième, Tatu (trois).

Quoi qu'il en soit, fidèle à son attachement aux nombres, en particulier à sa conception du nombre idéal de combattants, le Che s'entoure de treize guérilleros cubains triés sur le volet, l'accompagnant en ordre dispersé. Ils sont tous noirs à l'exception de Mbili (J.M.M. Tamayo).

La population noire est la plus exploitée de notre peuple et celle qui souffre le plus de discrimination. Sa participation au combat a été très importante, par l'intermédiaire de la paysannerie de la province d'Oriente, mais celle-ci était analphabète dans sa grande majorité. Par conséquent, très peu de nos figures militaires principales ou des cadres intermédiaires dotés d'une formation sérieuse étaient noirs. Quand on nous a fait la demande d'envoyer de préférence des Cubains noirs, nous avons cherché parmi les meilleurs éléments de l'armée disposant d'une expérience du combat et le résultat est que notre groupe présente, selon nous, un très bel esprit combatif et des connaissances précises en matière tactique sur le terrain, mais très peu de préparation académique ¹.

Mais le Che va très vite se rendre compte que ces Cubains noirs sont, en réalité, de meilleurs combattants, bien supérieurs en efficacité au

groupe d'Africains auquel il va avoir affaire.

Le lendemain de son arrivée en Tanzanie, le 20 avril, Hildita reçoit tardivement (elle est née un 15 février) une carte d'anniversaire de son père qui lui dit qu'il est un peu loin, travaillant à une tâche qui lui a été commandée, et que ce sera long avant qu'il puisse revenir. Il lui demande de prendre bien soin de ses frères et sœurs, de s'assurer qu'ils font bien leurs devoirs, et d'être certaine de l'amour de son père.

Le 24 avril, le Che et les guérilleros se retrouvent sur la côte congolaise du lac Tanganyika. Sa première impression concernant les Africains est l'absolue disparité, voire le franc contraste qui existe entre deux groupes d'hommes. D'un côté, majoritairement des paysans peu éduqués, de l'autre des universitaires ou des hommes très cultivés maîtrisant pour la plupart le français. Mais à cette fracture s'en ajoute une autre, sans doute en partie liée à la première, facteur d'hostilité réelle entre les groupes locaux : certains restent au front, tandis que d'autres se comportent en véritables touristes, venant et repartant en ville pour une raison ou une autre, souvent personnelle.

Et très vite, une troisième fracture se révèle, creusant cette fois un abîme culturel entre Cubains et Africains : la dimension magique. Le lieutenant-colonel Lambert explique sérieusement au Che qu'il possède une *Dawa*, une médecine qui le rend invulnérable, que les balles ne le touchent pas, elles tombent à ses pieds. Et que si l'on est tué ou blessé c'est parce qu'on a eu peur ou qu'on a couché avec une femme.

Le Che n'est pas ethnologue et, esprit rationnel, il ne peut entrevoir toute la raison cachée sous cette pensée magique. Un homme qui a peur a toutes les chances d'être blessé, la peur étant mauvaise conseillère, l'audace, par contre, ne serait-ce que parce qu'elle intimide l'ennemi, vous laisse des chances de vous en sortir. En ce qui concerne les femmes... La plupart des sportifs sont à cet endroit des penseurs magiques.

Quoi qu'il en soit, le Che réalise qu'il est réellement en terre inconnue et qu'il va falloir composer avec cette donnée.

Jusque-là, il n'a pas encore révélé sa véritable identité, et lorsqu'il se sent obligé d'en livrer le secret à Tremendo Punto, son contact, celui-ci sursaute comme s'il avait vu le diable en répétant en boucle : « Scandale international, scandale international, s'il vous plaît, que personne ne le sache, que personne ne le sache ! » Et il file le soir même informer Kabila de la présence du Che au Congo.

Dès lors, Kabila devient un fantôme, une véritable Arlésienne. Le Che va passer son temps à l'attendre. Attendre ses consignes, car il n'est pas décideur, il est venu simplement prêter main-forte à cet embryon de foyer révolutionnaire dont il espère qu'il embrasera l'Afrique tout entière. Encore faut-il que le feu prenne. Au bord du lac Tanganyika, dans la touffeur humide de la forêt tropicale, s'il y a toute la matière inflammable nécessaire, un condensé de damnés de la terre réunis pour le grand bûcher du capital et de l'impérialisme, il manque l'essentiel : le tison de l'idéologie, l'allumette guerrière de la conscience révolutionnaire et le bois sec de la discipline. Tout est là mais éparpillé, aucune unité. Tâche impossible pour le Che de lier le fagot guérillero africain.

Les Rwandais ne s'accordent pas avec les Congolais. Les tribus se chamaillent entre elles. Dans ce désordre des esprits, des motivations et des comportements, les ordres restent pour la plupart lettre morte. Comble de malheur, Mitoudji, la seule personne qui avait de l'autorité et qui était capable de créer une unité provisoire autour de lui, se noie dans le lac. Sur l'autre rive, un groupe de prostituées. Le Che avait noté, lors d'une visite dans un dispensaire local, le grand nombre de maladies vénériennes. Il ne se préoccupe pas tant à ce moment de l'état sanitaire de ces femmes, que des risques qu'elles infectent un grand nombre de ces combattants. Et puis, « Qui paie ces femmes ? Avec quel argent ? Où passe l'argent de la révolution 2 ? ».

Pour aggraver tout cela, il se rend compte que l'écart entre les Cubains et les Africains se creuse. Il n'y a pas l'intégration espérée. Ils ne partagent en fait que la surface d'une même couleur de peau, ce qui est loin d'être suffisant pour créer une identité.

Certains sont si noirs qu'on ne peut pas les distinguer de leurs camarades congolais, et cependant j'ai entendu l'un d'eux dire « envoie-moi deux de ces nègres ici », deux Congolais. Les nôtres sont des étrangers, des êtres supérieurs, et le font sentir avec insistance. Les Congolais, sensibles à l'extrême à cause des vexations subies de la part des colonialistes, remarquent certains gestes de mépris dans le comportement des Cubains et le ressentent profondément... Je ne suis pas parvenu à ce que les Congolais soient appelés comme tels ; ils sont toujours les « Congos », une appellation qui semble plus simple et plus familière, mais qui est porteuse d'une bonne dose de venin 3.

Deux mois que le Che est là sans rien faire, attendant des ordres de la hiérarchie, et Kabila reporte chaque jour les rendez-vous qu'il propose lui-même. Deux mois de douloureuse langueur pour cet homme

d'action :

La caractéristique fondamentale de l'Armée populaire de libération est d'être une armée parasite qui ne travaille pas, ne s'entraîne pas, ne lutte pas, exigeant des habitants qu'ils la ravitaillent, parfois avec une dureté extrême [4](#).

Tout à fait le contraire de ce qu'il faudrait faire. Et si l'on donne aux soldats quelque chose à porter, ils répondent : *Mimi hapana motocari* (« Je ne suis pas un camion »). Les mitrailleurs congolais ignorent le maniement de l'arme et ne veulent pas l'apprendre. Et dans le groupe, ce sont les officiers qui sont les plus indisciplinés et montrent le mauvais exemple :

Les groupes militaires, au lieu d'être des facteurs de la conscience révolutionnaire, sont des dépotoirs où tout pourrit, résultat du manque d'organisation et du manque d'autorité dont nous nous sommes si souvent plaints au cours de ces notes [5](#).

Pour tuer le temps, il lit, écrit, et monte une petite école où l'on enseigne notamment le swahili. Il commence à comprendre que sa présence ne fait pas du tout plaisir à Kabila avec lequel il parvient à avoir quelques échanges de courrier.

Le 22 mai, Osmany Cienfuegos, frère aîné de Camilo (devenu ministre de la Construction après la mort de son frère, puis secrétaire général de l'organisation de solidarité des peuples asiatiques, africains et latino-américains), vient lui rendre visite dans la forêt. Heureuse surprise, embrassades chaleureuses, mais la joie est de courte durée. Cienfuegos lui annonce que sa mère est très malade. Une longue et angoissante attente de plus d'un mois s'ensuit pour apprendre finalement la funeste nouvelle. Il constate avec tristesse : « Elle n'a pas eu le temps de prendre connaissance de la lettre d'adieu que j'ai laissée à La Havane pour elle et pour mon père ; on ne doit la leur remettre qu'au mois d'octobre, lorsque mon départ sera rendu public [6](#). »

Et puis, le 7 juillet, trois mois après l'arrivée au campement, Kabila daigne se présenter. « Enfin ! Le chef se trouve sur le lieu des opérations », écrit-il ironique. Kabila se montre cordial mais fuyant. Sa présence et ses paroles réveillent les combattants de leur torpeur, et ils se mettent à danser et à chanter « Kabila eh, Kabila va ». Et voici leur chef, semblant vouloir rattraper le temps perdu, qui se lance dans une intense activité, et tout le monde derrière lui travaille, creuse des tranchées,

s'exerce au tir. Mais cinq jours plus tard, il décide déjà de repartir. Il doit rejoindre Soumialot qui, selon lui, est nul en matière d'organisation, un vrai désastre, un faible qui plus est. « On l'a élu président pour son sens des relations, pas pour ses qualités d'organisateur ⁷. » À peine a-t-il le dos tourné que le discrédit tombe sur Kabila. « Qu'avait-il donc besoin d'apporter autant de bouteilles de whisky s'il comptait ne rester que cinq jours ? » dit un des combattants. Et le Che note, amer :

Ma présence ne lui plaît pas... rien ne laisse penser qu'il est l'homme de la situation. Il laisse passer le temps et ne s'intéresse qu'aux querelles politiques et tout indique qu'il est trop porté sur la boisson et les femmes... Mon impression est qu'on peut avancer, même à rythme très lent, et qu'il y a une chance pour que Kabila me laisse tenter quelque chose. Jusque-là je me sens plutôt dans la peau d'un stagiaire ⁸.

Il tente en effet d'agir, en désespoir de cause, las d'attendre. Mais peu de résultats, piètres combattants, peu formés et rétifs à la formation.

Et nous nous lançons à nouveau dans la tâche pénible d'enseigner le b.a.-ba de l'art de la guerre à des gens dont la détermination ne saute pas aux yeux, c'est le moins qu'on puisse dire. Tel est notre labeur de semeurs, lançant avec désespoir des graines d'un côté et de l'autre, essayant d'en faire germer une avant l'arrivée de la mauvaise saison ⁹.

Mais l'état du malade empire. Il se fâche et leur dit qu'ils devraient mettre des jupes et transporter du manioc, car ils ne sont bons à rien, et qu'il préférerait avoir affaire à des femmes plutôt qu'à des hommes comme eux. Ils le regardent incrédules, et éclatent de rire.

Décidément ce n'est pas de ce bois que se chauffe une révolution. Il jette l'éponge et fait son rapport à Fidel, lui expliquant que Soumialot leur a vendu du vent. Que les conditions d'une insurrection dans cette partie de l'Afrique ne sont pas réunies. Il analyse la situation des paysans qui normalement, selon le principe de la guérilla, devraient être des soutiens actifs du mouvement. Mais ici, le rapport à la terre et à sa propriété n'a rien à voir avec ce qu'ils connaissent en Amérique latine. Ils se sont trompés sur toute la ligne.

À l'impossible nul n'est tenu, lui répond Fidel... Si vous décidez de partir, Tatu est libre de maintenir le statu quo de sa situation actuelle, soit en rentrant ici, soit en restant ailleurs. Nous appuierons toute décision quelle qu'elle soit... Éviter tout anéantissement ¹⁰.

Grand soulagement. Quitter cet enfer. Ils retraversent le lac, euphoriques.

On dirait qu'un couvercle vient de sauter. L'exaltation des Cubains et des Congolais déborde des petits bateaux comme un liquide bouillant qui me brûle sans que je cède à la contagion. Au cours de ces dernières heures passées au Congo, je me suis senti seul, plus seul que je ne l'avais jamais été ; à Cuba ou en tout autre point de mon errance à travers le monde. Je peux dire : « Jamais comme aujourd'hui je n'avais ressenti ô combien solitaire était mon chemin [11](#). »

Le feu révolutionnaire n'a pas pris dans la jungle. Une analyse point par point de cet échec permet de mettre en évidence les faiblesses des dirigeants autant que celles de la population qui, en grande partie du fait de sa division tribale, n'a pas acquis une conscience révolutionnaire. Échec lié aussi à une situation géographique et à des conditions économiques peu propices. Mais le Che n'évite pas non plus de porter le fer de la critique sur sa propre personne autant que sur ses « commanditaires » cubains, à savoir Castro lui-même. « On peut faire la révolution si on sait interpréter la réalité historique et si on utilise correctement les forces qui y sont impliquées », dit-il. Il y a bien eu défaut d'interprétation de la réalité, et il faudra en tirer des conclusions pour l'avenir.

Reste que Kabila apparaît comme le coupable principal, et le Che ne mâche pas ses mots. Même s'il admet que ce dernier est « le seul homme ayant d'authentiques qualités de dirigeant de masses », il pense qu'« un homme qui a des qualités de dirigeant ne peut, par ce seul mérite, mener à bien une révolution ». Et il conclut ainsi son journal du Congo :

Il est nécessaire d'avoir un sérieux révolutionnaire, une idéologie qui guide l'action, un esprit de sacrifice qui accompagne ses actes. Jusqu'à maintenant Kabila a démontré ne rien posséder de cela. Il est jeune et il est possible qu'il change mais j'ose laisser par écrit, alors que ces pages seront rendues publiques dans très longtemps, mes plus grands doutes quant à sa capacité à surmonter ses défauts dans le milieu où il évolue. Les autres dirigeants connus seront presque tous balayés par les faits. Les nouveaux, il est probable qu'ils sont à l'intérieur, et qu'ils commencent à écrire la véritable histoire de la libération du Congo.

Janvier 1966 [12](#).

Lune de miel en Tanzanie

Partir. Oui, mais quand et comment ? Le Che se sent comme le « Gitan immobile dont la sueur qui coule par son front creuse sa propre tombe »¹. Reclus dans cette chambre minuscule de l'ambassade de Cuba à Dar es Salam jouxtant une salle de bains-cuisine qui sert aussi de chambre noire photographique, il est là comme dans les limbes, en attente du jour. Jamais il ne s'est senti aussi impuissant, aussi dépendant du bon vouloir des autres. Les services secrets de Cuba s'activent pour trouver une solution. Comment le faire sortir de là et où l'emmener ? Fidel lui demande de rentrer. Pas question. Revenir après cette lettre d'adieu ? De quoi aurait-il l'air ? Ridicule, oui, ridicule et inconcevable. Aleida veut le revoir et elle insiste. Fidel soutient sa demande. Peut-être parviendra-t-elle à lui faire entendre raison et à le ramener à la maison. Contre toute attente, le Che accepte. Elle bondit dans un avion, laissant les enfants aux soins de la nourrice, et la voici déjà à Prague en transit pour Dar es Salam, cheveux noirs, lunettes noires, vieillie artificiellement pour tromper l'ennemi, car la CIA s'inquiète de l'étrange disparition du Che. On le cherche partout. Que manigance-t-il ? Pister la femme, c'est trouver l'homme. Alors toutes les précautions ont été prises pour brouiller les pistes. Le Che va la chercher à l'aéroport. Tous deux grimés, ils ne se reconnaissent pas tout de suite, puis deux « étrangers » s'embrassent au milieu de la foule.

Dans cette chambre mansardée où ils resteront ensemble et reclus pendant plus d'un mois, une deuxième lune de miel s'accomplit. Le Che lit et écrit abondamment. Il a autour de lui toute une bibliothèque dans laquelle on trouve *Hymnes triomphants* de Pindare, les *Tragédies* d'Eschyle, *Drames et tragédies* de Sophocle, *Drames et tragédies* d'Euripide, la collection complète de tragédies d'Aristophane, l'*Histoire* d'Hérodote, *L'Histoire grecque* de Xénophon, *Discours politiques* de Démosthène, *Les Dialogues* de Platon, *La République* de Platon, *La Politique* d'Aristote, *Don Quichotte de la Manche*, les *Œuvres complètes*

de Racine, *La Divine Comédie* de Dante, *Orlando furioso* de l'Arioste, *Faust* de Goethe, ou encore les *Œuvres complètes* de Shakespeare, liste non exhaustive². Il finalise son *Journal du Congo* et commence la rédaction de ses *Notes philosophiques* dans lesquelles il fait le point sur la biographie et la pensée d'un grand nombre de philosophes antiques, modernes ou contemporains. Il en produit une analyse critique. Le reste du temps, il développe et tire des photos dans sa chambre noire avec Aleida, lui donne des cours de français, et enregistre des contes pour ses enfants qu'il avait déjà commencés dans la jungle, au milieu des cris de singes, des chants d'oiseaux, de crapauds et de criquets. Des sons qui forment un chœur musical sous sa voix grave.

Jamais Aleida n'avait eu son mari si proche, si disponible. Il ne semble pas s'implanter d'être enfermé nuit et jour en sa compagnie.

Début mars, le voilà parti à Prague la laissant de nouveau seule, désemparée, pensant ne plus jamais le revoir. Prague n'est qu'une étape avant la Bolivie, pour ouvrir un foyer de révolution qui embrasera l'Argentine et toute l'Amérique latine.

Pendant ce temps, Fidel envoie Régis Debray en Bolivie, pays que le Français connaît bien. Il est arrivé fin décembre 1965 à Cuba pour y résider de manière définitive à la demande de Castro. Cet agrégé de philosophie, disciple d'Althusser, son professeur à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, fils de grands bourgeois, d'une mère avocate et conseiller de Paris et d'un père avocat également, tenant le haut du pavé parisien, est officiellement enseignant à Cuba au titre de la coopération, mais en réalité travaille auprès du *líder máximo* comme conseiller spécial.

La mission que Castro lui confie est de l'ordre du renseignement. Il doit étudier le terrain, les lieux propices pour mener la guérilla, entrer en Argentine, et lui faire parvenir les cartes les plus précises possibles.

En janvier 1966, une conférence tricontinentale est organisée à Cuba, conférence de solidarité avec les peuples d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique. Quatre-vingt-deux pays du tiers-monde y sont représentés. On y dénonce le pillage des pays sous-développés, on désigne les États-Unis comme le plus grand ennemi, on soutient le Viêt Nam et on manifeste sa solidarité pour Cuba, victime du blocus. Les plus grands dignitaires de ces pays sont présents. Un absent de marque : Che Guevara.

Plus que toute autre, une personnalité ressent toute la signification de

cette absence. C'est Mario Monje, secrétaire général du Parti communiste bolivien, PCB. Il ne croit pas à une dispute entre Fidel et le Che, et pense qu'il y a anguille sous roche. Ce d'autant qu'Oscar Zamora, un dissident prochinois du PCB et favorable à la guérilla, s'est rendu à cette conférence avec une large délégation. Monje est venu à Cuba pour voir ce qui s'y trame. Très hostile à l'idée qu'une guérilla menée par les Cubains se produise dans son pays, il craint que le Che n'y soit déjà. S'il avait « aidé » les guérilleros de Masetti lors de leur venue en Bolivie, c'était à condition que ce ne soit qu'un passage pour l'Argentine. Dans l'avion qui l'a emporté de Prague à Cuba, il a rencontré Régis Debray qui développe l'idée que la révolution cubaine est un modèle pour toute l'Amérique latine. Cette présence confirme son inquiétude, d'autant qu'il découvre à son arrivée que de jeunes militants communistes boliviens sont en train de recevoir à Cuba un entraînement militaire sans l'aval de son Parti. Il demande à voir Fidel. Celui-ci lui pose de but en blanc cette question : « Que penses-tu de la possibilité de faire une guérilla en Bolivie ? » Monje lui répond que ce n'est pas réaliste. Mauvaise réponse. Fidel n'apprécie guère, et ça se voit. « Essaie encore, lui souffle Manuel Piñero, profite des trois mois qui te sont offerts pour te former militairement ici, regarde autour de toi et revois ta position³. » Manuel Piñero, dit Barberousse, est le directeur du service de sécurité de Fidel, sorte de directeur de la CIA cubaine qui s'appelle DGI (Direction générale de l'intelligence). Il a combattu auprès de Castro à Santiago. C'est un de ses hommes de confiance.

Monje, pour mieux savoir ce qui se trame à Cuba, a demandé de suivre un entraînement militaire avec les autres Boliviens. Ne pouvant quitter immédiatement l'île, bien surveillé par Barberousse, il appelle à Prague Ramiro Otero, le représentant du PCB en République tchécoslovaque, qui vient le rencontrer à La Havane, dans un parc, à l'abri des oreilles indiscrètes et des micros. Monje lui demande d'aller immédiatement à La Paz, de réunir le Politburo et de leur dire que Cuba est en train de préparer une guérilla en Bolivie. Il s'arrange également pour en faire part aux Soviétiques. Le motif réel de sa crainte est de perdre le leadership du combat révolutionnaire en Bolivie.

Au mois de mai, à la fin de sa session d'entraînement, Fidel dit à Monje : « Tu as toujours été notre bon ami. Tu as développé une action internationale avec nous. Je veux vraiment te remercier pour toute l'aide que tu nous as fournie. Maintenant, il s'avère qu'un de nos bons amis

veut retourner dans son pays, quelqu'un dont la dimension révolutionnaire ne peut être mise en question. Et personne ne peut lui dénier le droit de revenir chez lui. Il pense que le meilleur endroit pour y parvenir est de passer par la Bolivie. Je te demande de l'aider à transiter par ton pays. Si tes propres plans se déroulent comme tu l'entends, et si tu as besoin d'aide, nous sommes prêts à le faire. Si tu veux que nous t'aidions à entraîner militairement plus de gens, envoie-les-nous⁴. » Monje le remercie et affirme qu'il est prêt à aider le transit de « l'ami commun » en Bolivie. Grand sourire chaleureux de Fidel qui lui dit alors : « Tu as toujours été excellent dans la sélection des personnes. Je te demande de bien sélectionner ceux qui vont recevoir notre ami, le conduire à travers la Bolivie et l'escorter jusqu'à la frontière⁵. » Fidel a bien saisi les craintes de Monje et réussi à le rassurer.

En réalité, la guérilla en Bolivie est conçue comme l'arrière-garde, le lieu de rassemblement des forces où se ressourcent l'avant-garde qui doit passer la frontière argentine. Ce n'est donc pas seulement un lieu de passage. La guérilla doit véritablement s'y implanter, et cela nécessite le concours de la population et de ses leaders révolutionnaires, à commencer par le Parti communiste. Il faut ménager Monje mais il n'est qu'un élément de ce dispositif. Au sein même du Parti communiste bolivien, il existe d'autres forces, plutôt prochinoises, favorables à un soutien de la guérilla. Tout cela nécessite un travail diplomatique de longue haleine, mais Fidel est conscient qu'à Prague son bouillant ami le Che s'impatiente. Celui-ci voudrait pouvoir s'entraîner, se préparer au combat. Ce n'est guère facile là où il se trouve. Bien que les services secrets tchécoslovaques soient actifs et le soutiennent complaisamment, ce n'est pas sans danger car les Russes gardent un œil sur leur satellite bohème.

Il faut que le Che revienne à Cuba, ne serait-ce que pour trouver des conditions favorables à sa préparation. Fidel le lui demande encore, essuie un nouveau refus, mais insiste. Il connaît son talon d'Achille, le défaut de sa cuirasse : Aleida. Elle peut encore emporter le morceau. Pour l'instant, coincé à Prague, il n'a pas d'autre horizon. Comment pourrait-il refuser de la revoir ? L'obstination de Fidel finit par l'emporter et Aleida retrouve le Che dans une chambrette qu'ils vont quitter très vite pour une grande maison dans la campagne pragoise où vivent aussi Pombo, Tuma (Carlos Coello), Pacho (Alberto Fernández Montes de Oca), et d'autres guérilleros. Magnifique période pour Aleida

qui, accompagnée de son mari, jouit de la beauté de Prague. Mais à la fin du mois de mai, on leur apprend qu'une nouvelle menace américaine pèse sur Cuba. Le Che lui demande de rentrer séance tenante pour s'occuper des enfants. Si la menace se précise, il rentrera lui aussi défendre Cuba. Mais finalement, rien de tel.

Alors Fidel lui écrit de nouveau une longue lettre, utilisant tous les arguments auxquels il serait sensible. Et Castro termine par ces mots :

Je sais que tu vas avoir trente-huit ans le 14. Crois-tu par hasard qu'un homme est déjà vieux à cet âge ?

J'espère que ces lignes ne provoqueront chez toi ni énervement ni souci. Je sais que si tu les analyses sérieusement, tu me donneras raison, avec l'honnêteté qui te caractérise. Mais même si tu adoptais une autre décision totalement distincte, je ne me sentirais pas trahi. Je t'écris cela avec l'affection la plus profonde, la plus grande et la plus sincère admiration pour ta lucidité et ta noble intelligence, ta conduite irréprochable et ton caractère inébranlable de révolutionnaire intègre, et le fait que tu puisses envisager les choses d'une autre façon ne changera pas d'un iota ces sentiments et n'aura aucune conséquence sur notre coopération ⁶.

Le Che rentre incognito à Cuba en juillet, tandis que Pombo et Tuma s'envolent vers la Bolivie où, le 25 juillet, à Santa Cruz, ils retrouvent José María Martínez Tamayo, alias Mbili au Congo, qui s'appelle maintenant Papi. Ils lui remettent des documents et instructions de la part de Ramón, alias le Che, notamment la recommandation d'éviter tout contact avec Tania pour préserver sa couverture. Ne communiquer avec elle si nécessaire que par messages codés. Papi s'enquiert du lieu prévu pour le début des opérations, ce qui les surprend, car ils se rendent compte que ce dernier n'a reçu aucune instruction à ce sujet. Ils ne peuvent que lui transmettre ce que leur a dit le Che, à savoir qu'il faut se focaliser sur la Bolivie bien que l'Argentine et le Pérou restent des options.

Ils lui livrent aussi la localisation des deux fermes prévues pour héberger la guérilla. Deux options différentes : elles sont situées dans deux régions éloignées, l'une près de Santa Ana, l'autre près de Puerto Linares, mais ils n'en savent pas plus. Papi, quant à lui, avait acheté une ferme devant servir de camp d'entraînement, mais après avoir inspecté ses environs, cette option a dû être abandonnée, du fait qu'elle se trouve à moins de cinq kilomètres d'un camp militaire. Il est certain que pour des raisons de sécurité, les informations devaient être cloisonnées et que chacun n'en détenait qu'une part. Cependant, il apparaît clairement que

rien n'est tout à fait décidé à ce moment précis, tant du côté cubain que du côté bolivien. Ils rencontrent des militants du PCB qui se disent prêts à rejoindre la guérilla même si Mario Monje y est toujours opposé.

À La Paz, le 27 juillet, ils arrivent chez Luis Tellería, membre du PCB en charge de leur fournir des armes, des médicaments, de la nourriture, des vêtements, etc. Puis, le 28 juillet, ils rencontrent Mario Monje qui leur accorde, après mainte hésitation, l'aide de vingt hommes du PCB. Le 30 juillet, ils discutent avec Moisés Guevara (simple homonyme), leader d'une faction prochinoise et d'un syndicatouvrier, partisan de la lutte armée. Celui-ci leur demande de participer à la guérilla. Chose problématique compte tenu du fait que Mario Monje est encore en principe dans la course, et que faire intervenir un maoïste c'est risquer d'entrer en conflit avec lui. D'autre part, Moisés est isolé par rapport à l'autre faction dissidente du PCB dirigée par Óscar Zamora Medinaceli qui a déjà été en contact avec Che Guevara, mais aussi Régis Debray, avec lesquels il a des affinités. La situation politique est complexe et on marche ici sur des œufs. Il faut se référer à la hiérarchie et on envoie la proposition de Moisés Guevara à Cuba.

6 août, arrivent deux Péruviens porteurs d'un message d'El Chino (Le Chinois, alias Juan Pablo Chang), leader de l'ELN, Parti de libération national du Pérou, groupe armé, par ailleurs un ancien ami d'Hilda Gadea. Celui-ci ne comprend pas pourquoi la priorité est maintenant donnée à la Bolivie plutôt qu'au Pérou.

Le 8 août, ils se rendent de nouveau chez Monje pour lui demander de leur fournir un peu plus que les vingt hommes promis. « Quels vingt hommes ? Je ne me souviens pas d'avoir promis ça ⁷ », leur répond-il, en ajoutant que le Comité central lui a interdit de rejoindre la lutte armée. Certes, il vient d'y avoir en juillet des élections générales pour lesquelles le PCB s'est porté candidat, et bien qu'ayant obtenu un faible score, cela encourage les modérés qui souhaitent continuer à agir à l'intérieur du système, en attendant les fameuses « conditions favorables ». Mais pourquoi ce double jeu ? Pourquoi envoyer s'entraîner à Cuba de jeunes Boliviens, dire oui à Fidel et non aux envoyés du Che ? Il devient évident pour ces derniers que Monje joue un rôle plutôt trouble. Dès ce moment, ses relations avec la guérilla se tendent.

Le Che, prévenu, demande à ses compagnons de ne pas aller au « clash ». Monje s'étant mis provisoirement hors course, le Che est alors libre de choisir un autre leader, quitte, plus tard, à ramener cet hésitant

dans l'action. La candidature de Moisés Guevara lui plaît. Sans doute pense-t-il à l'homme qu'il cherchait autrefois au fond de la mine, à ces mineurs virils et courageux qu'il avait voulu rencontrer lors de son premier périple en Bolivie. Il demande à Régis Debray d'aller recruter des forces auprès de celui-ci. Concernant le lieu de mise en œuvre de la guérilla, le débat fait encore rage entre ceux qui, à Cuba, optent pour la région de l'Alto Beni au nord-est de La Paz, région verdoyante mais très peuplée, ce qui fait courir le risque d'une détection de la guérilla avant même qu'elle ait commencé, et ceux qui préfèrent le Ñancahuazú, comptant beaucoup moins d'habitants. Le Che tranche. Va pour le Ñancahuazú. Il est pressé d'en découdre et ne veut plus perdre de temps à tergiverser. D'ailleurs, une ferme y a déjà été achetée. Alors, plus d'hésitation.

Lorsque le Che est arrivé à La Havane au moment de la commémoration du 26 juillet, on l'a emmené directement dans un palace à Pinar del Río servant de base d'entraînement pour la guérilla et qui, ô ironie, avait appartenu à un haut fonctionnaire de la CIA.

Lorsque Aleida vient l'y retrouver, il pique une grosse colère et ne veut pas la laisser descendre de sa voiture car il estime qu'il n'y a aucune raison qu'il reçoive sa femme tandis que les autres guérilleros en sont privés. Fidel intervient pour le calmer. Il explique que c'est lui, croyant bien faire, qui a demandé à Aleida de venir le soutenir. Pour faire bonne mesure, Castro accorde cinq jours de permission exceptionnelle aux guérilleros. Finalement Aleida peut rester, mais en s'entraînant avec le groupe.

Puis un jour d'octobre 1966, grisé et méconnaissable, Ernesto vient dîner dans la maison familiale en se faisant passer auprès des enfants pour un ami de leur mère. Cet « ami »-là est doux et tendre. Il s'amuse avec eux, les fait rire, et pour lui plaire, ils lui jouent du piano. La petite Aleida va vers sa mère et lui glisse à l'oreille : « Maman, je crois que ce monsieur est amoureux de moi ⁸. »

Le monsieur s'en va. Elle ne le reverra plus.

Ce chemin qui ne mène nulle part

Ce qui va suivre est en grande partie retranscrit par la main d'Aleida qui restera après la mort du Che sa secrétaire, son « compagnon » d'écriture et de pensée, car c'est elle qui tient les archives de son mari et le Centre d'études Che Guevara. C'est à elle que Fidel Castro a confié la transcription de son journal de Bolivie en vue d'une publication, car elle seule sait vraiment lire son écriture de médecin sans le trahir, et le comprend entre les lignes.

Entre ses mains, ce carnet vert sombre, maltraité par les rigueurs de la guérilla, taché de sueur et de sang, souillé par la terre des forêts et des montagnes. Un agenda d'écolier qui s'achève le 7 octobre 1967 aux abords d'une école du village de La Higuera.

Mot après mot, jour après jour, Aleida s'emplit de ces pages, et marche aux côtés du Che vers la fin inéluctable, vers ces derniers mots au-delà desquels sévit la blancheur implacable, le silence de pages vierges : *Altitude, 2 000 mètres*.

Mais aussi, reviennent peu à peu des morts et des miraculés, les carnets des compagnons émergeant de l'oubli, comme celui de Pombo, qui nous délivrent l'écho enragé des combats. Témoignages parfois différents et complémentaires, jamais contraires, comme autant de Fabrice del Dongo, rapportant à leur manière la bataille de Waterloo, mais en y participant vraiment. Une vérité se dégage du tissu de ces mots, mais laisse intacte l'énigme de cet homme qui cherchait l'homme.

Ainsi, en novembre 1966, Che Guevara atterrit à La Paz, déguisé en businessman uruguayen. Quelques jours plus tard il arrive au campement et ouvre son journal :

7 novembre. Aujourd'hui commence une nouvelle étape. Nous sommes arrivés à la ferme de nuit... ne pas éveiller les soupçons d'un propriétaire des environs, qui fait courir le bruit que nos activités sont liées à la cocaïne.

9 novembre. J'ai retiré six tiques agrippées à ma peau. [...]

14 novembre. Aujourd'hui nous commençons à creuser pour construire un tunnel.

17 novembre. Le tunnel est maintenant rempli de toutes les affaires

compromettantes et d'une réserve de boîtes de conserve.

18 novembre. La monotonie s'installe ; les piqûres de moustiques et de tiques s'infectent et deviennent des plaies purulentes.

24 novembre. Aujourd'hui c'est l'anniversaire d'Aliucha [Aleidita].

27 novembre. Nouvelle embarrassante : El Chino se trouve en Bolivie et veut nous envoyer vingt hommes, puis venir nous rencontrer. Cela peut poser des problèmes, car la lutte va prendre une tournure internationale avant même qu'Estanislao [alias Monje] et moi nous soyons concertés ¹.

Le Che écrit à la fin de chaque mois une analyse. Optimiste, il fait un bilan plutôt positif. Seule ombre au programme : la grande inconnue de la réaction de Monje. Il l'attend avec inquiétude, et s'interroge aussi sur le comportement futur des hommes emmenés par Moisés Guevara. Comme il a raison ! Ce sont eux qu'il qualifiera de « traînards » et qui finalement désertent, donnant de fâcheux renseignements à l'ennemi.

Certaines informations qu'il ne se soucie pas de noter dans son carnet, et qui sont néanmoins importantes pour la compréhension des événements, se trouvent dans le journal de Pombo. Par exemple :

15 novembre. Mongo [alias Ramón, alias le Che] nous a parlé des points qu'il va soulever avec Estanislao [alias Monje] :

Son intérêt en Bolivie n'est pas de nature politique, et il n'est d'aucune manière intéressé à prendre le pouvoir pour créer un poste pour lui-même. Cependant, il pense que son expérience est suffisante pour diriger les opérations militaires et contrôler les finances, parce que c'est ici qu'on a besoin de l'argent. Mario [Monje] doit comprendre que la lutte en Bolivie sera longue, parce que l'ennemi concentrera toutes ses forces contre elle. La Bolivie se sacrifiera pour créer des conditions révolutionnaires dans tous les pays avoisinants. Nous devons créer un autre Vietnam en Amérique centré en Bolivie ².

Journal du Che au mois de décembre :

2 décembre. El Chino est arrivé ce matin. Il était d'excellente disposition. Dans deux mois cinq Péruviens pourront nous rejoindre. Mais dès à présent, deux premiers hommes, un technicien radio et un médecin, vont venir passer quelque temps avec nous.

12 décembre. Je me suis adressé à tout le groupe pour leur « faire la leçon » sur les réalités de la guerre. J'ai insisté sur l'unicité du commandement et sur la discipline, puis attiré l'attention des Boliviens sur la responsabilité qu'ils prenaient à enfreindre la discipline de leur parti et prendre une autre ligne ³.

Ici se produit un élément décisif pour la continuation de la guérilla qui aura des conséquences funestes dans la suite des événements. La

rencontre avec Monje et la discussion qui s'ensuit sont un moment de réelle bascule de la dynamique de cette guérilla. Il se produit alors que rien n'est vraiment encore en place.

31 décembre. Arrivée de Monje. Tania est venue recevoir des instructions. Monje a posé trois conditions préalables :

1. Il renoncerait à la direction du Parti, mais obtiendrait au moins la neutralité de celui-ci, et certains membres en sortiraient pour nous rejoindre.

2. La direction politico-militaire de la lutte lui reviendrait tant que la révolution aurait une dimension bolivienne.

3. Il s'occuperait d'établir des relations avec d'autres partis sud-américains, en vue de les amener à soutenir les mouvements de libération.

[...]

La pierre d'achoppement, c'était la deuxième condition ; je ne pouvais en aucune manière l'accepter. Le chef militaire ne pouvait être que moi et je n'acceptais aucune ambiguïté sur ce point. La discussion s'est donc trouvée dans l'impasse et nous avons tourné en rond... Monje s'est adressé aux Boliviens et leur a exposé la règle du jeu : rester ou soutenir le Parti. Tous ont choisi de rester. Leur réaction lui a porté un coup auquel il ne s'attendait pas ⁴.

Dans son analyse du mois, le Che reste optimiste. Il constate que les Boliviens sont bien intégrés à la guérilla et que l'attitude de Monje l'a libéré des contingences politiques. Mais il espère encore que d'autres Boliviens viendront le rejoindre, notamment des partis dissidents du PCB. Fidel Castro ne partagera jamais ce point de vue du Che et pensera définitivement que ce fut là sa grande erreur : « Je crois fermement que rien n'autorisait Monje à exiger le poste de responsabilité auquel il prétendait, mais il aurait peut-être fallu un peu plus de doigté, de diplomatie. Le Che, par exemple, aurait pu accéder à la demande de Monje et lui donner même un grade de général en chef, ou quelque chose de ce genre, mais sans aucune troupe sous ses ordres. Un titre honorifique, en quelque sorte. Il y avait un problème d'ambition personnelle qui rendait une telle aspiration un peu ridicule. Monje n'avait pas les qualités requises pour commander cette guérilla. Le Che était d'une honnêteté totale. Des termes comme “diplomatie” — ne parlons pas de “duperie” — ou même “astuce” lui répugnaient probablement... Il nous est arrivé plus d'une fois d'accorder des commandements immérités et de faire des concessions. Dans certaines situations il faut un peu de tact ; si on va droit au but, on peut tout faire rater. Au moment où elle s'est produite, la rupture entre Monje et le Che a fait beaucoup de mal ⁵. »

Sans doute Fidel aurait su jouer du chauvinisme stupide de Monje et de son nombril surdimensionné. Le Che, lui, marche droit devant, regarde l'horizon, l'au-delà des frontières. Non, définitivement, Che Guevara n'est pas Fidel Castro. Deux êtres très différents, mais très complémentaires. Il y avait entre eux, comme dirait Nietzsche, « une amitié stellaire », et sans doute que Fidel, ce fils de Galicien, du pays du marcheur saint Jacques de Compostelle, adossé aux montagnes et au vaste continent, mais ouvert sur l'océan, pays d'oiseaux migrants, a vu s'envoler le Che avec un pincement au cœur comme une part de lui-même qui s'en est allée allumer des incendies, des Viêt Nam, des contre-feux pour protéger l'esprit initial de leur révolution. Une part qui manquera définitivement à Fidel Castro autant qu'à Cuba. Celui-ci viendra lire tous les jours par-dessus l'épaule d'Aleida la transcription de ce carnet sauvé de la tombe.

Le 4 avril 1967, dans l'autre Amérique, Martin Luther King vient de faire, en l'église Riverside de New York, sa déclaration contre la guerre du Viêt Nam :

Une véritable révolution des valeurs portera la main sur l'ordre mondial et dira de la guerre : « cette façon de trancher les différends n'est pas juste »... L'arrogance de l'Occident qui croit avoir tout à enseigner aux autres et rien à apprendre d'eux n'est pas juste...

Brûler les êtres humains avec du napalm, peupler d'orphelins et de veuves des foyers de notre pays, injecter des drogues empoisonnées de la haine dans les veines de gens naguère emplis d'humanité, renvoyer dans leurs foyers des invalides et des malades mentaux qui ont perdu la santé du corps et de l'esprit sur des champs de bataille sombres et sanglants, tout cela n'est guère compatible avec la sagesse, la justice et l'amour. Une nation qui continue, au fil des ans, à dépenser davantage pour ses moyens militaires que pour ses programmes de promotion sociale se rapproche de sa mort spirituelle 6...

Partout, le concept d'amour fait irruption comme jamais auparavant, et la chanson des Beatles, *All You Need Is Love*, qui bientôt inondera la planète, entonnée par les jeunes du monde entier, est en train d'être écrite par John Lennon. Che Guevara adore les Beatles autant que Miriam Makeba. Et qu'est-ce qui rapproche l'apôtre de la non-violence du penseur de la lutte armée sinon le concept d'amour ? Le Che note dans *Écrits sur la révolution* :

Laissez-moi vous dire, au risque de vous paraître ridicule, que le véritable révolutionnaire est guidé par des sentiments d'amour. Il est impossible de penser en

authentique révolutionnaire si on est dépourvu de cette qualité... Tous les jours, il faut lutter pour que cet amour de l'humanité vivante se transforme en gestes concrets, en gestes qui servent d'exemple et qui mobilisent [7](#).

Une semaine avant la déclaration de M.L.K., le 22 mars, le Che a tendu une embuscade à l'armée bolivienne, et c'est le branle-bas de combat médiatique qui commence. Communiqué après communiqué, mais sans révéler son identité, il fait connaître à la Bolivie l'existence d'une guérilla portant le drapeau tout neuf de l'ALN (Armée de libération nationale de Bolivie). La présence de l'armée se fait plus forte. C'est le moment que choisit El Francés (Danton, alias Régis Debray) pour exposer « avec véhémence, comme dit le Che, combien à l'étranger, il pouvait être utile à notre cause [8](#) » :

3 avril. J'ai présenté à Danton et à Carlos (Ciro Bustos) trois alternatives : nous suivre, partir seuls ou encore nous aider à prendre Gutiérrez et, de là, tenter de s'en sortir du mieux possible ; ils ont choisi la troisième. Demain nous verrons si la chance est de notre côté [9](#).

Le 10 avril, nouvel affrontement. El Rubio, un Cubain, est tué. L'armée s'est installée un moment dans un des campements, laissé vide, et a pu recueillir plusieurs indices.

11 avril. Un journaliste chilien a fait un récit détaillé de notre campement et a découvert une photographie de moi sans barbe et fumant la pipe. Il faudra faire une enquête pour savoir comment il l'a obtenue.

12 avril. À six heures trente, j'ai réuni tous les combattants, moins les quatre « traînards », pour rendre un modeste hommage à El Rubio et rappeler à cette occasion que le premier sang versé a été du sang cubain. J'allais ainsi au-devant de cette pension à mépriser les Cubains que j'avais remarquée au sein de l'avant-garde.

13 avril. Les Américains annoncent que l'envoi de conseillers en Bolivie répond à un ancien projet et n'a aucun rapport avec les guérillas. Peut-être assistons-nous au premier épisode d'un nouveau Vietnam [10](#) ?

En fait, il y avait bien un accord signé en 1956 entre les Américains et le gouvernement bolivien pour la réorganisation de leurs forces militaires après le démantèlement de l'Armée par Víctor Paz Estenssoro qui avait quitté à ce moment-là le pouvoir. S'intensifiant, le budget militaire alloué à la Bolivie équivalait à 10 % de son budget national. Chose nouvelle : avec l'annonce de cette guérilla, ce sont les Bérêts Verts, commando d'élite antiguérilla imaginé par Kennedy, qui sont parachutés

sur La Paz. Nouveau Viêt Nam ? Oui, ça y ressemble.

Le 17 avril, c'est au tour du Che de dénoncer à l'univers entier l'horreur de la guerre du Viêt Nam. C'est en effet ce jour-là qu'est publié son message à la Tricontinentale : « Créer deux, trois, une multitude de Vietnam, voilà le mot d'ordre. »

Il termine ainsi :

Toute notre action est un cri de guerre contre l'impérialisme et un appel vibrant à l'unité des peuples contre le grand ennemi du genre humain : les États-Unis d'Amérique du Nord. Qu'importe où nous surprendra la mort, qu'elle soit la bienvenue pourvu que notre cri de guerre soit entendu, qu'une autre main se tende pour empoigner nos armes, et que d'autres hommes se lèvent pour entonner les chants funèbres dans le crépitement des mitrailleuses et de nouveaux cris de guerre et de victoire [11](#).

Mort sans sépulture

Ce même 17 avril, le Che décide de lever le camp pour que « Danton et Carlos prennent une fois pour toutes leur propre route [1](#) ».

Ils se dirigent vers le village de Muyupampa. Une part des combattants est mal en point, notamment Tania qui a une forte fièvre. On ne peut plus l'envoyer en ville avec Danton et Bustos du fait que sa couverture a été grillée depuis la découverte, dans la jeep qu'elle a laissée à Camiri, de ses papiers d'identité au nom de Laura Gutiérrez Bauer. Le Che décide de la laisser sous la responsabilité de Joaquín qui va créer une autre colonne, plus lente, avec les blessés et les malades. Ils ont convenu qu'ils se retrouveraient plus tard.

Le 19 avril, à l'approche du village de Muyupampa, ils arrêtent un suspect qui était sur leurs traces. Il se dit journaliste anglais. Il semble, note le Che, que « c'est un cadeau digne des Grecs ». Un cheval de Troie, en quelque sorte. Mais après interrogation, rien ne prouve vraiment qu'il ne soit pas sincère. Il écrit dans son journal :

El Francés a proposé qu'on demande à l'Anglais, pour qu'il prouve sa bonne foi, de les aider à repartir ; Carlos a accepté de mauvaise grâce et, quant à moi, je m'en suis lavé les mains [2](#).

Le 20 avril, ils apprennent l'arrestation de Danton et de Carlos. Le Che note :

Cela s'annonçait mal pour Carlos ; en revanche, Danton devrait s'en sortir [3](#).

On comprend à demi-mot ce qu'il veut dire concernant Danton. Mais il a tort d'être si optimiste, car la radio annonce le lendemain la mort de « trois mercenaires étrangers ». Heureusement, le jour suivant, allant contre cette affirmation, le photographe d'un journal local a publié une photo d'eux bien vivants qui leur a sauvé la vie.

Le Che et ses combattants repartent à la recherche du groupe de

Joaquín, mais ne le retrouve pas au point convenu. Recherche désespérée leur faisant perdre temps et énergie et les menant à tourner en rond, les coinçant dans un endroit qui peut se refermer très vite comme une nasse et les prendre au piège.

Résumé du mois d'avril :

Notre isolement demeure total ; les maladies ont ruiné la santé de certains de nos camarades, nous obligeant à diviser nos forces, ce qui a porté vraiment atteinte à notre efficacité. Nous n'avons pas encore contacté Joaquín. La base paysanne du mouvement n'arrive toujours pas à se développer ; mais en recourant à la terreur organisée, il semble que nous obtiendrons bientôt la neutralité du plus grand nombre. Le soutien viendra plus tard... Le tapage continue, mais à présent, il provient des deux bords et, après la publication de mon article à La Havane [message à la Tricontinentale], il ne doit plus subsister de doutes sur ma présence ici... Danton et Carlos ont été victimes de leur empressement, voire leur envie presque désespérée de partir, et de mon manque d'énergie à les en empêcher, de sorte que les contacts avec Cuba (Danton) ont été coupés et que le plan d'action en Argentine (Carlos) est perdu ⁴.

Fidel, sans le message que lui a envoyé le Che par l'intermédiaire de Danton, ne peut lui venir en aide et ouvrir à sa demande un nouveau front au nord qui aurait permis de desserrer l'étau qui se referme sur lui. Par ailleurs, une fuite vers l'Argentine devient impossible du fait de l'arrestation de Carlos qui devait contacter la base argentine pour ouvrir un canal vers son pays natal.

Mais est-ce tout à fait une coïncidence ? Dans la Caraïbe, au même moment, en mai 1967, la Guadeloupe est en pleine insurrection ⁵. Des ouvriers du bâtiment se sont mis en grève, réclamant une augmentation de salaire. La répression est forte et démesurée : on comptabilise quatre-vingt-sept morts dus à l'action des gendarmes mobiles français. On sait que le GONG (Groupe d'organisation nationale de la Guadeloupe), indépendantiste, était aux côtés de Guy Daninthe qui représentait le Parti communiste guadeloupéen à Cuba lors de la réunion de la Tricontinentale où il fut question d'ouvrir des foyers insurrectionnels dans toute la Caraïbe et l'Amérique latine. Jacques Foccart, alors secrétaire général de l'Élysée, justifie ce massacre en présentant cette grève comme un complot castriste antifrançais. L'histoire démontre que ce ne fut pas précisément le cas. Mais au même moment, des croiseurs américains sont présents dans les parages. Ce qui est vrai, même si le Parti communiste guadeloupéen prosoviétique et le GONG prochinois n'étaient pas du tout d'accord sur le mode d'action à mener, c'est que les

Caraïbes et notamment la Guadeloupe étaient un foyer insurrectionnel possible, en accord avec l'idée d'une véritable alliance anti-impérialiste avec Cuba, et que la France autant que les États-Unis étaient en alerte constante à ce sujet. On sait par ailleurs, notamment grâce au livre d'Alejo Carpentier *Le siècle des Lumières*, qui raconte l'aventure de Victor Hugues, conventionnel français qui vient libérer les esclaves de la Guadeloupe, que les Cubains ont toujours été attentifs à l'histoire révolutionnaire de cette île et de cette partie des Antilles, et à leur capacité insurrectionnelle.

L'appel désespéré du Che à Fidel se fait dans ce contexte-là. Il était déjà entendu par Fidel a priori, mais entre le projet global et sa mise en œuvre, il y eut un fossé qui ne put être franchi à ce moment, notamment faute d'information précise de Cuba concernant la situation réelle du Che.

Celui-ci se trouve dans une situation difficile autant tactiquement que psychologiquement. Abrupte solitude existentielle d'un combattant, coupé de l'appui international réel et moral, et coupé des masses paysannes et citadines locales qui ne se rallient pas.

Commence un mois de mai peu souriant où une horde de guérilleros affamés et traqués errent dans les montagnes à la recherche d'une issue à leur combat, l'oreille collée à leur radio, seule relation avec le monde.

Un état de délabrement qui s'accroît sous le harcèlement continu de toutes sortes de bestioles, coupures et piqûres de plantes vénéneuses, et par-dessus tout, avec la malnutrition qui leur cause maladies et fièvres, affaiblissant leur métabolisme. Ils se nourrissent essentiellement de graisse. Par ailleurs, les cartes dont ils disposent sont peu fiables, anciennes, pas assez précises, voire erronées. Ce qui contribue à les perdre sans l'appui de guides paysans. Le Che est en train de vivre là l'opposé de tout ce qu'il préconisait dans son livre *La guerre de guérilla*. Mais il espère encore pouvoir rallier le peuple à sa cause, question de temps, pense-t-il.

5 mai. Des nouvelles de Debray ont été diffusées : il va être jugé par un tribunal militaire à Camiri en tant que chef présumé et organisateur des guérillas ; sa mère arrive demain et l'affaire fait pas mal de bruit.

6 mai. Les nouvelles se focalisent maintenant sur l'affaire Debray.

13 mai. Journée rythmée par les rots, les pets, les vomissements et les diarrhées de chacun.

16 mai. Dès le départ, j'ai été pris d'une très forte colique, avec vomissements et

diarrhée. [...] On m'a prêté un pantalon mais, comme je ne peux pas me laver, j'empeste à une lieue.

18 mai. Anniversaire de Roberto et de Juan Martín ! [Ses deux frères.] J'ai pratiqué ma première extraction dentaire de cette guérilla : victime expiatoire : Camba.

20 mai. Anniversaire de Camilo [son fils].

29 mai. La radio a diffusé la nouvelle de l'évasion d'El Loro qui était détenu à Camiri 6.

Cette dernière nouvelle fait partie de l'intoxication médiatique, car il s'avère en fait qu'El Loro (Jorge Vázquez Viaña), après avoir été blessé et capturé, a été arraché de son lit d'hôpital par des militaires, exécuté, et son cadavre jeté du haut d'un hélicoptère dans la jungle des montagnes.

Malgré ce passage difficile, le Che reste étonnamment optimiste en l'absence d'engagement paysan, de contact avec Cuba, et bien que la guérilla ne soit plus constituée que d'un groupe isolé de vingt-cinq hommes. Il note dans son résumé du mois :

Le bruit autour de l'affaire Debray a davantage servi notre cause que dix combats victorieux... Notre victoire entraînera [chez les paysans] le changement qualitatif qui leur ouvrira la voie vers le développement 7.

Si « l'affaire Debray » fait du bruit, on n'entend pas, à l'extérieur des épais murs de la prison, celui du passage à tabac. Dire que ça ne se passe pas si bien de leur côté est une litote. L'un, Danton, a protesté du fait qu'il est un simple journaliste et qu'il n'a rien à voir avec la guérilla. Position difficilement soutenable maintenant que son livre *Révolution dans la révolution ?* est très largement publié et fait beaucoup de bruit, notamment dans les milieux de la gauche révolutionnaire du monde entier. Le Che l'a déjà en poche depuis longtemps et l'utilise quotidiennement comme manuel de réflexion et d'analyse auprès de ses guérilleros auxquels il donne la leçon. On sait par les annotations critiques portées en marge de cet ouvrage qu'il est loin d'être d'accord avec toute la pensée de Régis Debray. L'autre, Carlos, prétend qu'il est un simple homme d'affaires qui découvre ce qui se passe en Bolivie. Mais il est vite démasqué par ses empreintes envoyées en Argentine, révélant qu'il est bien Ciro Bustos.

La CIA est présente en la personne d'un mystérieux et sulfureux personnage, Antonio Arguedas, qui se révélera un agent triple, car on apprendra qu'il collabore aussi avec le Parti communiste bolivien et

parfois avec les Cubains, notamment par le canal de Monje dont il est un ami. Ici se profile réellement la silhouette trouble de ce dernier qui apparaît vraiment comme le traître en cette affaire. Malgré ses promesses, il n'a pas levé le petit doigt pour que son parti vienne en aide au Che, et il a averti les Soviétiques. De là qu'il ait également informé la CIA via son ami Arguedas, il n'y a qu'un pas. Cela va dans le sens de Régis Debray lorsqu'il dit qu'Arguedas et la CIA connaissaient la présence du Che en Bolivie.

Le 30 du mois de juin, le Che note :

Sur le plan politique, la déclaration d'Ovando [commandant en chef des forces boliviennes], reconnaissant ma présence dans la région, est capitale. Il se fonde sur le témoignage de Régis Debray qui, semble-t-il, a parlé plus qu'il n'eût fallu ; quoique nous ignorions les implications de telles révélations, et dans quelles circonstances elles ont été émises ⁸.

La dernière partie de cette phrase est très importante. Elle dénote d'une part la lucidité du Che, sa capacité à pondérer une information par l'analyse circonstancielle, et d'autre part, une certaine confiance en Régis Debray dont il se doute qu'il ne parlerait pas à moins que les circonstances ne s'y prêtent. Certains se sont empressés d'affirmer, à tort, que c'est lui qui a donné le Che. La circonstance qu'ignore le Che est bien la trahison de Monje et sans doute celle des Soviétiques. Dans cette mesure, il paraît aberrant que Régis Debray se soit laissé infliger les pires tortures pour avouer une chose qu'ils savaient déjà.

Par contre, Bustos, son identité d'artiste révélée, a été forcé par la menace qui pesait sur sa femme et sa famille en Argentine de dessiner le portrait des guérilleros et de donner leur identité. Connaissant comme Régis Debray le niveau d'information de la CIA et de l'armée bolivienne, il s'est empressé de parler pour masquer l'existence de la filière argentine et préserver ainsi la vie de ces guérilleros.

Dans son journal du mois de juin, le Che fait état d'attaques de la guérilla sur des convois de l'armée, de l'amélioration de leurs conditions de vie, mais aussi d'un certain relâchement de son agressivité guerrière. Il note par exemple qu'il avait en joue des militaires qu'il aurait facilement tués, mais « je n'ai pas eu le courage de tirer sur eux et mon cerveau n'a pas fonctionné assez vite pour que l'idée de stopper le camion me vienne à l'esprit ». Y a-t-il un lien entre cet événement et le fait qu'il est en plein questionnement sur lui-même, son existence, son avenir ? C'est

probable, et ce qu'il écrit une semaine plus tard, le 14 juin, jour de son anniversaire, peut le laisser à penser :

J'ai aujourd'hui trente-neuf ans, et je me rapproche inexorablement de l'âge où il faut réfléchir à mon avenir de guérillero ; pour l'instant, je suis encore « entier » [9](#).

Les guillemets sur le mot « entier » sont lourds d'arrière-pensées. Mais le père et le fils qu'il est n'oublie pas les anniversaires de sa petite Celita et de Celia, sa mère. Le 14, il note : « Celita » et le 21, « La vieille ».

En ce mois de juin, il déplore parmi les morts celle du guérillero nommé Tuma qu'il considérait, écrit-il, « presque comme [son] fils ». El Chino est cité parmi les combattants exemplaires. Pombo est blessé à la jambe, ce qui réduit considérablement leurs forces. Mais il garde le moral :

La légende de la guérilla enfle de façon considérable ; nous sommes désormais des surhommes invincibles... Le moral de la guérilla est au beau fixe et sa volonté de combat se renforce [10](#).

Cependant, la situation empire. Le groupe reste isolé et le contact souhaité avec La Paz et Cuba impossible. Localement, les paysans, loin de se rallier, deviennent des délateurs sous la pression des militaires. Ce manque d'appui renvoie à celui qui a causé l'échec de l'opération congolaise. Mais ici, la situation est différente. Le choix de cette région du Ñancahuazú se révèle géographiquement et climatiquement calamiteux. Il a manqué une analyse historique et ethnographique approfondie. L'ethnographie n'est pas le fort du Che, on l'a vu au Congo. Même s'il prend en compte la réalité des différences culturelles, il est trop enclin à idéaliser une unité sinon mondiale du moins latino-américaine, qui ferait le lien de la classe paysanne. Contrairement à Fidel Castro, né dans une ferme de l'*Oriente* et connaissant bien la Sierra Maestra, le Che a atterri en terre inconnue. Les paysans locaux, de par leur culture et leurs conditions de vie, sont loin d'être semblables à ceux de l'*Oriente*. Leur langue tout d'abord : le Che et ses guérilleros prennent, au milieu des forêts, des cours de quechua, mais ils ignorent, car personne ne le leur a dit, que ces paysans parlent plutôt le guarani. Leur histoire dans cette partie de la Bolivie est très particulière. Coupés

du reste du monde, vivant d'une agriculture de subsistance dans une zone très peu peuplée, ils sont hostiles à toute pénétration étrangère et, de surcroît, sont plutôt favorables au gouvernement qui les aide à rester sur place pour peupler cette zone. Une zone en surface peu riche, mais dont les sous-sols recèlent du pétrole. Il se trouve d'ailleurs que certains de ces Guaranis sont employés par des compagnies pétrolières, ce qui en fait de bons indicateurs auprès de l'armée. Les seuls Boliviens faisant partie de la guérilla ne sont pas des paysans locaux et sont considérés comme des étrangers, ce qui rend la tâche de ralliement insurmontable.

Le mois de juillet s'annonce lui aussi difficile pour le Che. Il note le 10 de ce mois : « Les aveux de Debray et de Bustos nous portent préjudice. Ils ont reconnu notamment l'ambition continentale de la guérilla, ce qu'ils n'auraient pas dû faire. »

Par ailleurs son état de santé s'aggrave et son asthme ne lui laisse pas de répit. En août, le moral est en berne :

Le moral des combattants est en chute libre ; j'espère provisoirement... Nous traversons une période où notre moral, comme notre légende révolutionnaire, est mal en point [11](#).

Son image se dégrade également vis-à-vis de ses *compañeros*. Il devient intraitable, souvent de mauvaise humeur, et dans un accès de colère, il a perdu son sang-froid légendaire en blessant cruellement sa mule d'un coup de machette. Il fait son autocritique, mais le mal est fait : « Je suis une épave, une loque, dit-il aux guérilleros, et cet incident montre qu'il y a des moments où je perds le contrôle de moi-même. Ça va changer [12](#). »

Du point de vue international, ce n'est pas mieux. Le 8 septembre :

Un journal de Budapest critique Che Guevara, personnage « pathétique » et, semble-t-il, « irresponsable ». Puis il salue l'attitude marxiste du Parti chilien qui, lui, « prend des mesures concrètes pour agir de façon concrète ». Comme j'aimerais arriver au pouvoir, juste pour démasquer les pleutres et laquais de tout acabit et leur jeter leur abjection à la figure [13](#) !

Le 10 septembre, il retrouve son humour :

J'oubliais de souligner un fait important : aujourd'hui, j'ai pris un bain pour la

première fois depuis six mois. C'est un record que déjà plusieurs de nos hommes ont atteint 14.

Son dernier bain. Sa tête est propre, mais désormais mise à prix par Barrientos. Ce qui est, bien sûr, moins drôle.

12 septembre. Un journaliste cinglé a déclaré que quatre mille deux cents dollars n'étaient pas une grosse somme comparés au danger que je représente 15 !

Mais il s'est produit un événement bien plus grave dix jours avant. Le 2 septembre, le Che, qui est encore à la recherche désespérée de Joaquín et de son groupe, note dans son journal :

La radio a diffusé un communiqué très alarmant sur l'anéantissement d'un groupe de dix hommes dirigé par un Cubain du nom de Joaquín, dans la région de Camiri. Mais cette affirmation reste à confirmer car elle a été donnée par « La voix de l'Amérique ». Les autres stations n'y ont pas fait allusion 16.

Il n'y croit pas. Ne veut pas y croire. Mais c'est la réalité. Joaquín, Tania et leur groupe ont été surpris dans une embuscade. Le corps de Tania, emporté par le courant de la rivière où ils ont été pris au piège, n'est retrouvé, décomposé, que sept jours plus tard.

Le Che et son groupe sont désormais vraiment seuls au monde, aux abois, ils vont dans l'impasse. Le 24 septembre, six cent quarante rangers de l'US Army paradent à Santa Cruz, prêts à en découdre avec le Che. On sent, face à cette force, un mouvement populaire qui commence à prendre fait et cause pour la guérilla, et en ville circule ce mot d'ordre : « Sauver le Che. » Trop tard, bien trop tard. C'est un groupe de véritables zombies, déchaussés et en loques, qui marche à travers les montagnes et traversent les villages sans prendre de précautions. La blessure de Pombo le fait souffrir terriblement. Il avance péniblement au milieu d'autres malades ou blessés. El Chino, très myope, a perdu ses lunettes et « devient un poids, dit le Che, lorsqu'il faut marcher de nuit ».

Ils piquent vers le nord en montant sur Alto Seco, 1 643 mètres.

Le procès de Régis Debray, plusieurs fois reporté, a eu lieu. On en parle abondamment à la radio et on diffuse un entretien avec ce Danton, « très courageux, note le Che, face à un étudiant provocateur ».

Ils entrent à Alto Seco où les habitants semblent terrorisés par leur

arrivée, comme s'ils savaient déjà. En effet, l'armée connaît maintenant leur présence et se prépare à les piéger. Un guérillero, Urbano, vient dire au Che qu'il a entendu un paysan murmurer : « Ce sont les types dont on nous a parlé l'autre soir. » Le Che n'y croit pas, mais, dit-il, « je décidai d'agir comme si cette information était vraie ; et, sans même descendre étancher notre soif à la rivière, nous avons gravi la montagne jusqu'à un surplomb qui nous permettait de surveiller le chemin emprunté par les soldats ». Puis ils continuent à monter. 1 750 mètres d'altitude. À une lieue du village de La Higuera, le 7 octobre 1967, il écrit curieusement une sorte de résumé du combat mené depuis onze mois. Comme s'il savait déjà. Il ouvre son analyse de façon bien étrange, contredisant les faits, et tout ce qu'il a écrit auparavant. Il semble avoir échappé au monde, n'être plus vraiment là. Non, ce n'est pas un accès de folie, ni même un aveuglement passager. Au contraire, une espèce de lucidité qui l'amène à se détacher des événements, sorte de réflexe de survie qui le déporte, l'emmène à exister ailleurs. Tout le contraire d'un désir suicidaire. Il se téléporte, en quelque sorte. Sort de son enveloppe quotidienne pour devenir lui, entièrement lui : Che Guevara, combattant éternel. Il sait qu'il a atteint son but, « sa personne historique ». Peu importe la mort. Cet homme est désormais une pensée, une pensée en action. Il s'y prépare en s'y plongeant déjà. « Si tu plonges longtemps ton regard dans l'abîme, l'abîme te regarde aussi », disait Nietzsche. Ça, il le savait sans doute depuis l'enfance.

7 octobre. Ces onze mois consacrés à l'implantation de notre guérilla se sont passés sans encombre, de manière bucolique... L'armée a fait diffuser une information étrange au sujet de la présence de deux cent cinquante hommes à Serrano, qui doivent barrer la route à une troupe de trente-sept guérilleros encerclés, et a indiqué la zone où nous nous étions réfugiés, entre la rivière Acero et l'Oro. La nouvelle ressemble fort à une manœuvre de diversion.

Altitude 2 000 mètres 17.

La suite : des vagues de pages blanches mouillées des larmes d'Aleida. Des pages ouvertes à toutes questions, sur lesquelles les commentateurs ont abondamment écrit sans trouver le mot de l'énigme.

Le lendemain, après un combat sans merci, le Che blessé à la jambe protège la retraite de ses compagnons dont peu ont survécu et ont réussi, Pombo en tête, formidables guerriers, à s'échapper de la nasse. Il se trouve, fusil devenu inutilisable par l'impact d'une balle, obligé de se

rendre, et dit tout simplement au soldat médusé qui l'emmène à La Higuera : « Je suis Che Guevara. » On l'enferme sous bonne garde dans l'école. On tente de l'intimider, mais c'est son regard qui impressionne les soldats. Que faire de lui ? À La Paz, on réfléchit. Le tuer c'est en faire un martyr. Ne pas le tuer et lui offrir une tribune qui risque une fois de plus de ridiculiser le gouvernement bolivien aux yeux du monde entier comme vient de le faire Régis Debray, et comme a su le faire jadis le jeune Castro à la face de Batista, est-ce une meilleure solution ? Cependant, la rue se réveille et soutient le Che. Lourd dilemme. Le fil du téléphone entre La Paz et Washington est en surchauffe. La décision tombe enfin : on l'élimine, mais surtout ne pas tirer dans le visage pour prouver qu'on a bien liquidé une légende.

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel interroge calmement le Che :

« Êtes-vous cubain ou argentin ?

— Je suis cubain, argentin, bolivien, péruvien, équatorien, etc. Vous comprenez.

— Qu'est-ce qui vous a décidé à opérer dans notre pays ?

— Avez-vous vu l'état dans lequel se trouvent les paysans ? Ils sont presque comme des sauvages, vivant dans un état de pauvreté qui vous fend le cœur, ils n'ont qu'une chambre dans laquelle ils dorment et font la cuisine et rien pour se vêtir, abandonnés comme des animaux...

— Mais il y a la même chose à Cuba.

— Non ! C'est faux ! Je ne nie pas que la pauvreté existe encore à Cuba, mais le paysan là-bas a l'espérance du progrès, celui de Bolivie vit sans espoir. Il meurt comme il naît sans jamais voir d'amélioration de sa condition humaine [18](#). »

Le 9 octobre, le sergent Terán, qui s'est porté volontaire, mesure tout à coup la portée de son geste, sa dimension de bourreau. Bien sûr, son nom, comme tous ceux des bourreaux contemporains, restera attaché à la légende qu'il tue, mais le prix à payer... Il hésite tout à coup. Son fusil tremble. Le Che lui fait face, le fixe de ce regard terrible, impressionnant, qu'on lui connaît : « Tire, espèce de lâche, tire donc ! » Neuf impacts de balles sont trouvés sur son corps. Le mur derrière lui en est criblé.

On emporte le corps à l'hôpital de Villegrande, on le nettoie, on lui coupe les cheveux, on lui injecte dans le visage du formol, de telle sorte qu'il paraisse presque vivant. On prend des photos, notamment celle où, autour du corps gisant, posent des militaires et policiers en civil. Étrange

photo prise par Freddy Alborga qui renvoie à toute une iconographie classique des compositions picturales du Christ gisant qui désormais fera partie de la légende dorée de Che Guevara.

Puis, on lui sectionne les deux mains qu'on va conserver précieusement, et on jette le corps dans un endroit demeuré secret, sans sépulture. Après de longues années de recherches minutieuses et de tractations avec le gouvernement bolivien, les corps du Che et de ses compagnons sont retrouvés et rapatriés à Cuba, enterrés au mémorial de Santa Clara.

Camilo, son fils, écrira la préface de son *Journal de Bolivie* :

Faire d'une école une prison est déjà en soi un paradoxe, mais il est particulièrement absurde, sinon ridicule et criminel, de prétendre tuer des idées avec un fusil, en supprimant l'esprit dont elles sont supposées surgir... Endormi depuis tant de siècles, un rêve prend donc corps. Ce qui est nouveau dans cet homme de demain, c'est l'éthique, la vertu, le don de soi. Et tout cela sans le moindre mysticisme. Car cette fois, il n'a d'autre ressort que d'être humain, fondamentalement humain [19](#).

Le long du Malecón, de luxueuses décapotables emportent les touristes sur des airs de Frank Sinatra et du Rat Pack. La digue toujours assaillie résiste encore, tandis que l'on ravale peu à peu les façades effritées des grands immeubles du bord de mer à mesure que rentrent, goutte à goutte, les devises étrangères. *Sleeping Beauty*, La Havane semble s'éveiller lentement sous le regard des visiteurs, enfin de retour, qui fissurent ce mur invisible dressé par le dollar et renforcé par la chute du mur de Berlin.

Tel un grand blessé recouvrant peu à peu ses sensations et l'usage de ses membres, Cuba renoue très timidement, pour le meilleur et pour le pire, avec les grands réseaux mondiaux de communication.

Mais encore saisie de son passé récent et de sa gloire, cette île dont une des richesses semble la fierté du peuple continue de vivre comme figée dans le passé d'*El Comandante*, à l'image du yacht *Granma*, échoué dans son cercueil de verre au Musée de la Révolution. Che Guevara dont l'effigie, plus cubaine que jamais, décore les moindres murs intérieurs et extérieurs de ce pays. Accrochée derrière tout dirigeant prenant la parole, comme son ombre ou son double, elle pose une silencieuse question : « Et maintenant ? » Plus personne pour demander : « Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? » Et maintenant ? Peut-être que la réponse se trouve quelque part dans un parc du Vedado, où la

statue de John Lennon médite sur son socle sur lequel sont gravés les mots de sa chanson *Imagine*.

Imagine, il l'aurait bien aimée aussi, celle-là. *You may say I'm a dreamer, but I'm not the only one...*

En ce début de l'année 2015, les États-Unis d'Amérique préparent la réouverture de leur ambassade à La Havane à l'initiative du Président Barack Obama. Raúl Castro, chef de l'État cubain, demande pour ce faire que Cuba soit retirée de la liste noire des États terroristes élaborée par les Américains.

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1928. 14 juin : naissance d'Ernesto Guevara de la Serna à Rosario (Argentine).
1932. La famille déménage à Alta Gracia.
1943. La famille déménage à Córdoba.
1947. La famille déménage à Buenos Aires.
Ernesto entre à la faculté de médecine de l'Université de Buenos Aires.
1952. 4 janvier : Ernesto part avec Alberto Granado pour son premier voyage en Amérique latine à moto.
10 mars : coup d'État de Fulgencio Batista à Cuba.
1er août : retour d'Ernesto à Buenos Aires.
1953. Avril : Ernesto reçoit son diplôme de docteur en médecine.
7 juillet : Ernesto part pour un second voyage à travers l'Amérique latine en compagnie de « Calica » Ferrer.
26 juillet : Fidel Castro mène une attaque contre la caserne de la Moncada à Santiago de Cuba. Il est capturé, jugé et emprisonné.
Décembre : Ernesto arrive à Guatemala City et rencontre Hilda Gadea.
1954. Juin : attaque du Guatemala par des mercenaires soutenus par les États-Unis.
Septembre : Ernesto arrive à Mexico.
1955. Mai : une amnistie libère Fidel Castro.
Juillet : Ernesto rencontre Fidel à Mexico.
18 août : Ernesto se marie avec Hilda Gadea.
1956. 15 février : naissance de la première fille d'Ernesto, Hilda Beatriz Guevara.
24 juin : Ernesto commence l'entraînement à la guérilla et est arrêté par la police.
25 novembre : le *Granma* quitte le Mexique en direction de Cuba.
2 décembre : le *Granma* s'échoue près de la plage de Las Coloradas.
5 décembre : les rebelles sont dispersés à Alegría de Pío par une attaque de l'armée

1957.	cubaine. 17 janvier : attaque victorieuse de la caserne de La Plata. 17 février : interview de Fidel Castro par Herbert Matthews du <i>New York Times</i> dans la Sierra Maestra et exécution du traître Eutimio Guerra. 28 mai : attaque de la garnison d'El Uvero par les rebelles. 22 juillet : Che Guevara est nommé commandant.
1958.	31 août : le Che dirige une colonne de l'armée rebelle vers les montagnes de l'Escambray de la province de Las Villas. 16 octobre : la colonne menée par le Che atteint l'Escambray. 28 décembre : début de la bataille de Santa Clara.
1959.	1er janvier : chute de Santa Clara et fuite de Batista. 2 janvier : le Che et Camilo Cienfuegos entrent dans La Havane et le Che occupe la forteresse de la Cabaña. 9 janvier : le Che est fait citoyen cubain « de naissance ». 16 février : Fidel devient Premier ministre. 22 mai : le Che divorce d'Hilda Gadea. 2 juin : le Che se marie avec Aleida March. 12 juin au 8 septembre : le Che voyage en Europe, en Asie et en Afrique. 8 octobre : le Che est nommé directeur de l'INRA (Institut national de la réforme agraire). Novembre : le Che est nommé président de la Banque nationale de Cuba.
1960.	5 mars : Alberto Korda prend sa célèbre photo du Che lors des funérailles des victimes de l'attaque du navire <i>La-Coubre</i>. Avril : édition de <i>La guerre de guérilla</i> de Che Guevara. 19 octobre : les États-Unis imposent un embargo commercial. 22 octobre : le Che visite l'Union soviétique, la République démocratique allemande, la Tchécoslovaquie, la Chine et la Corée du Nord. 24 novembre : naissance d'Aleida (Aliusha), première fille du Che et d'Aleida.
1961.	3 janvier : Eisenhower rompt les relations

	diplomatiques avec Cuba.
	<i>23 février</i> : le Che devient ministre de l'Industrie.
	<i>17-20 avril</i> : invasion de la baie des Cochons.
	<i>Août</i> : le Che représente Cuba à la Conférence de Punta del Este.
1962.	<i>Février</i> : Kennedy accentue l'embargo sur Cuba.
	<i>20 mai</i> : naissance de Camilo, premier fils du Che avec Aleida.
	<i>27 août-7 septembre</i> : le Che visite l'URSS.
	<i>Octobre</i> : crise des missiles.
1963.	<i>14 juin</i> : naissance de Celia, troisième enfant du Che et d'Aleida.
1964.	<i>Mars</i> : Tamara Bunke (Tania) est envoyée en Europe pour fabriquer une fausse identité et infiltrer le pouvoir bolivien en vue de préparer une révolution.
	<i>Avril</i> : la guérilla envoyée par le Che pour mettre en œuvre une rébellion en Argentine est décimée dans les montagnes de la province de Salta, et son leader, Jorge Ricardo Masetti, disparaît.
	<i>26 juillet</i> : l'OEA, Organisation des États américains, impose des sanctions à Cuba.
	<i>5 août</i> : les États-Unis commencent le bombardement du Viêt Nam.
	<i>4-9 novembre</i> : le Che se rend en URSS.
	<i>9 décembre</i> : le Che se rend pendant trois mois aux États-Unis, en Algérie, au Mali, au Congo, en Guinée, en Tanzanie, en Chine, en France, en Irlande, en Tchécoslovaquie et en Égypte.
	<i>11 décembre</i> : il fait un discours aux Nations unies à New York.
1965.	<i>24 février</i> : naissance d'Ernesto, quatrième enfant d'Aleida et du Che.
	<i>25 février</i> : le Che fait son discours d'Alger.
	<i>15 mars</i> : retour du Che à Cuba. Il disparaît immédiatement de la vie publique.
	<i>1er avril</i> : le Che, travesti, part pour le Congo.
	<i>19 avril</i> : arrivée du Che à Dar es Salam, en Tanzanie, d'où il part vers le Congo à la rencontre des rebelles congolais.
	<i>19 mai</i> : mort de Celia, mère de Che Guevara, à Buenos Aires.
	<i>3 octobre</i> : Fidel Castro lit publiquement la lettre d'adieu du Che.

1965-1966.

21 novembre : Che et ses hommes quittent le Congo.

Novembre à mars : le Che vit secrètement à l'ambassade de Cuba à Dar es Salam, et Aleida va l'y retrouver.

1966.

Mars-juillet : le Che se rend à Prague et Aleida l'y rejoint.

Juillet : le Che retourne secrètement à Cuba pour préparer l'expédition bolivienne.

Novembre : le Che arrive en Bolivie et commence la guérilla.

1967.

16 avril : publication de son message à la Tricontinentale où il appelle à « deux, trois, une multitude de Vietnam ».

31 août : massacre de la colonne menée par Joaquín et dans laquelle se trouvait Tania.

8 octobre : dernière bataille du Che, blessé et capturé par l'armée bolivienne.

9 octobre : exécution du Che dans une école du village de La Higuera.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ŒUVRES D'ERNESTO CHE GUEVARA

Œuvres traduites en français

- Voyage à motocyclette*, Mille et une nuits, 2007.
Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956), Mille et une nuits, 2009.
Journal du Congo, Mille et une nuits, 2009.
Journal de Bolivie, Mille et une nuits, 2008.
Journal d'un combattant, Éditions des Équateurs, 2011.
Justice globale. Libération et socialisme, Mille et une nuits, 2007.
Notre Amérique et la leur, Mille et une nuits, 2010.
La guerre de guérilla, Mille et une nuits, 2009.
Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine, Mille et une nuits, 2007.
Écrits sur la révolution, Aden, 2007.
Le socialisme et l'homme, Aden, 2007.
Notes critiques d'économie politique, Mille et une nuits, 2012.

Œuvres non traduites en français

- Che Guevara presente/una antología mínima*, Ocean Press, 2005.
Self Portrait Che Guevara, Ocean Books in association with the Che Guevara Studies Center, 2004.
Apuntes filosóficos, Ocean Press, 2012.

ŒUVRES DE FIDEL CASTRO

- Biographie à deux voix* (entretiens avec Ignacio Ramonet), Fayard, 2007.
Révolution cubaine I et II, François Maspero, 1964.
L'histoire m'acquittera, La Havane, Gūairas, 1967.
Entretiens sur la religion avec Frei Betto, Le Cerf, 1986.

Cuba et la crise des Caraïbes, Maspero, 1963.

BIOGRAPHIES

Biographies recommandées

En français :

CHE/Ernesto Guevara, une légende du siècle, Pierre Kalfon, Points, 2007.

En anglais :

CHE, John Lee Anderson, Grove Press, 2010.

Autres biographies

Fidel Castro, Herbert L. Matthews, Seuil, 1970.

Fidel Castro, une vie, Jean-Pierre Clerc, L'Archipel, 2013.

Che Guevara, vie et mort d'un ami, Ricardo Rojo, Seuil, 1968.

Che Guevara, Jean-Jacques Nattiez, Seghers, 1970.

« Che » *Guevara*, Andrew Saint Clair, Grijalbo, 1972.

Che Guevara, su vida y muerte, Carlos J. Villar-Borda, Pacific Press, 1968.

Ernesto Guevara también conocido como El Che, Paco Ignacio Taibo, Planeta, 1996.

Che Guevara, Philippe Gavi, Éditions universitaires, 1970.

Che Guevara, Jean Cormier, Éditions du Rocher, 2011.

Docteur Che Guevara, Jean Cormier, Éditions du Rocher, 2012.

TÉMOIGNAGES

René Depestre, entretien avec l'auteur (enregistré à Lézignan-Corbières, 2014).

La guérilla du Che, Régis Debray, Points, 2008.

Journal de la révolution cubaine, Carlos Franqui, Seuil, 1976.

Mon ami le Che, Carlos Ferrer, L'Archipel, 2009.

Pombo, A Man of Che's Guerrilla, Harry Villegas, Pathfinder, 1997.

At the Side of Che Guevara, Harry Villegas (Pombo), Pathfinder, 1997.

Mi hijo el Che, Ernesto Guevara Lynch, Arte y Literatura, La Havane, 1988.
Aquí va un soldado de América, Ernesto Guevara Lynch, Buenos Aires, Sudamericana-Planeta, 1987.
 « Ouragan sur le sucre », Jean-Paul Sartre, *France-Soir*, 1960.
Che Guevara, les années décisives, Hilda Gadea et Ricardo Gadea, Éditions no 1, 1997.
Remembering Che (My Life With Che Guevara), Aleida March, Ocean Press, 2012.
Sur la route avec Che Guevara, Alberto Granado, L'Archipel, 2005.
Témoignages pour l'Histoire, Robert Kennedy, Belfond, 1989.
Le Che en Bolivie, Daniel Alarcón Ramírez, dit Benigno, Rocher, 1997.
Les survivants du Che, Daniel Alarcón Ramírez, dit Benigno, Rocher, 1995.
Che Wants to See You (The Untold Story of Che Guevara), Ciro Bustos et Anne Wright, 2013.
El Che quiere verte : la historia jamás contada del Che, Ciro Bustos, Vergara Grupo Zeta, 2007.

ESSAIS

Révolution dans la révolution ? et autres essais, Régis Debray, François Maspero, 1971.
La critique des armes, Régis Debray, Seuil, 1974.
Che Guevara, une braise qui brûle encore, Olivier Besancenot et Michael Löwy, Mille et une nuits, 2007.
Che sin enigmas, Germán Sánchez Otero, Ciencias sociales, 2008.
La pensée du Che, compilation de María del Carmen Ariet, Capitán San Luis, 2013.
El pensamiento economico de Ernesto Che Guevara, Carlos Tablada, Ciencias sociales, 2001.
El asesinato del Che en Bolivia, Adys Cupull et Froilán González, Editora Política, 2012.

DIVERS DOCUMENTS

Chronique de Che Guevara, Chronique Éditions, 2013.
Che et Fidel, des amis de cœur, Capitán San Luis, 2012.
Viva Guevara/Quarante ans après sa mort, *L'Humanité*, hors-série, 2007.
Cuba, l'histoire non racontée, Capitán San Luis, 2012.
Che Guevara, la foi du guerrier, Alain Ammar et Susana Ojeda, *Paris Match*, 1997.

FILMS ET DOCUMENTS AUDIOVISUELS

CHE, film de Steven Soderbergh (1^{re} et 2^e parties).

Carnets de voyage, film de Walter Salles.

Rebelles dans la Sierra Maestra : l'histoire des combattants de la jungle cubaine, Bob Taber, CBS Films, 1958.

Le fond de l'air est rouge, Chris Marker.

Divers documents sur le Che sont consultables sur Internet, notamment *The True Story of Che Guevara*, commenté par John Lee Anderson [YouTube].

Notes

LE VOYAGE INITIATIQUE

PARTIR

1. Ernesto Guevara, « Lettre d'adieux à ses parents », 1^{er} avril 1965. Archives du centre d'études Che Guevara (La Havane).
2. Cité par P. A. Mendoza, qui dans son livre *Aquellos tiempos con Gabo*, 2000, Barcelone, consacre dix-sept pages à son séjour à Cuba avec García Márquez.
3. E. Guevara, *Écrits sur la révolution*, Aden, 2007.
4. Alberto Granado, *Sur la route avec Che Guevara*, Archipoche, 2006.
5. E. Guevara Lynch, *Mi hijo el Che*, Arte y Literatura, La Havane, 1988.
6. *Id.*
7. Aleida March, *Remembering Che (My Life With Che Guevara)*, Ocean Press, 2012.
8. *Id.*
9. *Ibid.*
10. René Depestre, entretien avec l'auteur.

DIOGÈNE À MOTO

1. E. Guevara, *Voyage à motocyclette*, Mille et une nuits, 2007.
2. Archives du parti communiste français.
3. E. Guevara, *Voyage à motocyclette*, *op. cit.*
4. *Id.*
5. Fidel Castro, *Biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, Fayard, 2007.
6. E. Guevara, *La guerre de guérilla*, Mille et une nuits, 2009.
7. E. Guevara, *Voyage à motocyclette*, *op. cit.*
8. *Id.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*

1. E. Guevara, *Voyage à motocyclette*, op. cit.
2. E. Guevara, *Écrits sur la révolution*, op. cit.
3. Interview de Josie Fanon in Che Guevara, *Écrits sur la révolution*, op. cit.
4. E. Guevara, *Voyage à motocyclette*, op. cit.
5. *Id.*
6. *Ibid.*
7. Discours prononcé le 19 août 1960 à l'ouverture d'un cours de formation patronné par le ministère de la Santé publique de La Havane. In *Écrits sur la révolution*, op. cit.
8. *Id.*
9. Ernesto Guevara, *Voyage à motocyclette*, op. cit.
10. *Id.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. Carlos Ferrer, *Mon ami le Che*, L'Archipel, 2009.
16. Notes pour l'étude de l'idéologie de la révolution cubaine. Octobre 1960 in Che Guevara, *Écrits sur la révolution*, op. cit.
17. *Id.*
18. Archives du centre d'études Che Guevara (La Havane).
19. E. Guevara, *Voyage à motocyclette*, op. cit.
20. E. Guevara Lynch, *Mi hijo el Che*, op. cit.

LA MUE DU SERPENT À PLUMES

NÉ UN 4 JUILLET

1. E. Guevara, *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*, Mille et une nuits, 2009.
2. *Id.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*

9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. Jean-Paul Sartre, *Ouragan sur le sucre, France-Soir*, 1960.
17. E. Guevara, *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*,
op. cit.
18. *Id.*
19. *Ibid.*
20. Hilda Gadea et Ricardo Gadea, *Che Guevara, les années décisives*,
Éditions no 1, 1977.
21. E. Guevara, *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*,
op. cit.
22. *Id.*
23. *Ibid.*
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*
26. Archives du centre d'études Che Guevara (La Havane).
27. E. Guevara, *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*,
op. cit.
28. *Id.*
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*
31. *Ibid.*
32. *Ibid.*

EMPORTER L'ESSENTIEL

1. E. Guevara, *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*,
op. cit.
2. *Id.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*

11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. Hilda Gadea et Ricardo Gadea, *Che Guevara, les années décisives*, *op. cit.*
15. Lettre à Tita Infante. Centre d'études Che Guevara (La Havane).
16. E. Guevara, *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*, *op. cit.*
17. *Id.*
18. Espace Che Guevara [espace-che-guevara.com].

MORDRE ET FUIR

1. E. Guevara, lettre à Tita Infante, novembre 1956.
2. Hilda Gadea et Ricardo Gadea, *Che Guevara, les années décisives*, *op. cit.*
3. E. Guevara, *Second voyage à travers l'Amérique latine (1953-1956)*, *op. cit.*
4. E. Guevara, *La guerre de guérilla*, *op. cit.*
5. Ernesto Guevara Lynch, *Mi hijo el Che*, *op. cit.*
6. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, Seuil, 1976.
7. *Ernesto Che Guevara. Journal d'un combattant*, Éditions des Équateurs, 2011.
8. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, Mille et une nuits, 2007.
9. E. Guevara, *La guerre de guérilla*, *op. cit.*
10. Centre d'études Che Guevara (La Havane).
11. Dialogue extrapolé d'une anecdote racontée par Che Guevara in *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, *op. cit.*

LA RÉVOLUTION EN CINÉMASCOPE

1. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, *op. cit.*
2. *New York Times*, 24 février 1957, « Le Rebelle cubain rencontré dans la clandestinité ».
3. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire*, *op. cit.*
4. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, *op. cit.*
5. *Id.*
6. *Ibid.*
7. *New York Times*, 24 février 1957, « Le Rebelle cubain rencontré dans

la clandestinité ».

8. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

9. Ernesto Che Guevara, *Journal d'un combattant*, op. cit.

10. *Chicago Tribune*, 30 août 1957.

11. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, op. cit.

12. Bob Taber, *Rebelles dans la Sierra Maestra : l'histoire des combattants de la jungle cubaine*, CBS Films, 1958.

13. *Id.*

14. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

15. *Id.*

LE TAUREAU, LE COMMANDANT ET LE PETIT CHIEN

1. Ernesto Che Guevara, *Journal d'un combattant*, op. cit.

2. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

3. *Id.*

4. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, op. cit.

5. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

6. *Id.*

7. *Ibid.*

8. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, op. cit.

9. *Ibid.*

10. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

11. Lidia et Clodomira in *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

12. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, op. cit.

13. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

14. *Id.*

15. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, op. cit.

16. *Id.*

LA CONQUÊTE DE L'OUEST

1. *Id.*

2. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, op. cit.

3. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.

4. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, op. cit.

5. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio*

Ramonet), *op. cit.*

6. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, *op. cit.*

7. *Id.*

8. *Ibid.*

9. Aleida March, *Remembering Che (My Life With Che Guevara)*, *op. cit.*

10. *Id.*

11. *Ibid.*

12. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, *op. cit.*

LE SUCRE DE LA VICTOIRE

LA MORT, TOUJOURS LA MORT

1. Centre d'études Che Guevara (La Havane).

2. *Id.*

3. John Lee Anderson, *CHE*, Grove Press, 2010.

4. *Id.*

5. *Ibid.*

6. Centre d'études Che Guevara (La Havane).

7. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, Aden, 2007.

8. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, *op. cit.*

9. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, *op. cit.*

10. E. Guevara, *La guerre de guérilla*, *op. cit.*

L'ARTISTE ET LE PAYSAN

1. Jean-Paul Sartre, *Ouragan sur le sucre*, *op. cit.*

2. Ernesto Guevara, *La guerre de guérilla*, *op. cit.*

3. *Id.*

4. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, *op. cit.*

5. E. Guevara, *La guerre de guérilla*, *op. cit.*

6. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, *op. cit.*

7. E. Guevara, *Écrits sur la révolution*, *op. cit.*

8. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, *op. cit.*

9. John Lee Anderson, *CHE*, *op. cit.*

10. E. Guevara, *Notes critiques d'économie politique*, Mille et une

nuits, 2012.

11. *Id.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, *op. cit.*

16. E. Guevara, *Écrits sur la révolution*, *op. cit.*

17. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, *op. cit.*

18. René Depestre, entretien avec l'auteur (enregistré à Lézignan-Corbières, 2014).

19. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, *op. cit.*

20. *Id.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*

25. René Depestre, entretien avec l'auteur (enregistré à Lézignan-Corbières, 2014).

LE DOLLAR AU BOUT DU FUSIL

1. John Lee Anderson, *CHE*, *op. cit.*

2. *Id.*

3. Jean-Paul Sartre, *Ouragan sur le sucre*, *op. cit.*

4. Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*, « La poésie est un métier », Gallimard, « Folio », 1975, p. 476.

5. Jean-Paul Sartre, *Ouragan sur le sucre*, *op. cit.*

6. Carlos Franqui, *Journal de la révolution cubaine*, *op. cit.*

7. John Lee Anderson, *CHE*, *op. cit.*

8. Archives nationales de Cuba.

9. Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Gallimard, « Folio », 1972.

LE CAUCHEMAR DE KENNEDY

1. E. Guevara, *Notes critiques d'économie politique*, *op. cit.*

2. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, *op. cit.*

3. E. Guevara, *Écrits sur la révolution*, *op. cit.*

4. E. Guevara, *Le socialisme et l'homme*, *op. cit.*

5. *Id.*

6. E. Guevara, *Notes critiques d'économie politique*, op. cit.
7. John Lee Anderson, *CHE*, op. cit.
8. René Depestre, entretien avec l'auteur (enregistré à Lézignan-Corbières, 2014).
9. Aleida March, *Remembering Che (My Life With Che Guevara)*, op. cit.
10. Le Grand Soir [www.legrandsoir.info].
11. Robert Kennedy, *Témoignages pour l'Histoire*, Belfond, 1989.
12. *Id.*
13. *Ibid.*
14. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, op. cit.
15. Robert Kennedy, *Témoignages pour l'Histoire*, op. cit.
16. E. Guevara, *Écrits sur la révolution*, op. cit.

K CONTRE K

1. René Depestre, entretien avec l'auteur (enregistré à Lézignan-Corbières, 2014).
2. Régis Debray, *Révolution dans la révolution ? et autres essais*, François Maspero, 1971.
3. Régis Debray, *La guérilla du Che*, Points, 2008.
4. Robert Kennedy, *Témoignages pour l'Histoire*, op. cit.
5. E. Guevara, *Notre Amérique et la leur*, Mille et une nuits, 2010.
6. *Id.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. E. Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*, op. cit.
12. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, op. cit.
13. John Lee Anderson, *CHE*, op. cit.
14. *Id.*
15. *Id.*
16. *Id.*

FIDEL EN CULOTTES COURTES

1. Larousse.fr

2. John Lee Anderson, *CHE, op. cit.* et René Depestre, entretien avec l'auteur, *op. cit.*
3. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet), op. cit.*
4. *Id.*
5. Archives RTS [www.rts.ch].
6. Centre d'études Che Guevara (La Havane).
7. Ciro Bustos et Anne Wright, *Che Wants to See You (the untold story of Che Guevara)*, 2013.
8. E. Guevara, *Écrits sur la révolution, op. cit.*
9. Centre d'études Che Guevara (La Havane).

LE DERNIER VOYAGE

L'ADIEU À L'ÎLE

1. Mohamed Hassanein Heikal, *Les documents du Caire*, Flammarion, 1972, p. 223.
2. *Id.*
3. E. Guevara, *Journal du Congo*, Mille et une nuits, 2009.
4. Centre d'études Che Guevara (La Havane).
5. E. Guevara, *La guerre de guérilla, op. cit.*
6. Centre d'études Che Guevara (La Havane).
7. E. Guevara, « Lettre d'adieux à ses parents », 1^{er} avril 1965.

FIASCO AU CONGO

1. E. Guevara, *Journal du Congo, op. cit.*
2. *Id.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*

LUNE DE MIEL EN TANZANIE

1. Proverbe gitan.
2. Aleida March, *Remembering Che (My Life With Che Guevara)*, *op. cit.*
3. John Lee Anderson, *CHE*, *op. cit.*
4. *Id.*
5. Centre d'études Che Guevara (La Havane).
6. *Ibid.*
7. Harry Villegas, *Pombo, A Man of Che's Guerrilla*, Pathfinder, 1997.
8. Aleida March, *Remembering Che (My Life With Che Guevara)*, *op. cit.*

CE CHEMIN QUI NE MÈNE NULLE PART

1. E. Guevara, *Journal de Bolivie*, Mille et une nuits, 2008.
2. Harry Villegas, *Pombo, A Man of Che's Guerilla*, *op. cit.*, p. 124.
3. E. Guevara, *Journal de Bolivie*, *op. cit.*
4. *Id.*
5. Fidel Castro, *biographie à deux voix (entretiens avec Ignacio Ramonet)*, *op. cit.*
6. Martin Luther King, *Révolution non violente*, « Petite bibliothèque Payot », Éditions Payot et Rivages, Paris, 2008.
7. E. Guevara, *Écrits sur la révolution*, *op. cit.*
8. E. Guevara, *Journal de Bolivie*, *op. cit.*
9. *Id.*
10. *Ibid.*
11. [Marxists.org]

MORT SANS SÉPULTURE

1. E. Guevara, *Journal de Bolivie*, *op. cit.*
2. *Id.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. François Xavier Guillermin, *Le sang des nègres*, Galaade, 2015.

6. E. Guevara, *Journal de Bolivie*, *op. cit.*
7. *Id.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*
18. John Lee Anderson, *CHE*, *op. cit.*
19. E. Guevara, *Journal de Bolivie*, *op. cit.*

REMERCIEMENTS

Je remercie Gérard Roero de Cortanze, directeur de la collection Folio Biographies, pour sa confiance renouvelée.

Grand merci à René Depestre qui m'a consacré de nombreuses heures d'entretien et, m'ayant reçu avec chaleur et convivialité chez lui, a éclairé par son témoignage direct un pan entier de cette histoire.

Je tiens aussi à remercier très chaleureusement Patricia Guédot qui, par ses conseils éclairés et ses encouragements répétés, est un soutien central dans mon travail d'écrivain.

Remerciements également à Michel Bangou, Laurent Klajnbaum, Obey Ament, Serge Sandor, Jean-Michel Helvig, Frédérique Romain, François Xavier Guillermin, Manuèle Robert ainsi qu'à toute ma famille.

© Éditions Gallimard, 2015.

Couverture :

Ernesto Che Guevara en 1962.

Photo © Salas / Zeitepiegel / Focus / Cosmos (détail).

Fresque dans les rues de La Havane, Cuba.

Photo © Photo12/Alamy (détail)

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2014.

Che Guevara

par Alain Foix

■ « Soyons réalistes, réalisons l'impossible. »

Ernesto Che Guevara (1928-1967) est une icône. Son portrait par Alberto Korda est une des photographies les plus célèbres du monde. Mais que cache cette image trop lisse ? C'est tout le propos du livre d'Alain Foix. Ainsi suit-on le jeune étudiant en médecine dans son voyage en Amérique latine, le voit-on rejoindre le Mouvement du 26-Juillet, renverser Fulgencio Batista aux côtés de Fidel Castro et devenir procureur d'un tristement célèbre tribunal révolutionnaire. Initiateur des camps de « travail et de rééducation », il a occupé plusieurs postes importants dans le gouvernement cubain. Après avoir subitement disparu de la vie politique nationale et avoir combattu au Congo-Léopoldville, celui qui affirmait que « le véritable révolutionnaire est guidé par des sentiments d'amour » est exécuté sommairement par l'armée bolivienne.

Cette édition électronique du livre *Che Guevara* de Alain Foix
a été réalisée le 27 avril 2015 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070455928 - Numéro d'édition : 257292).

Code Sodis : N56977 - ISBN : 9782072499616.

Numéro d'édition : 257293.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-Chromostyle](#)